

411-238

LETTRES

D'ABAILARD ET D'HÉLOÏSE.

I

TYPOGRAPHIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.


HELOISE
Tome Ier.
ABAILARD

LETTRES

D'ABAILARD

ET

D'HÉLOÏSE,

TRADUITES SUR LES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE,

PAR E. ODDOUL;

PRÉCÉDÉES D'UN ESSAI HISTORIQUE,

PAR M. ET Mme GUIZOT.

Édition illustrée par J. Gigoux.



PARIS. — E. HOUDAILLE,

28, RUE RICHELIEU.

1839



ESSAI HISTORIQUE

SUR

LA VIE ET LES ÉCRITS

D'ABAILARD ET D'HÉLOÏSE

JUSQU'AU CONCILE DE SENS,

PAR Mme GUIZOT,

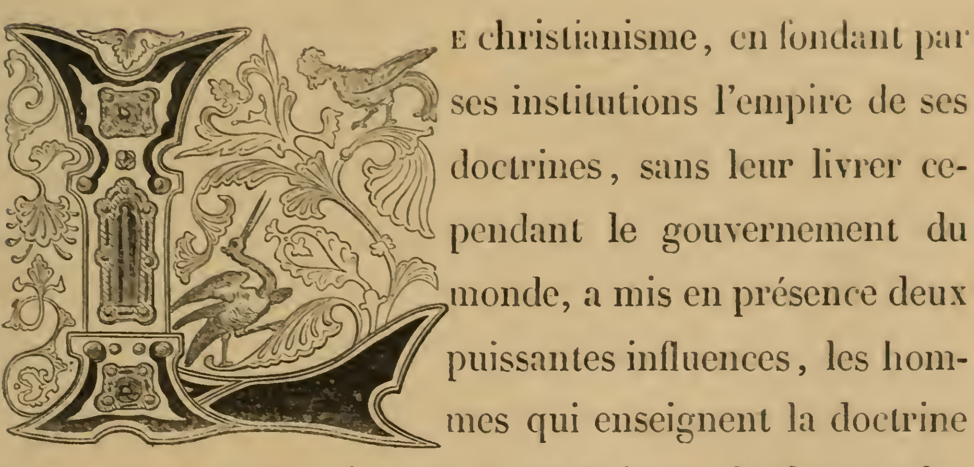
CONTINUÉ JUSQU'A LA MORT D'HÉLOÏSE

PAR M. GUIZOT.



ABAILARD ET HÉLOÏSE.

ESSAI HISTORIQUE.



Le christianisme, en fondant par ses institutions l'empire de ses doctrines, sans leur livrer cependant le gouvernement du monde, a mis en présence deux puissantes influences, les hommes qui enseignent la doctrine et les esprits actifs qui prétendent à la juger, le clergé et les libres penseurs. Leur rivalité est le grand fait de la civili-

sation moderne. Les hérésies, les guerres de religion, l'ont révélé en divers temps et sous diverses formes dans les pays de la chrétienté. C'est à la fin du onzième siècle et dans le cours du douzième qu'elle a commencé à éclater en France, et que la lutte a pu se soutenir enfin avec quelque égalité.

Après l'invasion des Gaules par les Francs, le clergé romain, dernier débris de l'empire, avait recueilli tout ce qui pouvait exister encore de puissance dans un pays livré à la conquête. Seul dépositaire des lumières et des connaissances, seul capable d'opposer aux vainqueurs d'autres arguments que ceux de la force, et d'employer auprès des vaincus d'autres moyens de soumission que la violence, il devint le lien de la nation conquérante et de la nation conquise, et au nom d'une même loi commanda aux sujets l'obéissance, modéra quelquefois chez les maîtres l'emportement du pouvoir. Mais dans cette participation si active aux affaires du monde, le clergé se dépouilla insensiblement du caractère qui l'avait distingué d'abord. Ce qu'il avait conservé de lumières et de savoir se perdit par degrés dans les ténèbres de l'ignorance universelle. La religion, imposée plutôt qu'enseignée à un peuple misérable et à des conquérants barbares, fut entre ses mains un moyen de pouvoir encore plus que de civilisation; des soins temporels absorbèrent l'activité et l'énergie que, dans les premiers siècles du christianisme, l'Église avait employées à

faire prévaloir ou à défendre ses dogmes et ses préceptes. En même temps, les richesses s'accumulaient entre les mains du haut clergé, et substituaient des moyens plus matériels à l'autorité spirituelle qui avait été d'abord son unique force. En état désormais de lutter avec les puissances du siècle, il prit leurs mœurs, partagea leur ignorance. Les dignités ecclésiastiques, achetées à prix d'argent, ne furent plus guère qu'un moyen d'impunité pour la licence, et au septième ou huitième siècle la barbarie avait presque entièrement envahi l'Église comme le monde.

Charlemagne essaya d'y ranimer les dernières étincelles de la civilisation mourante, de rendre au clergé l'influence morale, qu'on n'imaginait pas alors pouvoir placer ailleurs. Il institua des écoles, les remplit d'étudiants auxquels les dignités ecclésiastiques étaient promises pour récompense de leur application et de leurs succès, écarta avec ironie des charges cléricales ceux qui cherchaient à s'y distinguer par des talents mondains, soigna particulièrement l'enseignement du chant d'église, l'ordre et la pompe des cérémonies, s'appliqua enfin, par tous les moyens qu'il put imaginer, à rendre à la religion sa dignité et son empire. Charlemagne mourut, et le fruit de ses travaux s'abîma dans le chaos qui suivit presque immédiatement sa mort. Ses écoles seules subsistèrent et entretinrent quelques foyers d'activité intellectuelle. Dans ces

asiles elle se communiqua de proche en proche à mesure que la société commença à respirer ; et dans le onzième siècle elle éclata en tous sens.

La féodalité était alors entièrement constituée ; une sorte de régularité s'était introduite dans les relations des hommes ; les grossières notions d'un ordre pesant, inique, mais enfin de l'ordre tel qu'on pouvait le concevoir, commençaient à se produire au milieu du chaos. La destinée des hommes ne paraissait plus entièrement livrée au hasard, la raison reprenait quelque empire, la pensée quelque emploi. Son premier besoin était de faire pénétrer dans l'ordre moral les idées de règle, dont le germe se laissait apercevoir dans l'ordre légal, de rendre les hommes capables d'obéir aux lois qu'ils avaient été obligés de se donner. De tout ce qui périt dans une société brisée par la force, les institutions légales sont ce qui reparaît le plus promptement ; le pouvoir reconnaît bientôt qu'elles sont nécessaires à la facilité de son action ; mais comme il conserve, en même temps qu'il les établit, le moyen de les violer, il est rare qu'il respecte son propre ouvrage et se soumette même à la justice telle qu'il l'a faite. Après avoir fait quelques pas hors du désordre matériel, c'était au désordre moral que le corps social semblait près de succomber. Les mœurs étaient au-dessous des lois, et la religion en contraste avec les mœurs. La force publique ne

suffisait pas à réprimer les excès auxquels avait tâché de pourvoir la législation ; et les maximes du christianisme, impuissantes à contenir cette licence sauvage, ne servaient qu'à la présenter sous un jour plus frappant et plus monstrueux. Le clergé donnait l'exemple du scandale. Les évêchés et autres bénéfices ecclésiastiques, publiquement vendus ou légués par testament, passaient, dans les familles, du père au fils, du mari à la femme, et les biens de l'Église servaient de dot aux filles des évêques. L'absolution était tombée à vil prix, et le rachat des plus énormes péchés ne coûtait pas même la fondation d'une église ou d'un monastère : pour une légère somme d'argent, le coupable était absous et sans remords. Saisis d'effroi au spectacle de cette corruption des seules choses qu'ils connussent alors pour saintes et morales, les hommes ne savaient plus où trouver la règle et la sûreté de la conscience. Leurs premiers efforts pour sortir de cette confusion s'adressèrent là où leur paraissait être la source du mal : et le mouvement intellectuel du onzième siècle s'annonça par une fermentation de réforme religieuse.

Hildebrand, depuis Grégoire VII, gouvernait déjà la cour de Rome, et sous son influence la sévérité des papes commençait à se prononcer contre les désordres de l'Église, le trafic des bénéfices ecclésiastiques, les scandales de l'épiscopat, l'irrégularité du clergé séculier. En même

temps quelques moines austères s'efforçaient de ranimer la ferveur de la vie monastique, rétablissaient dans les cloîtres la rigidité de la règle, les repeuplaient par leurs prédications et leur exemple. Des ordres nouveaux et plus rigides s'élevaient en divers lieux : Cîteaux était institué par Robert de Molême ; saint Bruno construisait la Chartreuse ; saint Hugues, saint Gérard et Guillaume, abbés de Cluni, saint Gérand et une foule d'autres, étendaient de tous côtés la réforme ; et tout-à-coup, émus de terreur, des hommes riches et puissants couraient chercher la solitude, se vouer à la prière et aux macérations dans des couvents fondés par eux ou enrichis de leurs biens ; des familles entières se dispersaient en divers monastères, et toutes les rigueurs de la pénitence suffisaient à peine à calmer des imaginations ébranlées du spectacle des crimes de leur temps.

Cependant la plupart des esprits flottaient encore incertains entre l'agitation religieuse qui commençait à les troubler et les goûts de licence qui continuaient de les entraîner. Pierre l'Ermite prêcha la première croisade ; tous s'y précipitèrent comme si l'on eût vu s'ouvrir les portes du ciel ; des populations entières, hommes, femmes, enfants mêmes, partirent pour la Terre sainte, tranquillisés et ravis de l'idée d'avoir enfin découvert un remède à leurs péchés, et de pouvoir employer au salut de leurs ames ce

besoin de mouvement qui ne trouvait plus en Europe assez de place ni de liberté, ces habitudes de rapine et de violence auxquelles il paraissait trop difficile de renoncer.

Ainsi jetée pour un moment hors de sa véritable route, l'espèce humaine n'en était pas moins dans une crise de progrès ; plusieurs voies s'ouvraient à son activité, et elle avançait dans toutes. L'ignorance était décriée et signalée comme la source des maux du siècle ; la fonction d'enseigner était mise au nombre des devoirs de l'état religieux ; et chaque monastère nouvellement fondé ou réformé devenait une école dans laquelle des élèves de tout âge et de toute condition étaient gratuitement instruits dans les sciences connues sous le nom d'arts libéraux. La réflexion s'éveillait sur tout ce qui intéresse l'humanité, et l'action suivait la réflexion. C'est à la fin du onzième siècle que les communes ont commencé à réclamer ou plutôt à conquérir ouvertement leurs franchises. A la même époque, des esprits hardis soutinrent les droits de l'intelligence individuelle contre l'autorité des doctrines. D'autres, sans oser songer à combattre, travaillaient du moins à comprendre, ce qui conduit à discuter. L'argumentation s'établissait au sein des principales écoles ; les efforts de la raison pour s'introduire dans l'enseignement de la théologie commençaient à inquiéter les pouvoirs ecclésiastiques. Abailard, un des premiers en France, tenta d'adapter la méthode

philosophique à l'exposition des doctrines orthodoxes. Il succomba dans l'entreprise, mais succomba avec éclat et non pas sans fruit. Son histoire est un des faits importants de l'histoire de la philosophie de son temps.

Pierre Abailard naquit en 1079 au Palais, bourg à quatre lieues de Nantes, de parents nobles, Bérenger et Lucie. Il apporta en naissant les dispositions et la facilité à l'étude,



« naturelles, dit-il, à son pays et à sa famille. » Son père, avant d'endosser l'armure de chevalier, avait reçu quelque connaissance des lettres. Le goût lui en était resté ; il voulut que pour tous ses fils l'étude précédât les exercices

militaires; elle devint la passion d'Abailard, et cette passion, échauffée par de brillants et faciles progrès, détermina l'emploi de sa vie. La plupart de ses biographes le représentent comme l'aîné de sa famille, et lui font sacrifier à l'amour des lettres les droits et l'héritage qui lui appartenaient en cette qualité. Mais la phrase des écrits d'Abailard sur laquelle se fonde leur opinion s'interprète plus naturellement en sens contraire, et semble indiquer simplement qu'il laissa à ses frères les honneurs de la chevalerie avec l'héritage et la prééminence à laquelle ils avaient droit comme aînés; pour lui, renonçant, ce sont ses expressions, « à la cour de Mars, pour être nourri dans le sein de Minerve, » à seize ans il quitta son pays natal, et parcourut diverses provinces, cherchant, partout où l'attirait la réputation des écoles, l'occasion d'apprendre et surtout de disputer.

Il arriva enfin à Paris, âgé de vingt ans environ, fort de la confiance de la jeunesse, du sentiment de ses talents, de succès déjà obtenus, avide de réputation, ardent à l'attaque, aguerri à la dispute, ferme et subtil dans l'argumentation, bien disert, plein de verve et de facilité, rêvant toutes les gloires que lui pouvait offrir la carrière à laquelle il se destinait. Guillaume de Champeaux, le premier et le plus célèbre des dialecticiens du temps, dirigeait alors les études de Paris, en qualité d'archidiacre, quelques-uns disent d'écolâtre ou chef des écoles; il professait lui-même,

et enseignait avec un nombreux concours la grammaire ou rhétorique, et, sous le nom de dialectique, tout ce qu'on savait alors de philosophie. Abailard, reçu au nombre de ses disciples, obtint d'abord la faveur du maître, flatté de l'honneur qu'un tel écolier devait attirer sur son école. On a même prétendu qu'il avait été fait commensal de la maison de Champeaux ; mais le seul passage d'Abailard d'où l'on pourrait inférer cette circonstance ne paraît nullement concluant à cet égard. Quoi qu'il en soit, la bonne intelligence ne fut pas entre eux de longue durée. Abailard était d'un esprit ouvert, mais peu docile; il cherchait dans l'étude non des opinions faites, mais la matière de ses propres opinions; et le besoin de penser par lui-même, uni à l'ambition du succès, ne lui permettait guère d'écouter tranquillement ce qui lui paraissait pouvoir être combattu. La philosophie de Champeaux n'était nullement inattaquable; Abailard s'éleva plus d'une fois contre les assertions de son maître, et disputa, non en disciple qui cherche à provoquer une plus complète explication, mais en adversaire qui veut vaincre. Sa supériorité ne demeura pas long-temps douteuse ; et l'indignation du professeur contre un si jeune rival fut partagée par ceux de ses disciples qui jusqu'alors avaient pu prétendre à la prééminence, et qui non seulement se trouvaient éclipsés, mais craignaient encore de voir enlever à leur maître une réputation dont

l'éclat rejaillissait sur eux, et à laquelle ils espéraient peut-être succéder un jour.

Abailard attribuait à ces premiers succès et à l'envie qu'ils excitèrent l'origine de tous ses malheurs ; du moins est-il certain que dès ce moment se formèrent contre lui des inimitiés dont peut-être, loin de chercher à les



désarmer, sa fierté se félicita comme d'un triomphe. A vingt-deux ans, et encore sous la discipline de Champeaux,

il prétendit à l'honneur d'enseigner lui-même. Paris, où l'archidiacre dirigeait les études, lui était interdit; il entreprit de lever école à Melun, alors l'une des villes importantes de la France, et où la cour résidait une partie de l'année. Champeaux, averti de son dessein, essaya de le prévenir ou du moins d'obliger Abailard à s'établir plus loin; mais, aidé de quelques ennemis puissants qu'avait Champeaux dans le pays, et peut-être à la cour, rendu plus intéressant par la jalousie qui s'attachait à le poursuivre, Abailard l'emporta, et, dès les premiers temps, effaça par sa renommée celle, dit-il, « qu'avaient acquise peu à peu les maîtres de l'art. » Ce témoignage qu'il se rend a été confirmé par les faits; et lorsque Abailard écrivait ces mots, il était assez célèbre et assez malheureux pour avoir le droit de parler ainsi de lui-même. Appliqué à rendre son triomphe plus éclatant, il transporta son école à Corbeil, afin de pouvoir de plus près harceler plus souvent de ses arguments l'école de Paris. Cependant, bientôt vaincu par l'excès du travail et de la fatigue, il tomba malade, et fut obligé d'aller en Bretagne respirer l'air natal, laissant dans l'affliction tous ceux que pressait le désir des études philosophiques[1].

[1] Cæcilius Frey, médecin de la Faculté de Paris, fait du savoir d'Abailard cet éloge aussi grand que laconique :

Hic solus scivit scibile quicquid erat


G
BREVIERE.

Sa santé fut plusieurs années à se rétablir. Quand il revint à Paris, Guillaume de Champeaux avait quitté ses fonctions d'archidiacre pour se faire moine à Saint-Victor. Le cloître offrait également aux uns les austérités de la pénitence, aux autres les espérances de l'ambition. Ce n'était pas le repos qu'on demandait alors à la vie monastique : pénitents ou réformateurs, tous y apportaient d'énergiques besoins d'activité; et, soit que l'ardeur religieuse qui les y avait conduits s'exerçât sur eux-mêmes ou sur les autres, ils étonnaient le monde par l'austérité de leur vie ou les miracles de leur influence. Vénérés des peuples, honorés des princes, chers à la cour de Rome, ils se trouvaient naturellement désignés pour les hautes fonctions ecclésiastiques. La plupart des papes à cette époque, et un grand nombre d'évêques, ont été tirés des monastères; et la science, sans récompense pour les laïques, sans attrait pour le clergé séculier, devenait pour le clergé régulier la route à peu près assurée des honneurs et de la fortune. Champeaux l'éprouva peu de temps après; et les avantages qu'il tira bientôt de sa retraite dans le cloître donnent quelque poids aux insinuations de son adversaire sur les motifs d'ambition qui l'y avaient conduit. Du moins est-il sûr qu'il n'y chercha pas le silence et l'oubli. Quoique l'humilité de son nouvel état ne lui eût pas permis de conserver les fonctions de chef des écoles, Champeaux continua à enseigner

publiquement, et Abailard nous apprend, sans s'expliquer davantage sur ce fait assez singulier, que, revenu à Paris, il retourna vers son ancien maître, et suivit ses leçons de rhétorique. Nous voyons aussi que dans le même temps il eut une école à Paris ; et nous pouvons supposer que pour s'y maintenir il crut nécessaire de se couvrir de la qualité de disciple de Champeaux, qui, bien qu'il n'eût plus d'autorité directe, conservait à Paris une grande influence sur l'enseignement.

Quelles que fussent les causes de ce rapprochement, il ne devait être pour Abailard qu'une tentation de recommencer plus vivement la guerre. La querelle des réalistes et des nominaux régnait depuis plus de vingt-cinq ans dans les écoles. « Des dialecticiens de notre temps, » écrivait, dans les dernières années du siècle qui venait de finir, le célèbre Anselme, abbé du Bec et alors archevêque de Cantorbéry, « que dis-je? des hérétiques à la dialectique tiennent les substances générales n'être autre chose que de vains mots. » Et cette hérésie, ainsi que l'appelait Anselme, n'avait pas été trouvée indigne des anathèmes de l'Église, attentive à défendre dans la doctrine des substances générales, empruntée de la philosophie d'Aristote, l'argument fondamental de l'école en faveur du dogme de la Trinité, alors le grand objet des controverses ou plutôt des démonstrations théologiques. « De même, disait An-

selme, que plusieurs hommes considérés comme espèce ne sont qu'un seul homme, plusieurs personnes, chacune desquelles est un Dieu parfait, sont un seul Dieu. » Roscelin, chanoine de Compiègne, déclaré contre la doctrine des substances générales, avait osé nier les conséquences qu'on en tirait à l'appui du dogme de la Trinité. Excommunié en 1092 ou 1093 au concile de Soissons, menacé d'être mis en pièces par le peuple, il abjura momentanément ses opinions; mais elles demeurèrent dans l'école, et publiquement professées, sauf peut-être ce qui tenait à la question théologique, devenue trop dangereuse à élever, elles formèrent la secte des *nominaux*, ainsi appelés parce qu'ils n'accordaient aux idées générales d'autre existence, hors de l'entendement, que celle des noms dont on se sert pour les exprimer, tandis que leurs adversaires, les tenant pour des substances réelles, en prirent le nom de *réalistes*.

Champeaux, comme on peut le croire, archidiacre de Paris, aspirant à l'évêché, s'était déclaré pour les réalistes. Abailard avait suivi l'opinion des nominaux. Quelques-uns lui ont donné Roscelin pour maître; d'autres nient ce fait, qui ne paraît ni probable ni tout-à-fait impossible. Quelques autres lui ont attribué une lettre écrite dans le temps contre ce même Roscelin, et signée de la lettre initiale P. Cette lettre ne peut être de lui. Tout porte

à croire qu'il n'eut avec Roscelin aucune relation personnelle, et reçut ses opinions, non d'un maître particulier, mais de son temps. Ce fut à son retour de Bretagne que, ranimé par le repos, fortifié par les années, l'étude et la réflexion, il attaqua la philosophie de Champeaux, qu'il força de renoncer à son système des *universaux*, l'un des dogmes essentiels du parti réaliste. Ce qu'on rapporte des arguments employés de part et d'autre serait aujourd'hui de peu d'intérêt. Abailard, sans rien détailler, nous apprend seulement que son adversaire, contraint de se rendre à l'évidence de ses raisonnements, ne put se relever du coup porté à ses doctrines. Déplacé de ses anciennes bases, Champeaux perdit pied. Un enseignement désormais vague et sans autorité rebuta ceux-là même de ses disciples qui s'étaient montrés les plus ardents à le soutenir, et tous passèrent à l'école du chef nouveau que commençait à reconnaître le mouvement philosophique. Enfin le successeur même de Champeaux, formé par ses leçons, et probablement nommé par ses soins, vint remettre sa chaire à Abailard et se ranger sous sa discipline. Le triomphe était trop complet pour qu'un rival même vaincu pût s'y résigner. Champeaux fit destituer, sur des accusations graves, celui dont la faiblesse ou la bonne foi livrait ainsi tous les avantages de la victoire, et l'on nomma à sa place un ennemi d'Abailard, que cet échec obligea de transporter de

nouveau son école à Melun. On le voit bientôt la rapprocher de Paris, où il n'était pas libre de la faire entrer, et se placer hors des murs, sur la montagne Sainte-Geneviève[1], d'où, comme d'un camp, dit-il, il tient son en-

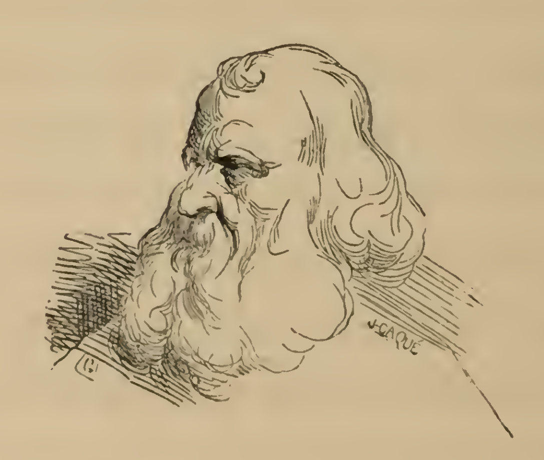


nemi assiégé. Champeaux, qui s'était retiré à la campagne, accourt, reprend les armes; le combat s'engage de toutes parts; les rencontres se succèdent et se multiplient.

Au milieu de cette belliqueuse activité, il fut rappelé en Bretagne par sa mère. Son père, Bérenger, venait de se retirer dans un cloître; Lucie se disposait à en faire au-

[1] La montagne Sainte-Geneviève se trouva pendant long-temps hors de l'enceinte de Paris, elle n'y était pas encore comprise lorsque l'abbaye fut fondée; ce ne fut qu'en 1221 que Philippe-Auguste l'y enferma en agrandissant les murs de Paris dans la partie méridionale. Ce roi, dit Rigord, engagea les propriétaires des vignes et des champs à les louer aux habitants de Paris pour y construire des maisons, afin, ajoute-t-il, que toute la ville fût pleine d'édifices jusqu'aux murs qui l'entouraient.

tant, et voulait, à ce qu'il semble, avoir son fils pour témoin de ses adieux au monde. Il se rendit aux vœux de cette « mère chérie ; » et pendant qu'il était en Bretagne, Guillaume de Champeaux fut, en 1113, nommé évêque de Châlons. Il paraît qu'alors, voyant devant lui la carrière plus libre et plus facile, Abailard voulut se mettre en état d'y avancer d'une manière plus utile et non moins glorieuse, et d'aspirer à son tour aux dignités ecclésiastiques. Il nous apprend du moins que la promotion de Guillaume le détermina à se rendre à Laon pour y étudier la théologie sous Anselme, écolâtre de cette ville. Cet Anselme,



déjà vieux, et qu'il ne faut pas confondre avec l'archevêque de Cantorbéry, enseignait à Laon depuis nombre d'années avec une autorité et une réputation qui ne purent en imposer long-temps à Abailard sur un certain talent de parole vide de pensée et soutenu par l'habitude. Inhabile à la lutte, Anselme devenait inutile à Abailard, qui

ne parut plus que rarement à ses leçons. La négligence des hommes supérieurs est facilement taxée de mépris; on a peine à leur pardonner de ne pas payer en reconnaissance l'estime qu'on se sent forcé d'avoir pour eux. Personne, d'ailleurs, n'était moins propre qu'Abailard à rassurer les amours-propres inquiets. Les principaux disciples d'Anselme furent blessés de son peu d'empressement à profiter des leçons de leur maître; et cherchant, selon toute apparence, à le compromettre par quelque parole imprudente, un d'eux lui demanda un jour ce qu'il pensait de l'enseignement des livres sacrés, lui qui n'avait jamais étudié que les sciences physiques (nom sous lequel, à ce qu'il paraît, on confondait alors toutes les études étrangères à la théologie). Abailard, en reconnaissant l'utilité d'une pareille étude en ce qui touche le salut, s'étonna que des hommes instruits crussent avoir besoin pour comprendre les écrivains sacrés d'autre chose que de leurs écrits mêmes, accompagnés de la glose, et soutint qu'aucun autre enseignement n'était nécessaire. A cette assertion, un rire d'ironie se fait entendre parmi les assistants; on demande à Abailard s'il se croit capable de prouver ce qu'il avance, et s'il osera l'entreprendre : il se déclare prêt à en faire l'épreuve. Alors, d'un ton toujours plus railleur, ses camarades acceptent la proposition, choisissent comme une des plus obscures la prophétie d'Ézé-

chiel, et il s'engage à en commencer le lendemain l'explication. Quelques-uns cependant lui conseillent de prendre plus de temps pour méditer sur un sujet si nouveau pour lui. Indigné, il répond qu'il a coutume de réussir à force, non pas de temps, mais d'intelligence, et qu'on l'entendra le lendemain.

Peu se rendirent à l'appel; une telle entreprise leur semblait si ridicule et si téméraire, que leur curiosité même était à peine excitée : cependant le succès fut complet. On demanda une seconde, puis une troisième séance, où les éloges de ceux qui avaient assisté à la première attirèrent successivement un grand nombre de nouveaux auditeurs, tous empressés à se procurer des copies de ce qu'ils n'avaient pas entendu.

L'école d'Anselme prit l'alarme; ses deux premiers disciples, Albéric de Reims et Lotulphe de Novarre, excitèrent l'inquiétude ou la jalousie du vieillard; et sous prétexte qu'Abailard, neuf en pareille matière, pourrait tomber dans quelque erreur qui serait alors naturellement attribuée à son maître, il reçut défense de continuer à expliquer les livres saints dans les lieux soumis à la discipline d'Anselme. Cette interdiction, inouïe jusqu'alors, excita une vive rumeur parmi les étudiants. Abailard en était encore à ce point où l'oppression grandit les hommes qu'elle doit finir par étouffer.

Revenu à Paris avec de nouveaux titres, il fut mis enfin en possession de la chaire si long-temps désirée, et revêtu en même temps d'un canonicat, il se vit à la fois sur la route de la fortune et en liberté de poursuivre la gloire. Il continua l'explication d'Ézéchiel avec le même succès; et le témoignage de ses contemporains ne laisse aucun doute sur l'éclat qui vint alors s'attacher à son nom. Foulques, prieur de Deuil, dans une lettre adressée à Abailard lui-même, s'exprime ainsi sur cette époque de sa vie : « Rome t'envoyait ses enfans à instruire; et celle qu'on avait entendue enseigner toutes les sciences montrait, en te passant ses disciples, que ton savoir était encore supérieur au sien. Ni la distance, ni la hauteur des montagnes, ni la profondeur des vallées, ni la difficulté des chemins parsemés de dangers et de brigands, ne pouvaient retenir ceux qui s'empressaient vers toi. La jeunesse anglaise ne se laissait effrayer ni par la mer placée entre elle et toi, ni par la terreur des tempêtes, et à ton nom seul, méprisant les périls, elle se précipitait en foule. La Bretagne reculée t'envoyait ses habitants pour les instruire; ceux de l'Anjou venaient te soumettre leur férocité adoucie. Le Poitou, la Gascogne, l'Ibérie, la Normandie, la Flandre, les Teutons, les Suédois, ardents à te célébrer, vantaient et proclamaient sans relâche ton génie. Et je ne dis rien des habitants de la ville de Paris et des parties de la France les

plus éloignées comme les plus rapprochées, tous avides de recevoir tes leçons, comme si près de toi seul ils eussent pu trouver l'enseignement. » De cette célèbre école sont sortis un pape (Célestin II), dix-neuf cardinaux, plus de cin-



quante évêques ou archevêques de France, d'Angleterre et d'Allemagne, et un bien plus grand nombre encore de ces hommes auxquels eurent souvent affaire les papes, les évêques et les cardinaux, comme Arnaud de Brescia et beaucoup d'autres. On a fait monter à plus de cinq mille le nombre des disciples qui se réunirent alors autour d'Abailard.

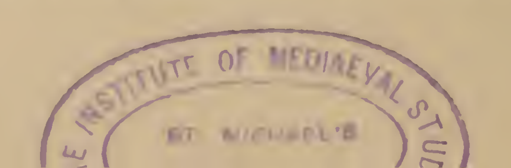
Rien ne nous reste de cet enseignement, qui fut pour la nation savante un événement si considérable. Nous ne trouvons, hors des écrits de Foulques et d'Héloïse, que peu de traces de l'événement lui-même. On ne peut douter qu'Abailard n'ait été la plus grande gloire littéraire de son siècle; mais les gloires littéraires ne retentissaient pas alors avec beaucoup d'éclat; le monde lettré de cette époque n'a pas sa place dans l'histoire; il en avait peu dans

la société : ce qui n'intéressait que les doctes a été peu remarqué de leur siècle. Aussi est-ce hors de son temps et dans ses résultats postérieurs qu'il faut considérer l'importance du mouvement produit ou accéléré par Abailard.

Si l'on veut rechercher la nature et la forme des discussions philosophiques où se précipitait avec tant d'ardeur tout ce que l'Europe contenait d'hommes épris des charmes de la science, ce qu'on découvre se réduit à des combats de mots, d'où le vainqueur remportait pour tout trophée quelque subtile distinction qui devenait l'étendard d'un parti. On voit les plus hautes questions de la destinée humaine changées, pour ainsi dire, en discussions grammaticales, et toute la force de l'argumentation employée à déterminer le sens d'un adjectif ou d'un verbe. Les symboles de foi, adoptés et soutenus par l'Église avec une rigueur jalouse, opposaient de tous côtés à la pensée des bornes insurmontables. Rejeter une expression consacrée eût été un crime ; l'expliquer était délicat et pouvait devenir dangereux ; à moins que, faisant son chemin avec précaution à travers les divers articles de foi, qu'il ne fallait pas risquer de froisser en passant, l'explication ne ramenât justement au point d'où l'on était parti, c'est-à-dire au sens reconnu par l'Église. De là une prodigieuse subtilité d'interprétation pour échapper à l'hérésie, redoutée presque autant comme péché que comme danger, une singu-

lière force d'esprit employée à choisir, étendre, assouplir le sens des expressions obligées, enfin une tyrannie des mots à laquelle succombent ceux qui travaillent le plus énergiquement à s'en délivrer. Les écrits d'Abailard, la base la plus certaine d'après laquelle on puisse se faire une idée de ses discours, ne démentent pas l'opinion probable que pour s'élever au-dessus de ses contemporains il dut l'emporter sur eux en subtilité comme en toute autre chose. Aussi faut-il une certaine attention pour démêler toujours dans ses ouvrages la marche propre de son esprit, naturellement ferme, droit, tendant au vrai et ramenant au simple, mais perpétuellement détourné ou arrêté dans sa route par de minutieuses arguties, auxquelles l'entraînent les habitudes des esprits avec lesquels il avait à débattre la vérité. On est émerveillé des arguments auxquels il est obligé de répondre, des objections auxquelles il attache de l'importance.

C'est ainsi qu'il avance entre les épines, occupé à déblayer plus qu'à édifier, fort de la pente naturelle qui l'entraîne vers la vérité, ouvrant la route à tous ceux qui sur ses pas veulent marcher en avant, à ceux même qui voudraient aller plus loin; car ce qu'Abailard a enseigné de plus nouveau pour son temps, c'est la liberté, le droit de consulter et de n'écouter que la raison; et ce droit, il l'a établi par ses exemples encore plus que par ses leçons.



Novateur presque involontaire, il a des méthodes plus hardies que ses doctrines et des principes dont la portée dépasse de beaucoup les conséquences où il arrive. Aussi ne faut-il pas chercher son influence dans les vérités qu'il a établies, mais dans l'élan qu'il a donné. S'il n'a attaché son nom à aucune de ces idées puissantes qui agissent à travers les siècles, du moins il a mis dans les esprits cette impulsion qui se perpétue de génération en génération. C'était tout ce que demandait, tout ce que pouvait comporter son siècle, époque de mouvement, non de fondation, où semblait régner encore cette sorte d'activité de l'enfance qui cherche à s'exercer plutôt qu'à s'appliquer. La mission d'Abailard fut d'étendre ce mouvement, d'échauffer, de diriger cette activité.

Au milieu des classes aisées qui abondent toujours dans une grande ville, et s'emparent avec empressement de tout ce qui peut intéresser leurs loisirs, Abailard a dû jouir d'une existence très-brillante. Il a dû être connu des princes et de tous ceux qui, placés au-dessus de la foule, remarquent ce qui en sort avec éclat. Son nom a dû être souvent répété parmi les hommes que, dans les diverses contrées de l'Europe, préoccupaient le goût et la recherche du savoir; mais leur voix se perdait au milieu des masses étrangères à leurs idées, indifférentes à leurs travaux. Les principes qu'ils avaient pu accueillir étaient

sans application dans une société hors d'état d'en user, et le progrès intellectuel ne parvenait que par de longs détours à se faire place dans les affaires humaines. Il y a pénétré plus ou moins promptement, selon que le terrain s'est trouvé préparé à recevoir des germes ainsi dispersés. Dans le midi, où la civilisation romaine n'avait jamais absolument disparu, où les lumières ne s'étaient pas complètement retirées des peuples, la société répondit plus promptement à l'appel des idées nouvelles, et marcha d'un pas plus égal avec les opinions qui commençaient à se produire. Encore vingt ans, et Arnaud de Brescia devait, au nom des doctrines religieuses et philosophiques, soulever l'Italie contre la puissance temporelle du clergé, ébranler le trône pontifical, et enfin, maître de Rome, y faire régner dix ans le gouvernement populaire, en dépit des efforts des pontifes et des excès de son propre parti. Bientôt après, l'opinion des Albigeois devait devenir la cause de toute la population méridionale des Gaules, et la question de la liberté de penser s'allait débattre entre les armées des princes et la conscience des peuples. Mais au Nord, et particulièrement dans ce qui formait alors proprement la France, où la conquête avait plus rudement imposé son joug, la domination de la race barbare ne laissa de long-temps le mouvement intellectuel passer des écoles dans la société. Les tentatives d'affranchissement poli-

tique, qui, au douzième siècle, ont coïncidé en France avec le mouvement philosophique, bien que nées de la même source, en demeuraient tout-à-fait séparées. Les besoins de la liberté naissaient également dans les diverses carrières de l'activité humaine; partout on commençait à se sentir la force et le désir d'avancer, mais sans se rallier à des principes communs et se porter naturellement secours. Les mêmes bourgeois qui se formaient en communes pour arracher à leur suzerain ecclésiastique ou laïque la reconnaissance de leurs droits municipaux, auraient lapidé en qualité d'hérétique l'imprudent logicien qui leur aurait été représenté comme réclamant les droits de la raison contre les autorités théologiques; et parmi les écrivains philosophes qui ont parlé des premières tentatives d'affranchissement, il n'en est presque aucun qui ne se soit prononcé avec indignation contre ces associations exécrables, inouïes, qui se formaient alors sous le nom de communes.

Ainsi, indépendants l'un de l'autre, le mouvement populaire et le mouvement littéraire ont chacun séparément continué leur cours. L'état des lettres en France a constamment porté et porte encore la trace de cette séparation. Elle a puissamment influé sur les mœurs des classes éclairées, en les accoutumant à un exercice d'esprit et à des jeux d'imagination sans rapport avec les faits extérieurs. Il en

est résulté sur plusieurs points une habitude de faux et de factice qui n'a pas borné son influence aux productions littéraires. Les affections naturelles ont été détournées de leur véritable voie ; on a soumis les sentimens et les relations de la vie à une sorte de règle poétique qui substituait l'élégance à la rectitude, et devenait beaucoup plus favorable à la délicatesse des passions qu'à l'observation des devoirs. L'amour, tel que nous l'avons vu professer dans le dix-huitième siècle, est le produit de cette morale toute littéraire. Il est assez singulier de le rencontrer sous les mêmes traits au commencement du douzième. La vie d'Abailard nous offre un des exemples les plus remarquables de ce genre d'exaltation romanesque qui a caractérisé nos temps modernes.

Abailard était arrivé, selon quelques-uns, à trente-huit ans, mais plus probablement à trente-quatre ou trente-cinq, sans que les faiblesses de l'amour fussent venues se mêler à la sévérité de ses occupations. L'agitation de sa fortune, et cette avide impatience de renommée que ses premiers succès devaient plutôt exciter que satisfaire, avaient jusqu'alors absorbé l'ardeur de son âge et de son imagination. L'élévation de ses penchants lui inspirait, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, une grande aversion pour les commerces honteux et les plaisirs faciles, en même temps que ses travaux lui interdisaient ceux qu'il aurait fallu pour-



suivre avec plus de temps et de soin dans « la société des nobles femmes. » Il n'avait donc jamais songé à chercher les succès que lui pouvaient promettre sa figure, les agréments de son esprit, le talent de la poésie qu'il joignait, dit-on, au mérite philosophique, une belle voix pour accompagner ses vers, une grâce infinie à les chanter. L'ame passionnée d'Héloïse se plaisait encore, après de longues douleurs, à retracer le tableau des agréments qui avaient charmé sa jeunesse. D'autres témoignages encore que les siens nous ont appris que les femmes du temps d'Abailard avaient senti l'importance de son mérite et y avaient été sensibles. Lorsque l'éminence de sa situation eut attiré sur lui les regards du public, elles se passionnèrent pour un homme célèbre en qui elles trouvaient un homme aimable. Il se vit, nous dit-il, maître de choisir sans crainte d'éprouver un refus; mais il n'en chercha qu'une seule, et pour aimer, il attendait Héloïse.

Héloïse était la nièce d'un chanoine de Paris nommé Fulbert; quelques-uns disent sa fille naturelle. D'autres la donnent pour fille naturelle d'un prêtre nommé Ycon ; d'autres pour alliée des Montmorency : peu importe. A peine âgée de dix-huit ans, elle possédait, autant qu'on en peut juger par les expressions de son amant, ce qu'il faut d'agrément pour donner de la grâce au mérite d'une femme, et, malgré sa jeunesse, ce mérite était déjà célèbre. Ce que

nous connaissons d'Héloïse ne peut laisser d'incertitude sur l'étendue de son esprit, l'élévation de son ame, la force de son caractère, la chaleur de son imagination, son talent d'écrire, son goût pour la science telle qu'on la connaissait alors. Élevée chez les religieuses d'Argenteuil, elle y avait appris les langues savantes, dont la connaissance était alors recommandée aux couvents de filles, comme nécessaire à l'intelligence des prières de l'Église et des livres saints : les poètes et les philosophes anciens lui étaient aussi familiers. Sa passion pour les lettres avait rendu son cœur sensible à une grande gloire littéraire et préparait d'avance le succès d'Abailard. Animé par l'amour et l'espérance, il voulut plaire enfin et y parvint sans peine. Un commerce de lettres dont la science fut peut-être le prétexte, mais non pas le sujet, permit les aveux que n'aurait osé prononcer la bouche ; et, toujours plus amoureux, Abailard chercha les moyens d'amener les occasions plus fréquentes et les relations plus familières sur lesquelles il fondait l'espoir de son triomphe.

Fulbert, orgueilleux de la supériorité de sa nièce, croyait ne pouvoir faire assez pour donner à ses talents tout le développement dont ils étaient susceptibles ; et dans ce respect passionné pour la science qui séduit quelquefois les esprits simples comme paraît l'avoir été celui du chanoine, il la poussait sans relâche à l'étude et ne négligeait

pour elle aucune occasion d'apprendre. Abailard, par l'intermédiaire de quelques amis, fit proposer à Fulbert de le prendre en pension chez lui au prix qu'il voudrait. L'embarras des soins d'un ménage, incompatible avec les études philosophiques, la trop grande dépense qu'il lui occasionnait, la commodité que lui offrait la maison de Fulbert, située près des écoles, tels furent les motifs apparents de la demande d'Abailard. Fulbert en eut deux pour accéder avec empressement à la proposition : l'avantage pécuniaire qu'il comptait trouver dans ses conventions avec ce philosophe riche et insouciant, mais surtout la joie inespérée de voir Héloïse approcher de la source de toute science, et l'espérance qu'il en rejaillirait sur elle quelques gouttes. Sans laisser à Abailard le temps de former un désir à cet égard, il le supplia avec ardeur de donner à sa nièce les moments dont il pourrait disposer, soit à son retour des écoles, ou à toute autre heure du jour et même de la nuit, lui remettant sur elle une entière autorité, jusqu'à le prier d'user de contrainte, s'il était nécessaire, et de punir sa négligence ou sa mauvaise volonté. Abailard lui-même s'étonna de l'excès d'aveuglement qui allait ainsi au-devant de ses vœux ; mais, trompé par les idées qui le préoccupaient, par la gravité des mœurs d'Abailard, par la distance où le plaçait d'Héloïse la hauteur de sa réputation, Fulbert ne vit en lui qu'un savant doc-

teur, dans sa nièce qu'une enfant, et ne supposa pas entre eux d'autres relations possibles que celles du maître et de l'écolière. Telles que les concevait Fulbert, elles étaient singulières; car il avait permis à Abailard, pour faire faire à Héloïse sa volonté, les menaces et les coups. Abailard réussit par de plus douces voies, et, en nous instruisant de son bonheur, il a laissé peu de chose à deviner sur le détail de ses plaisirs. Cependant cette passion fut sincère et violente; mais, au moment où écrivait Abailard, elle avait perdu son empire; l'amour n'animait plus pour lui ces tableaux que seul il peut rendre touchants. La crudité est dans ses expressions, autorisées ou nécessitées par l'usage du latin, rendues familières par l'habitude des dissertations théologiques, et naturelles à cette situation d'ame où le remords s'unit aux regrets. Un effet tout contraire résulte des écrits où, après de longues années d'absence, Héloïse se rappelait ces temps de bonheur et d'ivresse; elle exprime beaucoup plus en disant beaucoup moins; elle rappelle, mais ne détaille point. Au moment même où Héloïse se livre à la peinture des sentiments les plus vifs, une délicatesse de femme écarte toute image capable de réveiller, dans celui à qui elle s'adresse, l'idée des plaisirs qui ne sont plus, pour porter l'imagination tout entière sur la douleur de leur perte.

Livré à des jouissances si vives et si nouvelles, Abailard

oubliait tout le reste; ses vers ne parlaient plus que d'amour, et la douce mélodie de ses chants, gravés dans la mémoire des plus ignorants, portait au loin le nom d'Héloïse, le faisait retentir dans les maisons et sur les places. Héloïse ne concevait plus d'autre honneur que celui de son choix, et se perdait, pour ainsi dire, dans la gloire de son amant. Le devoir de lui complaire devint pour elle celui devant lequel disparaissaient tous les autres. En vain des scrupules renaissaient quelquefois dans son ame; en vain le retour du dimanche, d'une fête solennelle, alarmait sa dévotion sur des plaisirs défendus; tout cédait à un ascendant auquel elle n'imaginait même plus qu'il lui fût permis de résister.

Plusieurs mois se passèrent sans que rien vînt, je ne dis pas troubler, mais réveiller ces deux ames engourdies dans une sorte de sommeil magique. Tout amour de travail, toute passion même de la gloire étaient éteints dans le cœur d'Abailard; incapable d'étude, il se rendait avec répugnance aux écoles, et, impatient d'en sortir, y répétait languissamment d'anciennes leçons que son esprit énervé n'avait plus même la force de rajeunir. Ses disciples virent avec consternation la chute de leur maître, et le deuil se répandit dans toute la nation philosophique. Le public ne pouvait être long-temps discret : ce qui faisait l'entretien de tous arriva enfin aux oreilles de Fulbert. Sa douleur et son indignation égalèrent la confiance où il avait vécu

jusque alors. Abailard sortit de chez lui confus, accablé de remords, déchiré d'une si cruelle séparation, mais indifférent à ses propres maux, pour ne sentir que le malheur d'Héloïse, qui, de son côté, ne paraissait souffrir que de l'humiliation et de la rougeur qui couvraient le front de son amant. Tel est le récit que nous fait Abailard, récit touchant et naturel malgré la recherche des formes. Ils se quittèrent plus unis, plus passionnés que jamais, et peu de temps après, Héloïse, s'apercevant qu'elle était grosse, en instruisit Abailard avec transport et orgueil. Choisissant alors une nuit où Fulbert se trouvait absent, il l'enleva déguisée en religieuse, et la conduisit en Bretagne chez sa sœur, connue seulement sous le nom de Denise. Là, elle accoucha d'un fils qui fut nommé Astrolabe ou Astralabe.



Fulbert, furieux, prêt à se porter à toute sorte de violences contre l'auteur de son affront, était cependant re-

tenu par sa tendresse pour Héloïse. Il pouvait craindre que, dans le pays d'Abailard, au milieu des siens, elle ne devînt à son tour la victime de leur vengeance. Abailard n'en crut pas moins devoir prendre des précautions contre les efforts que Fulbert aurait pu tenter pour s'emparer de sa personne. Un tel état de choses ne pouvait durer, et pourtant il ne se présentait, pour le faire cesser, qu'un moyen extrême, le mariage, dégradation inouïe pour un clerc, un chanoine, un philosophe, brillant de toutes les gloires théologiques, en route pour arriver aux plus hautes dignités de l'Église. Abailard se détermina cependant à faire cesser les maux qu'il avait causés, à se délivrer lui-même des violents remords que lui faisait éprouver la trahison dont il s'était rendu coupable, et, s'excusant sur la force de l'amour « et les exemples de tant de grands hommes dont, à partir des premiers jours du monde, les femmes ont causé la ruine, » il alla trouver Fulbert, implora son pardon, et lui proposa ce que celui-ci n'aurait pu se permettre d'espérer, « d'épouser Héloïse, à cette seule condition que, pour sauver d'un tel scandale la réputation d'Abailard, le mariage demeurerait secret[1]. » Fulbert con-

[1] Gervaise observe qu'en ce temps-là il n'était pas besoin d'autant de cérémonies qu'aujourd'hui pour la validité d'un mariage catholique : le concile de Trente et les ordonnances des princes n'avaient pas encore

sentit à tout; Abailard reçut de lui et des siens des assurances de paix et de parfaite réconciliation que confirmèrent des embrassements mutuels.

Abailard se rendit en Bretagne pour en ramener Héloïse, et accomplir sa promesse de l'épouser. Consternée à la nouvelle qu'il lui en apporta, Héloïse s'opposa de toutes ses forces à un pareil sacrifice; sacrifice inutile, disait-elle, car son oncle n'avait point pardonné et ne pardonnerait point. « Quel honneur d'ailleurs pouvait-il lui revenir de ce qui ternirait la gloire d'Abailard? De quel crime n'allait-elle pas se rendre coupable envers le monde entier en lui enlevant une telle lumière? Quelles ne seraient pas les malédictions, les larmes des philosophes? »

Passant de là aux embarras du mariage, elle appelait à l'appui de son opinion celle des pères, des philosophes, qui tous l'ont déclaré contraire, sinon à la pureté des mœurs, du moins à l'étude de la sagesse et à la vie philosophique.

On pourrait croire à ce langage que, revenue de ses égarements, Héloïse plaçait désormais leur gloire à tous deux dans le renoncement aux plaisirs qui leur avaient été si chers; mais il n'en était rien. La publicité de leur mariage,

imposé les lois et les formalités auxquelles on a été, plus tard, obligé de se soumettre.

les commodités de la cohabitation, c'était là qu'elle voyait l'indécence et le scandale; et, plus heureuse, disait-elle, plus honorée du nom de maîtresse d'Abailard que du nom de son épouse, plus charmée et plus fière de devoir sa constance à son amour que de le tenir enchaîné par les liens du mariage, elle le conjurait de ménager leurs plaisirs, que des séparations momentanées rendraient d'autant plus doux qu'ils seraient plus rares.

C'est ainsi qu'Abailard nous a transmis les discours par lesquels Héloïse tâchait d'ébranler sa résolution ; et, malgré la forme oratoire que leur a donnée son récit, Héloïse, dans ses lettres, les reconnaît pour siens, le remercie d'avoir daigné se les rappeler, lui reprochant toutefois d'omettre quelques-unes des raisons de son éloignement pour ce mariage, et celles sans doute qu'elle lui permettait le moins d'oublier.

Les poètes comme Héloïse, et le public comme les poètes, ont donné plus d'attention aux motifs personnels d'Héloïse qu'à ceux qu'elle tire de la situation d'Abailard et des idées de son temps; mais c'est à ceux-ci que s'attache l'importance historique. Plus d'une femme passionnée a pu éprouver ou se croire les sentiments d'Héloïse; ses arguments n'appartiennent qu'à son siècle.

Abailard, en les rapportant, en reconnaît la solidité, et s'étonne de l'étrange folie qui l'empêcha de s'y rendre.

Enfin, ne pouvant rien obtenir, et incapable de soutenir la colère de celui qu'elle aimait, Héloïse céda avec des torrents de larmes ; et, ne voyant plus d'autre bien que de se perdre du moins tous deux, ils revinrent secrètement à Paris,



laissant leur fils chez Denise ; et moins d'une semaine après leur arrivée, ayant passé une partie de la nuit en prières dans une église, ils s'y marièrent de très-grand matin en présence d'un petit nombre d'amis. Puis ils se séparèrent, et ne se virent plus que rarement, avec le plus grand mystère et autant de précautions qu'il leur fut possible.

Cependant Fulbert et ses familiers, regardant cette réparation cachée comme à peu près nulle pour son honneur, commencèrent à divulguer le mariage. Mais Héloïse démentait avec tant de fermeté les bruits qu'ils s'appliquaient à répandre, qu'elle se vit exposée à la colère et aux mauvais traitements de son oncle. Abailard, pour l'y soustraire, la conduisit au couvent des religieuses d'Argenteuil, dont il lui fit prendre l'habit, à l'exception du voile. Fulbert et ses parents, persuadés alors que le projet d'Abailard était d'obliger Héloïse à se faire religieuse et de se délivrer ainsi des liens de son mariage, crurent n'avoir plus rien à ménager. On sait quelle fut leur vengeance.



Instruite du malheur d'Abailard, toute la ville accourut chez lui. L'affliction fut grande dans le clergé, et les femmes, dit Foulques, versèrent d'abondantes larmes sur le sort de celui qu'elles regardaient comme leur chevalier.

Excédé, irrité des cris de surprise et de douleur qui retentissaient de tous côtés à ses oreilles, des gémissements de ses élèves, et de la compassion de cette foule de gens qui venaient le plaindre de son ignominie, le malheureux Abailard, comme il nous l'apprend lui-même, ne sentait plus d'autre souffrance que l'insupportable confusion à laquelle il se voyait livré à l'idée de la honte et du ridicule attachés à cette singulière aventure prête à se répandre partout avec un éclat insupportable. Il gémissait de tant de gloire si facilement éteinte, se représentait l'affectation de ses envieux à louer l'évidente justice d'une pareille punition, la douleur de ses parents et de ses amis, l'insultante curiosité du public. Il se voyait montré au doigt, poursuivi de tous les regards, déchiré par toutes les bouches. Au sentiment de son honneur perdu se joignait celui de sa fortune arrêtée : les hautes dignités de l'Église lui étaient désormais inaccessibles : il ne se vit plus d'asile que le cloître. La honte, nous dit-il, l'y poussa plus que la dévotion. Arraché tout vivant, pour ainsi dire, aux passions, encore plein de ce monde qu'il allait quitter et qu'il ne sentait plus que par la douleur, Abailard, loin de songer à se faire un pieux mérite de ses maux, en repoussait avec aversion toutes les amertumes. Incapable de supporter qu'Héloïse demeurât libre quand elle cessait delui appartenir, il exigea qu'elle prît le voile dans le couvent d'Ar-

genteuil. Héloïse n'hésita point à accomplir le sacrifice qu'on lui imposait, mais elle le sentit. « A ton commandement, dit-elle, je changeai d'ame en même temps que d'habit..... Ce fut ta volonté, non la dévotion, qui m'entraîna, pleine de jeunesse, dans les rigueurs de la vie monastique. » Abailard le comprit, et, moins sûr qu'il n'aurait dû l'être de son amour et de son courage, « se rappelant que la femme de Loth avait tourné ses regards en arrière, » il voulut qu'Héloïse fût avant lui consacrée à Dieu sans retour. Héloïse, moins touchée de ce soin jaloux que de l'injure faite à sa tendresse, lui reprochait encore long-temps après un si cruel soupçon : « J'en rougis, » lui dit-elle, « et sentis une violente douleur de te voir en moi si peu de confiance. Au premier ordre, Dieu le sait, je t'aurais précédé ou suivi dans les gouffres brûlants de la terre. Mon ame n'était plus avec moi, mais avec toi. »

Cependant elle obéit, et, inébranlable dès qu'elle s'était soumise, elle accepta la destinée qu'elle n'avait pas choisie avec cette grandeur de caractère qui, dès ce moment, l'a distinguée entre les femmes. Au moment de sa profession, ses amis l'entouraient, plaignant sa jeunesse, la conjurant de ne se point condamner à un intolérable supplice; mais elle s'échappa du milieu d'eux, monta à l'autel, puis, prenant le voile bénit, elle s'en couvrit et prononça les vœux irrévocables.

Les épreuves monastiques étaient alors de peu de durée; et la résolution des deux époux avait été si prompte, que, lorsque Abailard entra à Saint-Denis, ses ressentiments conservaient encore toute la violence des premiers moments. Deux de ses assassins, l'un desquels était le domestique qui l'avait livré, pris en s'enfuyant, avaient été condamnés à la peine du talion, et, de plus, à perdre les yeux. Fulbert, traduit devant la cour ecclésiastique, composée de l'évêque et des chanoines, avait nié toute participation au crime. Cependant une sentence très-sévère, à ce qu'il paraît, avait été d'abord portée contre lui; mais ensuite, sollicitée, selon toute apparence, par les amis de Fulbert, et prenant en considération sa qualité de clerc, la cour était revenue sur ce premier jugement, et s'était bornée à dépouiller le coupable de ses biens. Cet adoucissement du premier arrêt avait profondément irrité Abailard. Il menaçait de porter ses griefs à Rome, et de poursuivre, par tous les moyens, l'évêque et les chanoines, qu'il accusait de s'être ainsi rendus les complices de ses assassins. Le couvent même, autant qu'on en peut juger, prenait en main sa cause, et devait fournir aux frais du voyage et de la poursuite. Il est à présumer que, souvent en lutte avec l'archevêque et les chanoines de la cathédrale, l'abbé avait choisi cette occasion de leur nuire. Les amis de la paix cherchèrent à étouffer ces semences de dis-

corde ; et c'est alors que Foulques, prieur de Deuil, écrivit à Abailard la lettre déjà citée, où il se sert, pour calmer son ressentiment, de tous les motifs de consolation ou de patience que lui peuvent offrir la raison et la religion, employant alternativement la louange et la sévérité. Passant au reproche, il félicite Abailard de l'événement qui, à la fois, a mis un terme à ses erreurs et humilié sa fierté, en lui laissant toutefois pour consolation l'intérêt universel qu'a inspiré son malheur. Tirant de là des motifs pour l'engager à se contenter de la justice qui lui a déjà été rendue, il le détourne vivement de l'idée d'aller à Rome : son devoir est, dit-il, de faire le bien de son couvent au lieu de lui être à charge. « Et ne t'a-t-on pas dit, s'écrie-t-il, quelle est l'avarice et la corruption des Romains ? Quelles richesses ont jamais pu les rassasier ?... Tous ceux qui, de notre temps, se sont adressés à cette cour, sans pouvoir payer, sont revenus leur cause perdue, repoussés, couverts de confusion. » Foulques représente de plus à Abailard qu'en suivant ce malheureux conseil il va élever entre la cathédrale et son monastère une haine irréconciliable, et finit par lui déclarer que, s'il ne pardonne pas, en vain aura-t-il revêtu l'habit de pénitence.

Cette lettre, entre plusieurs particularités relatives à l'histoire d'Abailard, en contient une qui pourrait demander quelque explication. Foulques a entendu dire qu'au

moment de son malheur Abailard se trouvait dans une si profonde pauvreté, qu'il ne possédait rien que ses vêtements. Une telle détresse, après les gains qu'a procurés à Abailard « ce commerce de science qu'il faisait par le moyen de la parole, » provient, selon ce qu'a raconté Foulques, de la rapacité des femmes auxquelles Abailard prodiguait tout ce qu'il parvenait à gagner. Cette assertion, inconciliable avec le récit d'Abailard, et ce que des lettres postérieures nous assurent de sa passion pour Héloïse, devenue sa femme, paraît d'ailleurs à peu près détruite par le silence d'Héloïse, qui, dans les moments mêmes où la douleur l'entraîne au reproche, ne laisse pas échapper un mot qui puisse faire soupçonner Abailard d'un genre de tort que du moins elle eût cru ne pouvoir pardonner sans quelque mérite. Mais Foulques n'écrivait que sur des ouï-dire, exagérés encore sans doute par une pieuse indignation. Quant à la pauvreté d'Abailard, il est facile de concevoir que, peu habile à se conduire, assez vain pour être magnifique, riche de la conscience de sa force, en droit de compter sur l'avenir, absorbé dans les soins de son amour, il n'eût pas encore songé à se ménager des ressources dont il ne prévoyait pas le besoin.

La lettre de Foulques produisit sans doute son effet; du moins on ne voit pas qu'Abailard ait tenté de réaliser ses projets de vengeance. Peut-être aussi comprit-il bientôt

qu'il devait peu compter sur l'appui du monastère. L'abbaye de Saint-Denis était une de celles où n'avait pas pénétré la réforme; ses richesses, le voisinage de Paris et de la cour, y entretenaient les relâchements de la vie mondaine; et, si l'on en croit Abailard, l'abbé, comme premier en dignité, surpassait encore en honteux désordres tout le reste de sa communauté.

Le nouveau religieux n'avait pas contracté, avec le devoir de la soumission, la patiente humilité de la charité. Le malheur donnait peut-être plus d'âpreté à sa raison, et il n'avait pas accoutumé sa supériorité à se contraindre. Abailard ne dissimula pas son indignation des scandales qui frappaient journellement ses regards, s'en expliqua tant en public qu'en particulier, et, de son aveu, se rendit bientôt insupportable à ses confrères. Un prétexte honorable se présenta pour l'éloigner, et ils saisirent l'occasion de se délivrer d'un censeur si incommode. A peine avait-il été guéri, que ses disciples étaient accourus autour de lui, le suppliant de recommencer à les instruire. Ce qu'il avait donné, disaient-ils, à l'amour de la gloire ou du gain, il le devait maintenant à l'amour du Seigneur, qui ne manquerait pas de lui demander compte avec usure du *talent* remis à sa disposition. Dieu évidemment avait voulu que, libre des attraits de la volupté, loin des tumultueux embarras du siècle, il

pût vaquer à l'étude, et substituer au philosophe mondain le philosophe religieux. Ils renouvelaient sans relâche leurs sollicitations, tant auprès de lui qu'auprès de son abbé, et celui-ci, ainsi que les moines, d'autant plus disposés à les accueillir que la présence d'Abailard leur devenait plus à charge, le déterminèrent à se rendre aux vœux qu'on lui exprimait. Il se retira à la campagne, dans une maison dépendante du monastère, et là il se remit à enseigner, non seulement la théologie, ainsi que l'exigeaient les convenances de son état actuel, mais aussi les lettres profanes « dont, à la manière d'Origène, dit-il, ce premier des philosophes chrétiens, il se faisait un appât pour attirer les esprits, par une odeur philosophique, au goût de la véritable philosophie. »

Les amis de la science accoururent comme de coutume à ses leçons ; « les logements, dit-il, ne suffisaient pas pour les contenir, le pays pour les nourrir. » Les autres écoles devenaient désertes, et la haine ranimée trouva, dans les nouvelles obligations auxquelles il s'était soumis, de nouveaux moyens d'attaque. On lui reprocha en même temps, comme moine, l'enseignement profane, et l'enseignement théologique comme s'y étant immiscé de lui-même, sans l'attache ou l'autorisation d'un docteur en théologie, formalité, à ce qu'il paraît, nécessaire alors.

Guillaume de Champeaux et Anselme, l'écolâtre de

Laon, étaient morts, mais Albéric et Lotulphe, disciples de l'écolâtre et anciens rivaux d'Abailard, prétendaient dominer les écoles comme l'avaient fait ces deux maîtres. Le temps n'était plus pour eux ; ils s'adressèrent au clergé et tâchèrent d'éveiller sa sollicitude sur des méthodes et des doctrines dont le public commençait à se faire juge, indépendamment des autorités officiellement chargées de diriger ses opinions. Ce petit public dont s'entourait Abailard n'était pas plus que lui disposé au scepticisme; pleins de foi au contraire dans la religion et dans la raison, le maître et les disciples croyaient fermement pouvoir arriver, par la force de l'intelligence, à la démonstration de vérités qu'ils n'imaginaient pas qu'on pût révoquer en doute. Animés de cette double confiance, les élèves d'Abailard avaient désiré, nous dit-il, « des arguments philosophiques et propres à satisfaire la raison, le suppliant de les instruire, non à répéter ce qu'il leur apprenait, mais à le comprendre; car, ajoutaient-ils, nul ne saurait croire sans avoir compris, et il est ridicule d'aller prêcher aux autres des choses que ne peuvent entendre, ni celui qui professe, ni ceux qu'il enseigne. » Soit qu'il vînt du maître ou des disciples, ce langage était sincère : « Quel pouvait être le but de l'étude de la philosophie, sinon de conduire à celle de Dieu, auquel tout se doit rapporter? Dans quelles vues permettait-on aux fidèles la lecture des écrits traitant des

choses du siècle et celle des livres des Gentils, sinon pour les former à l'intelligence des vérités de la sainte Écriture, et à l'habileté nécessaire pour les défendre? » Comment enfin la dialectique, le plus haut exercice des facultés humaines, n'eût-elle pas conduit naturellement à l'étude de la théologie, regardée comme leur plus haut emploi? Ainsi qu'il le dit lui-même, Abailard, dialecticien dès le berceau, pouvait difficilement concevoir une science qui n'eût pour base celle dont il avait fait l'étude de sa vie. Très-disposé à se rendre aux vœux de ses disciples, il composa alors, pour leur usage et comme sujet de ses leçons, son *Introduction à la théologie,* « où il se propose, dit-il, de défendre la trinité et l'unité de Dieu contre les arguments philosophiques. » C'est dans ce but surtout qu'il lui paraît nécessaire de « s'aider de toutes les forces de la raison, afin d'empêcher que sur des questions aussi difficiles et aussi compliquées que celles qui font l'objet de la foi chrétienne, les subtilités de ceux de ses ennemis qui font profession de philosophie ne parviennent trop aisément à altérer la simplicité de notre foi. » Ainsi, renonçant dans cet ouvrage à la voie de l'autorité, il se réduit aux simples secours du raisonnement, tire ses arguments et ses citations des poètes et des philosophes aussi bien que des Pères ou des livres saints, et emploie alternativement la force et la subtilité de son esprit à se tirer de la plus haute difficulté peut-être

que se puisse imposer un esprit ami de la vérité, celle de prouver par le raisonnement ce qu'il croit en vertu d'une autorité toute autre que celle de la raison.

Le succès de son *Introduction à la théologie* détermina l'orage qui grondait autour de lui. Albéric et Lotulphe triomphèrent d'avoir enfin, contre l'ancien objet de leur haine, quelque chose de plus positif que des discours imparfaitement recueillis et transmis de bouche. Ils ne savaient pas bien encore quel motif d'accusation leur fournirait l'écrit d'Abailard; mais ils étaient sûrs d'en trouver un.



L'infaillible instinct de la médiocrité jalouse leur faisait reconnaître dans la supériorité seule une sorte de crime

contre lequel il n'est pas difficile d'animer la foule, parce qu'elle y croit voir un danger. A quoi bon, disait-on, écrire de nouveau sur ce qui a déjà été suffisamment expliqué ou ne saurait l'être, et par quelle inconvenance s'aider, dans un sujet sacré, des arguments ou de l'autorité des écrivains païens? Une partie du second livre de l'*Introduction à la théologie* est destinée à repousser ces attaques. Abailard traite ailleurs avec un grand mépris les hommes qui anathématisent sa dialectique comme un art sophistique et trompeur, et les compare au renard de la fable qui essaie de grimper à un cerisier pour en manger les cerises, mais, retombé sans les pouvoir atteindre, dit en colère : « Je ne me soucie pas de cerises, cela est détestable. »

Des arguments et des moqueries ne suffisaient pas pour déconcerter les ennemis auxquels Abailard avait affaire. Puissants à Reims, où ils dirigeaient les écoles, ils attirèrent dans leur parti l'archevêque Raoul dit *le Vert*, et en obtinrent la convocation d'un concile provincial à Soissons, pour juger les doctrines d'Abailard sur la Trinité. Ce concile se tint en 1121, en présence de Conon, évêque de Preneste, et alors légat du pape en France. Abailard fut invité à y apporter son livre; et la veille de son arrivée, le peuple, à qui l'on avait persuadé qu'il enseignait trois dieux, poursuivit à coups de pierres deux de ses disciples. Il n'en vint pas moins rempli de confiance. Abailard avait

souffert de la violence ; mais il ne connaissait pas encore l'injustice légale et n'était pas arrivé à douter de la puissance de la vérité. Il ouvrit en arrivant un cours public, où chaque jour, avant la séance du concile, il exposait au public ses opinions sur les mystères de la foi. L'occasion sans doute échauffait son éloquence. On l'admirait ; le peuple et le clergé revenaient des préventions qu'on leur avait inspirées contre lui, et se disaient : « Le voilà qui parle en public, et personne ne lui répond. Ce concile, assemblé, assurait-on, principalement contre lui, avance sans que l'on ait encore prononcé son nom ; aurait-on découvert que c'est lui qui a raison, et non pas ceux qui l'accusent? »

En effet, le concile tirait à sa fin, et personne n'avait osé porter les premiers coups à ce redoutable adversaire. Abailard, en reconnaissant aux trois personnes divines une seule et même essence, les avait distinguées par certains attributs plus particulièrement propres à chacune : au Père la puissance, au Fils la sapience, au Saint-Esprit l'amour. C'était sur cette distinction que l'on avait voulu d'abord fonder l'accusation de trithéisme. Il paraît qu'on l'avait abandonnée, et ses ennemis, peu subtils sans doute, s'épuisaient en vain à en trouver d'autres. L'embarras croissait chaque jour ; il fallait finir par en venir au fait, et tous les jours avec plus de défaveur. Albéric se rendit

enfin chez Abailard, accompagné de quelques-uns de ses disciples, et après quelques discours de politesse, lui dit qu'il s'étonnait de cette proposition contenue dans son livre : « Lorsqu'on dit que Dieu a engendré Dieu, n'était que Dieu est un, je nierais que Dieu ait pu s'engendrer lui-même. » Abailard offrit de lui donner les raisons de son opinion. « En de telles matières, répondit Albéric, nous ne faisons aucun cas de la raison humaine et de notre propre sens; nous ne nous attachons qu'aux paroles des autorités. — Ouvrez donc le livre, dit Abailard, et vous trouverez mes autorités. » En effet, prenant son ouvrage des mains d'Albéric qui l'avait apporté, et l'ouvrant par hasard à l'endroit qu'il cherchait, il lui montra, citées à l'appui de son opinion, ces paroles de saint Augustin : « Quiconque tient que Dieu par sa puissance ait pu s'engendrer lui-même, tombe dans une telle erreur, que non seulement ce n'est plus Dieu qu'il conçoit; ce n'est pas même une créature soit spirituelle ou corporelle, car il n'existe rien qui s'engendre soi-même. » Albéric, empressé et ravi de trouver un mauvais sens, n'avait pas remarqué la citation. Ses disciples rougirent; quant à lui, il prétendit que le passage demandait explication. Abailard fit observer que cette opinion n'était pas nouvelle; qu'au reste cela importait peu, puisque Albéric tenait non au sens, mais aux paroles; ajoutant cependant que pour peu qu'il

prît quelque plaisir à entendre des raisons, il était prêt à lui démontrer que, d'après ses propres paroles, il était tombé dans l'hérésie de ceux qui prétendent que le Père est à lui-même son propre fils. A ces paroles, Albéric furieux lui dit que ni ses raisons ni ses autorités ne lui serviraient de rien dans cette affaire, et sortit en proférant de violentes menaces.

Le dernier jour du concile était arrivé. Avant l'ouverture de la séance, le légat, l'archevêque de Reims, l'évêque de Chartres, Albéric, Lotulphe et quelques autres, se réunirent en particulier pour délibérer enfin sur ce qu'il y avait à faire d'Abailard et de son livre. L'impossibilité de trouver la matière d'une accusation avait adouci les préventions des uns, forcé la haine des autres à quelques ménagements, et parmi les hommes considérables du concile, Abailard avait aussi quelques amis. Au nombre de ceux-là était Geoffroi, évêque de Chartres, prélat éclairé et respectable. Profitant de ce moment d'hésitation, il représenta à ses collègues le danger d'agir violemment contre un homme tel qu'Abailard, la multitude de ses partisans, qui ne manqueraient pas, si on le jugeait sans l'entendre, comme quelques-uns paraissaient le conseiller, d'attribuer cette conduite à l'envie de mettre bientôt le public de son côté. « Si vous voulez, dit-il, procéder canoniquement contre lui, que sa doctrine soit exposée en plein concile ;

qu'interrogé, il ait la liberté de répondre, et qu'ainsi, lorsque vous l'aurez convaincu et forcé d'avouer son erreur, il se trouve réduit au silence. »

A cette proposition, les ennemis d'Abailard ne purent dissimuler leur effroi. « Belle idée, s'écrièrent-ils, d'aller nous mettre en butte à la loquacité de cet homme et combattre avec lui d'arguments, quand nous savons que personne ne peut tenir contre ses sophismes ! » L'évêque vit à quel point cette crainte agissait sur les assistants, et désespérant de la vaincre, il chercha une autre voie de salut. « Le concile était, dit-il, trop peu nombreux pour juger une semblable cause ; son avis était que l'abbé de Saint-Denis, qui avait amené Abailard, le reconduisît à son abbaye, et que là il fût convoqué une assemblée des hommes les plus doctes, chargés de statuer, après un mûr et sérieux examen, sur ce qu'il pourrait y avoir à faire. » Ce conseil plut à la plupart de ceux qui étaient présents, et le légat, se levant pour aller dire la messe avant d'entrer en séance, fit avertir Abailard de se tenir prêt à partir.

Albéric et Lotulphe comprirent qu'il ne leur restait plus d'espérance si l'affaire était portée hors du diocèse de Reims. Ils représentèrent à l'archevêque combien il lui était injurieux que cette cause sortît ainsi de ses mains, et lui firent craindre qu'Abailard ne parvînt de cette manière à leur échapper entièrement.



Tous trois se rendirent aussitôt auprès du légat pour l'engager à terminer sur-le-champ, et, sans autre forme de procès, à faire brûler le livre et condamner Abailard à la réclusion perpétuelle dans un monastère. « Il suffisait, disaient-ils, pour mériter ce traitement, qu'Abailard se fût permis de faire des lectures publiques de son livre et d'en laisser prendre des copies sans l'autorisation du pape ou de l'Église. » Cette raison, la plus propre de toutes à faire effet sur le légat, n'empêchait cependant pas qu'il ne répugnât à la mesure qui lui était demandée.

Rome, occupée de ses démêlés avec les empereurs, mettait peu d'intérêt à ces subtilités théologiques encore sans influence sur les affaires de ce monde. Le légat en son particulier ne s'était jamais fatigué d'études, et son bon sens italien s'étonnait de tant de passion apportée en de si futiles discussions. Mais entre puissants les intérêts du faible sont rarement une cause de discorde, et lorsqu'il ne s'agissait que de prononcer sur le sort d'un homme,

sans aucun préjudice aux prérogatives de la cour de Rome, un légat n'avait rien à refuser à un archevêque de Reims. Celui d'Abailard fut donc bientôt décidé au gré de ses persécuteurs. L'évêque de Chartres, qui en fut averti, l'alla prévenir, l'engageant à se soumettre avec d'autant plus de douceur que la conduite envers lui devait paraître plus violente. Des marques de haine si odieuses et si manifestes devaient nécessairement lui tourner bientôt à profit; et quant à la réclusion, l'évêque l'assura qu'il ne devait s'en inquiéter en aucune manière, certain que le légat, qui avait agi malgré lui, comptait l'en délivrer dans très-peu de jours.

C'étaient là les conseils que devait donner un évêque, et Abailard n'avait ni hors de lui ni probablement en lui-même assez d'appui pour y résister. Abattu et consterné,



il se laissa conduire devant le concile. Là, sans aucune

espèce de discussion, on lui ordonna de brûler son livre de sa propre main[1]. Cependant, pour qu'il ne fût pas dit qu'on avait prononcé sans aucun motif de condamnation, un des accusateurs murmura timidement qu'on avait découvert dans le livre cette proposition, que Dieu le Père est le seul tout-puissant. Le légat, l'ayant entendu, s'écria : « Cela n'est pas possible; un enfant ne tomberait pas en pareille erreur; tout le monde sait et professe qu'il y a trois tout-puissants. » A quoi se prenant à rire, un docteur nommé Terrières répondit par ces paroles de saint Athanase : « Et pourtant il n'y a pas trois tout-puissants, mais un seul tout-puissant. » Son évêque, aussi indigné qu'effrayé, voulut réprimer tant d'audace; mais Terrières, se levant, s'écria dans le langage de Daniel : « Je vous le déclare, enfants d'Israël, sans juger et sans connaître la vérité, vous avez condamné un fils d'Israël : retournez pour le juger de nouveau, et jugez le juge qui, institué pour redresser les erreurs, vient de se condamner de sa propre bouche. » L'archevêque, se levant à son tour pour réparer la bévue du légat : « Certes, messire, reprit-il, le Père est tout-puissant, le Fils tout-puissant, le Saint-Esprit tout-

[1] Abailard fut condamné sans être entendu, tant on craignait les effets puissants de sa logique. On peut lire dans Gervaise le détail des intrigues qui eurent lieu dans ce concile, et qui ne font pas grand honneur aux prélats du XIIe siècle.

puissant.» Il demanda ensuite qu'Abailard fît sa profession de foi; mais, comme celui-ci se levait pour s'expliquer, ses accusateurs, redoutant les premières paroles qui allaient sortir de sa bouche, se hâtèrent de dire qu'il suffisait de lui faire réciter le symbole de saint Athanase; et, comme s'il eût été incapable de le dire de mémoire, ils le lui présentèrent par écrit. A ce dernier affront, Abailard perdit ce qui lui restait de force; ses larmes, ses sanglots éclatèrent et accompagnèrent la lecture du symbole, qui termina cette séance d'humiliation. Il fut ensuite conduit prisonnier à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons.



Il y arriva dans un état de désespoir difficile à exprimer, facile à comprendre. L'abbé et les moines de Saint-Médard, fiers de posséder un tel homme, espérant le garder parmi eux, le reçurent avec honneur et n'oublièrent rien pour le consoler. Mais la prédiction de l'évêque de Chartres ne

tarda pas à s'accomplir ; le cri public s'éleva avec une telle force contre les auteurs d'un pareil scandale, que tous, cherchant à s'en excuser, commencèrent à se rejeter la faute les uns sur les autres, et, peu de jours après, le légat, détestant publiquement l'animosité qu'avait montrée en cette occasion le clergé français, relâcha Abailard de sa prison de Saint-Médard et le fit reconduire à Saint-Denis.

Il n'y devait pas trouver un long repos, et peut-être le repos lui était-il difficile. Le couvent tenait à grand honneur d'avoir eu, disait-on, pour fondateur, Denis l'aréopagite, converti par saint Paul, et nommé par lui premier évêque d'Athènes. Selon Bède cependant, Denis l'aréopagite avait été évêque, non d'Athènes, mais de Corinthe, et autre par conséquent que le fondateur de Saint-Denis. Abailard découvrit un jour cette contradiction entre le fait affirmé par Bède et la prétention des moines de Saint-Denis. Il ne manqua pas de faire part en riant de cette découverte à ses confrères. Sérieusement offensés, ils opposèrent avec colère à l'autorité de Bède celle d'Hilduin, comme infiniment préférable. Un érudit ne pouvait adhérer sur ce point. La dispute s'échauffa ; on courut à l'abbé, l'avertir d'un crime qui tendait à déshonorer le couvent, à ternir même la gloire de la France, qui a reconnu saint Denis pour son patron. En vain Abailard fit observer qu'il lui paraissait assez indifférent que le saint Denis fondateur du

monastère eût été l'aréopagite ou un autre, puisque Dieu leur avait également accordé à tous deux la couronne du martyre; en vain même écrivit-il à l'abbé une lettre recueillie dans ses œuvres, où il tâche de concilier les opinions en admettant deux saints Denis évêques de Corinthe, l'un desquels aurait été d'abord évêque d'Athènes, puis de Corinthe, puis enfin martyrisé en France. La blessure était trop profonde; trop d'anciennes haines se joignaient à ce nouvel affront. Le chapitre assemblé, il fut décidé qu'on irait immédiatement dénoncer au roi le moine séditieux qui osait attenter à l'honneur de la couronne. Abailard, remis en attendant sous bonne garde, était dégoûté de se fier à la justice des hommes. Aidé de quelques moines touchés de son sort, et par les secours de plusieurs de ses disciples, il parvint à s'échapper durant la nuit et se réfugia à Provins, sur les terres de Thibaut, comte de Champagne,



dans le monastère de Saint-Ayoul, dont le prieur était de ses amis. Il y demeurait tranquille sous la protection du comte, qui avait pris intérêt à ses malheurs, lorsque l'abbé de Saint-Denis, étant venu visiter celui-ci pour quelque affaire, pria Thibaut d'obtenir pour lui la permission de demeurer à Saint-Ayoul. L'abbé refusa d'y consentir. Abailard persécuté ne cessait pas d'appartenir à Saint-Denis; laissé libre, il allait transporter à une autre abbaye l'honneur de cette préférence dont on s'était si hautement glorifié. Heureusement l'abbé mourut sur ces entrefaites. Suger, qui lui succéda, rejeta d'abord également la demande d'Abailard; mais l'affaire, portée au conseil du roi et traitée à la cour, y rencontra moins de difficultés. La maxime du conseil était de favoriser le relâchement parmi les moines de Saint-Denis, qu'une vie plus régulière eût rendus plus indépendants. Les amis d'Abailard firent valoir son incommode sévérité, et Étienne de Garlande, à qui Suger s'était adressé de son côté, lui représenta que c'était chez lui et les moines une étrange fantaisie que de s'obstiner à retenir malgré lui un homme qui les gênait et ne leur était bon à rien. Suger entendit raison; la permission de quitter Saint-Denis fut accordée. Seulement, pour sauver l'honneur de l'abbaye, on stipula qu'Abailard n'entrerait dans aucune autre et se choisirait une solitude où il pût faire son séjour. Alors, du consentement de

l'évêque de Troyes, il s'établit dans son diocèse, où on lui avait donné quelque peu de terre sur les bords de l'Ardisson, et, seul avec un clerc, s'y construisit de ses mains un oratoire qu'il dédia à la sainte Trinité.

A peine ses disciples eurent-ils appris le lieu de sa retraite, qu'ils accoururent de tous côtés, et, le long de la rivière, se bâtirent autour de lui de petites cabanes. Là,



couchés sur la paille, vivant de pain grossier et d'herbes sauvages, mais heureux de retrouver leur maître, avides de l'entendre, ils se nourrissaient de sa parole, cultivaient ses champs et pourvoyaient à ses besoins. Des prêtres se mêlaient parmi eux aux laïques; et ceux, dit Héloïse, qui vivaient des bénéfices ecclésiastiques et qui, accoutumés à recevoir, non à faire des offrandes, avaient des mains pour prendre, non pour donner. Il fallut bientôt agrandir l'oratoire devenu trop petit pour le nombre de ceux qui s'y réunissaient. Aux cabanes de roseaux succédèrent bientôt des bâtiments de pierre et de bois, tous construits

par le travail ou aux frais de la colonie philosophique ; et Abeilard, au milieu de cette affectueuse et studieuse jeunesse, sans autre soin que celui de l'instruire, de dispenser le savoir et la doctrine, vit s'élever l'édifice religieux qu'en mémoire des consolations qu'il y avait trouvées dans son infortune il dédia au Paraclet ou consolateur.



De même, à quelques lieues de là, s'était élevée, moins de dix ans auparavant, l'abbaye de Clairvaux, centre d'un autre mouvement bien plus puissant alors, bien plus étendu que celui dont Abailard s'était fait le chef. En 1115, saint Bernard, déjà moine de Cîteaux, était descendu, par l'ordre de son abbé et à la tête de quelques religieux, dans le sauvage vallon de Clairvaux, pour y fonder un nouveau monastère. Les travaux, les souffrances des premiers cénobites, avaient fécondé le sol et tracé le plan de l'entreprise.

Le vallon s'était peuplé d'habitants, le monastère de pénitents qu'amenaient de toutes parts la réputation et l'influence du jeune abbé. Déjà, avant de quitter Cîteaux, Bernard, par la puissance de sa parole, l'autorité de son exemple ou l'ascendant de sa volonté, y avait réuni autour de lui ses cinq frères, son oncle, les compagnons de sa jeunesse. A peine à Clairvaux, il y attira son père; et dix ans plus tard, sa sœur, la dernière de sa famille qui résistât encore, arrachée à son mari après de longs efforts, s'alla renfermer dans le monastère de Suilly, institué par Bernard pour servir d'asile aux femmes qu'il séparait de leurs maris, de leurs enfants. Partout son zèle inflexible, son infatigable persévérance allaient chercher des prosélytes; partout ses prédications portaient l'effroi dans les consciences, « le trouble dans les familles; les femmes, dit-on, cachaient leurs maris, les mères leurs fils. » Mais rien ne lui échappait de ce qu'il avait résolu d'atteindre; et des colonies de reclus sortaient de Clairvaux, comme Clairvaux était sorti de Cîteaux, pour aller élever de tous côtés de nouvelles retraites, fondées de même dans l'humilité, pour arriver bientôt à la puissance. Il semblait qu'une nouvelle ère religieuse se préparât pour le monde. L'ébranlement donné par Grégoire VII, du haut de la chaire pontificale, pénétrait partout dans la société, et s'y manifestait avec un redoublement d'énergie, sous la main d'un domi-

nateur aussi puissant et plus sûr peut-être de son pouvoir, car ce pouvoir résidait en lui seul.



Grégoire VII avait voulu être à la fois le réformateur et le maître de la chrétienté : réformer et maîtriser étaient également le but de saint Bernard; et, en suivant cette double tendance, saint Bernard, de même que Grégoire, obéissait aux nécessités de son temps autant qu'à celles de son caractère. Il est pour les dominations une époque de jeunesse où le ciel leur sourit, où les hommes leur applaudissent, empressés à se ranger sous un joug tutélaire, ardents à proclamer les droits d'un pouvoir appelé par les besoins de la société. Tout paraît alors permis à la puissance, car tout ce qu'elle entreprend semblait nécessaire. Presque tous ses actes se parent aux yeux des peuples d'une sorte de légitimité. L'illégitimité se cache dans ses racines, et la pensée usurpatrice qui préside au bien même opéré par un pou-

voir sans contrôle ne se révèle que lorsque, devenu incapable de faire le bien, le pouvoir se croit encore le droit de régner. La force de Grégoire VII avait été dans une volonté en harmonie avec le vœu et l'esprit de son temps. Lassés de servir de jouet à tous les genres de licence, insultés dans leurs droits par la capricieuse tyrannie des hommes puissants, dans leur foi par les désordres des hommes d'église, les peuples réclamaient à grands cris une justice contre les insolences du pouvoir et l'impunité du scandale. Au nom de la seule justice qui puisse peser sur tous, Grégoire imposa ses lois à ceux qui ne reconnaissaient pas de règles, contraignit le clergé à la réforme et les souverains à l'obéissance; et la société connut avec joie que ses oppresseurs avaient un maître. Elle n'en demandait pas alors davantage. Nul ne rechercha la source d'un pouvoir dont l'emploi était consacré par l'assentiment universel, et la plupart s'inclinèrent avec un respect religieux devant des violences révérées comme les foudres du ciel, parce qu'elles tombaient à la fois sur les vices et sur les puissants de la terre.

Mais Rome avait trop entrepris pour être en état de tout poursuivre. Jetée bientôt dans les voies, les chances et les intérêts de la politique purement humaine, elle abandonna l'œuvre de régénération qui avait honoré son despotisme, et n'hérita guère de Grégoire VII que ses projets d'enva-

hissement. Cependant la réforme restait à accomplir. Commencée, réclamée, elle avançait, mais lentement, faute d'un guide. Saint Bernard naquit pour lui en servir. Il continua l'entreprise de Grégoire VII, dans le même esprit, quoique avec une grande différence dans les moyens, résultat de la différence des situations. Dépourvu de puissance temporelle, il exerça un pouvoir moral plus pur et plus actif, mais dirigé vers le même but. Recruter partout des soldats à l'Église, multiplier les foyers de dévotion, sanctifier, instruire, agrandir le clergé, mettre entre ses mains le dépôt de la doctrine, exciter sa vigilance à le maintenir intact, placer les mœurs civiles sous la surveillance de la censure ecclésiastique, établir enfin en ce monde le règne du Seigneur sur le pouvoir de ses prêtres, telle fut la constante pensée de saint Bernard ; et son temps vit comme lui, dans le pouvoir théocratique qu'il s'efforçait de fonder, le légitime gouvernement de Dieu, le seul auquel le genre humain se soumît par son choix et pour son propre avantage. Ainsi le sentiment des droits et de la liberté de l'homme devenait l'une des bases du pouvoir absolu de l'Église.

On ne saurait donc douter que les premiers fauteurs et partisans de la réforme ne fussent du nombre de ces esprits hardis et impatients de perfectionnement, plus importunés des vieux abus qu'effrayés de semer de nouvelles

chances dans l'avenir. Ils avaient à combattre tout ce qui trouve son profit ou son repos dans le sommeil de la société, les esprits grossiers qui ne savent rien concevoir au-delà de ce qu'ils voient, les esprits indolents qui se refusent à la peine de prévoir et de juger, l'inertie des habitudes, l'ancienne possession du pouvoir. On s'indigna plus d'une fois de voir troubler de paisibles simoniaques et inquiéter des marchés qui faisaient la sûreté des fortunes particulières ; on allégua les droits des familles depuis long-temps en jouissance du bien des pauvres; on demanda pourquoi tant de nouveautés et ce qui reviendrait au monde de ces études, de ces austérités imposées aux moines, au lieu d'une vie commode et joyeuse. Il fallut appeler toute l'activité de l'intelligence à l'aide du progrès commencé ; et toute la raison, toutes les lumières du temps travaillèrent dans le sens du parti théocratique.

Cependant le principe d'opposition qui avait présidé à sa formation devait bientôt se manifester dans son sein, et révéler ce qu'il y avait de contradictoire entre les moyens des réformateurs et leurs projets, entre leur situation et les principes qu'ils y voulaient appliquer. Dans la disposition des esprits, tant de ceux qu'il fallait conduire que de ceux qui avaient droit à gouverner, l'idée d'une théocratie semblait naturelle, grande, applicable. Mais la seule base qu'on pût alors lui donner, le christianisme, répugne par

sa nature au gouvernement théocratique, et devait bientôt le troubler par son action. La théocratie est un moyen de civilisation qui convient aux temps de barbarie, à ces époques de profonde ignorance où les idées du petit nombre s'imposent sans résistance et sans modification à des populations avides de croire, incapables de juger. Ni l'ignorance ni la crédulité ne manquaient aux populations du douzième siècle; mais le christianisme n'avait pas été fait pour elles. Né d'une civilisation déjà avancée, résultat d'un grand développement de sentiments et d'idées, il avait eu pour premier objet de briser chez les Juifs le joug théocratique, de détruire le règne des Pharisiens, de soustraire les esprits à la tyrannie des formes, pour les rendre à l'empire de la conscience individuelle. Répandu ensuite au dehors de la Judée, chez les peuples les plus éclairés de la terre, élaboré pendant onze siècles par de puissants et subtils esprits, expliqué, étendu en tous sens autant que le pouvait permettre la foi, il offrait, dans les seuls écrits avoués et révérés de l'Église, une multitude d'autorités, d'arguments, armes de discussion plutôt qu'instruments de pouvoir, et ne pouvait devenir l'objet d'une attention sérieuse et d'une étude réfléchie sans laisser bientôt éclater les germes d'activité et de liberté renfermés dans son sein. Pendant quelque temps, cette étude, cette attention ne devaient être, comme on l'a dit, le partage que d'un petit

nombre d'hommes qui en recevaient un développement précoce, sans rapport avec l'état de la société. Cependant, comme leur influence, active quoique peu étendue, s'exerçait dans une sphère assez élevée, et produisait déjà quelques dissentiments parmi les hommes chargés de l'enseignement des doctrines, la guerre avait promptement éclaté entre les premiers et les seconds novateurs; et au temps d'Abailard et de saint Bernard le parti réformateur s'était divisé en deux factions bien distinctes, dont l'une voulait retenir entre ses mains le mouvement progressif imprimé au monde, tandis que l'autre cherchait à l'accélérer en appelant au concours toutes les forces de l'intelligence. La première, procédant de l'extérieur à l'intérieur, prescrivait une règle à chaque action, une direction à chaque pensée, plaçait la vertu de l'homme sous la garde des autorités préposées à sa conduite, et le faisait marcher à la perfection chargé des liens de l'obéissance. L'autre, fondant ses devoirs sur sa liberté, ne lui donnait pour maître que sa conscience, pour règle que sa conviction. C'est ainsi qu'Abailard veut faire de la raison la base de la foi, et place dans l'intention seule le mérite ou le démérite de l'action. Tel est le principe fondamental du traité de morale connu sous le nom d'*Etica*, ou *Scito te ipsum*, qu'il composa, selon toute apparence, pour l'usage de son école du Paraclet. Cet ouvrage est le plus remarquable de ceux

qui nous restent de lui. Plus à l'aise apparemment que dans les discussions théologiques, il y a poussé beaucoup plus loin les conséquences de ses principes, qu'on retrouve d'ailleurs fortement empreintes dans toute sa philosophie et dans les opinions qu'Héloïse avait sans doute reçues de lui. Cependant ces conséquences étaient telles qu'elles touchaient de toutes parts aux doctrines théologiques. Ainsi Abailard, non plus que quelques Pères de l'Église, ne met point en doute le salut des vertueux païens. Il établit qu'on ne peut imputer à crime l'erreur adoptée de bonne foi, bien que, pour se mettre d'accord avec quelques passages des apôtres, il suppose que Dieu les châtie de peines temporelles. Enfin, et surtout, il s'élève en tout lieu contre cette rigueur ascétique qui place le péché dans le plaisir même que nous procurent les objets de nos sens, indépendamment de l'usage qu'on en fait. Il tient l'usage des biens et des facultés que Dieu nous a donnés pour légitime lorsqu'on en use suivant ses intentions. Cette opinion, soutenue avec une assez grande liberté par un homme sincèrement soumis aux devoirs et même à l'esprit de son état, constitue la différence profonde qui le séparait des théologiens de son temps. Entre eux et lui se débattaient la cause de la liberté et celle de la règle. Leur union n'appartient qu'à ces temps éclairés qui sont comme l'âge viril des nations. Il est, pour les peuples comme pour les indi-

vidus, un état d'enfance où la raison des hommes, bien loin d'être en état de les conduire, peut à peine suffire à les soumettre. La liberté ne se produit alors que par des désordres utiles, sans doute, aux progrès du développement, mais que peuvent à bon droit redouter les générations aux dépens de qui se fait le travail dont elles ne sont pas destinées à recueillir les fruits. Les chefs ecclésiastiques, seul pouvoir moral que reconnût alors la société, durent voir avec effroi des doctrines d'indépendance ébranler les seules autorités auxquelles eux-mêmes reconnussent le pouvoir comme le droit de maintenir la morale sociale, et ils défendirent de bonne foi, par l'injustice et la persécution, leur temps d'un danger peut-être réel, la vérité d'un triomphe prématuré.

Il est assez probable que le voisinage de Clairvaux ajouta quelque chose à l'espèce d'insulte qu'ils voyaient nécessairement dans l'événement singulier de la fondation du Paraclet. C'est à cette époque, nous apprend Abailard, que commencèrent à se déclarer contre lui « certains nouveaux apôtres en grand crédit par le monde, et dont l'un se vantait d'avoir ressuscité l'ordre des chanoines, l'autre celui des moines, saint Norbert, fondateur de Prémontré et réformateur des chanoines, et saint Bernard, alors âgé de trente-trois ou trente-quatre ans, et déjà en possession de cette puissance qu'il exerça plus de trente ans sur

l'Église et la chrétienté. » Héloïse, plus aigrie ou moins réservée qu'Abailard, qualifie encore plus durement ceux dont il avait à se plaindre. L'un et l'autre écrivaient avant le concile de Sens, et étaient loin de prévoir les coups sous lesquels devait enfin succomber le chef du parti philosophique.

On avait attaqué comme inutile et presque comme hérétique la dédicace au Paraclet ; il ne paraît pas cependant que cette chicane ait eu des suites sérieuses. On ignore à quelles inculpations plus graves eurent alors recours ceux que blessaient le nouvel établissement et l'éclat dont brillait le nom de son fondateur. Abailard nous dit seulement que des discours calomnieux attaquèrent sa conduite ainsi que sa doctrine, et, soutenus de l'autorité de ses deux redoutables adversaires, répandus par eux dans le monde, « finirent par lui aliéner les puissances non seulement ecclésiastiques, mais séculières, lui enlevèrent ses principaux amis, et contraignirent ceux qui lui conservaient de l'attachement à le dissimuler par crainte. » On ne connaît pas davantage le genre des persécutions auxquelles il fut en butte, mais elles désolaient sa vie et avaient frappé son imagination à tel point « qu'il n'entendait pas parler d'une convocation ecclésiastique, de quelque sorte que ce fût, qu'elle ne lui parût avoir pour objet sa condamnation, et qu'il ne s'attendît à tout moment à être traîné devant les

conciles comme hérétique ou sacrilége.» Dans cet état d'angoisse, le désespoir s'emparait de lui, et plus d'une fois, songeant à fuir la domination des chrétiens, il forma le projet d'aller « au pays des infidèles chercher le repos, et, pour un tribut tel qu'on voudrait l'exiger, vivre chrétiennement au milieu des ennemis du Christ. Je pensais,» ajoute-t-il, « les trouver d'autant plus favorables que, d'après le crime qui m'était imputé, ils pourraient me soupçonner de n'être pas chrétien, et me croire ainsi plus disposé à embrasser leur foi.» Espoir singulier, et dont, il faut le croire, Abailard ne s'est amusé que comme d'une combinaison d'esprit.

Au milieu de ces agitations, il crut entrevoir un port de salut. Les moines de Saint-Gildas de Ruys[1], dans le diocèse de Vannes, venaient de le choisir pour leur abbé. Il obtint sans peine de l'abbé et des moines de Saint-Denis la permission d'accepter, et les terreurs qui le poursuivaient en France l'emportèrent sur l'effroi de ce qui l'at-

[1] Cette abbaye était située sur le bord de la mer, au bourg de Ruys, diocèse de Vannes, dans la Basse-Bretagne. Elle fut fondée, au VI[e] siecle, sous Chilpéric, fils de Mérovée, par saint Gildas, dit le sage, abbé d'un monastère d'Angleterre. Les religieux étaient de l'ordre de saint Benoît ; ceux de la congrégation de Saint-Maur y furent introduits en 1649. Cette abbaye ne doit pas être confondue avec celle appelée Saint-Gildas-des-Bois, qui est dans le diocèse de Nantes.

tendait en Bretagne, « des moines déréglés et indomptables, un pays barbare, » dit-il, « situé à l'extrémité des terres, sur le bord des ondes de l'Océan, habité par des



peuples féroces et turbulents dont la langue lui était inconnue. » Cependant rien ne l'arrêta : il rompit son école, et il partit pour Ruys. Il y trouva ce qu'il aurait dû prévoir, des difficultés au-dessus de son énergie, des peines trop fortes pour son courage, le désordre au dedans et au dehors, les terres de l'abbaye envahies par un puissant voisin, auquel des moines sans règle, et par conséquent sans autorité, n'avaient aucun moyen d'imposer ; des embarras d'administration que les moines, irrités de ses tentatives de réforme, s'appliquèrent bientôt à lui rendre insurmontables; point de secours dans une population en tout semblable aux gens contre lesquels il aurait eu à se défendre, et, au milieu de ces sauvages, l'éloquence, l'esprit, la science, la renommée complètement inutiles. Dans sa détresse, le désolé Abailard tournait des regards

de repentir sur le Paraclet, que, sans absolue nécessité, il avait laissé désert, négligé, trop pauvre pour fournir à l'entretien d'un desservant. Il apprit que les religieuses



d'Argenteuil, parmi lesquelles Héloïse occupait alors la dignité de prieure, venaient d'être chassées de leur couvent par les moines de Saint-Denis, qui, à raison ou sous prétexte d'anciens droits, s'étaient emparés de leurs biens comme de leur maison, et les avaient obligées de se disperser en différentes communautés[1]. Il offrit à Héloïse le Paraclet pour asile. Elle s'y rendit avec plusieurs religieuses qui s'étaient attachées à son sort. Deux d'entre

[1] Héloïse, alors âgée de vingt-huit ans, venait d'obtenir par ses qualités nombreuses la dignité de prieure de la communauté d'Argenteuil.

elles étaient, dit-on, nièces d'Abailard. Il alla les y recevoir, et une donation en forme, approuvée de l'évêque et du pape, les mit en possession de l'oratoire, qui fut érigé en abbaye sous le nom du monastère de la Sainte-Trinité. C'est ainsi du moins que le désigne la bulle d'institution donnée en 1131 par Innocent II. Cependant le nom de Paraclet est demeuré le seul en usage. Abailard l'emploie constamment, même dans ses lettres à saint Bernard. Héloïse fut nommée abbesse de la nouvelle communauté.

Il fallut ensuite pourvoir à sa subsistance. Le genre d'établissement auquel avait été consacré d'abord le Paraclet n'était pas de ceux qui attiraient alors la libéralité des peuples. Le Paraclet ne possédait rien ou à peu près. Mais bientôt la dévotion publique, animée par les prédications d'Abailard, s'empressa de venir au secours du saint monastère, « dont les propriétés s'accrurent en un an, dit-il, plus, je crois, que je n'eusse pu pour mon compte les augmenter en cent années ; » ce qu'il attribue à l'intérêt qu'inspiraient les souffrances et les vertus des femmes, et aussi à la considération que s'attirait Héloïse, par son incomparable et douce patience, sa vie retirée et le mérite de sa conversation d'autant plus recherchée qu'on en jouissait plus rarement. « Les évêques, dit-il, la chérissaient comme leur fille, les abbés comme une sœur, les laïques comme leur mère. » Abailard voyait avec joie la prospérité crois-

sante du Paraclet. Le soin d'instruire, de diriger des consciences soumises, le reposait des amers travaux de son gouvernement de Saint-Gildas. Il retrouvait, dans la société d'esprits capables de l'entendre, un aliment à l'activité du sien. Cependant une attention jalouse ne pouvait manquer de s'attacher à un établissement formé sous sa conduite. Ce fut probablement dans l'un des intervalles d'un de ses fréquents voyages au monastère qu'Héloïse reçut la visite de saint Bernard. Celui-ci, assistant à leurs offices, s'aperçut que, dans ce passage de l'oraison dominicale, *panem nostrum quotidianum da nobis hodiè*, les religieuses substituaient au mot *quotidianum*, donné par la version de saint Luc et reçu par l'Église, le mot *supersubstantialem*, donné par la version de saint Matthieu. Il censura vivement cette nouveauté, et Abailard ne l'ignora pas long-temps. Il supportait peu les critiques, et peut-être celles de saint Bernard le trouvaient-elles déjà disposé à l'aigreur. La lettre qu'il lui écrivit à ce sujet dut la rendre réciproque, et compte probablement au nombre des incidents qui ont envenimé leurs querelles.

D'autres censures plus fâcheuses pour Abailard vinrent bientôt troubler son repos et les consolations qu'il commençait à goûter. On calomnia ses relations avec Héloïse; ni son âge ni son malheur ne le garantirent du soupçon, ou du moins des propos. Effrayé de la moindre attaque,

sensible à la moindre blessure, Abailard, comme à l'ordinaire, céda sans résistance et sans résignation, et s'en retourna avec un redoublement de chagrin défendre sa vie contre les embûches et les violences de ses moines, déterminés à se défaire de lui à quelque prix que ce fût. En vain s'arma-t-il de l'excommunication; en vain l'autorité du pape vint-elle à son secours pour expulser du couvent les plus rebelles et ceux qu'il croyait avoir le plus à craindre. Obligé de s'éloigner lui-même quelque temps pour échapper aux plus grands dangers, il les retrouva à son retour. On avait tenté de l'empoisonner dans le vin de l'autel; il



avait vu périr un jeune moine pour avoir mangé des aliments qui lui étaient destinés. Au dedans, au dehors du couvent, des assassins menaçaient sa vie. Un accident le mit en péril, il tomba de cheval, se blessa à la nuque du cou, et l'affaiblissement de la maladie vint s'ajouter à toutes les autres causes d'abattement et d'anxiété.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'Abailard a écrit l'*Historia calamitatum suarum*, adressée, dit-il, à un ami qui se plaignait de ses malheurs, pour le consoler par le

récit de malheurs plus grands encore. Rien n'indique en faveur de quel ami Abailard s'est ainsi occupé de ses propres peines; rien n'autorise même à affirmer que cette forme de lettre à un ami ne soit pas simplement le cadre dans lequel il aura jugé à propos de placer cette histoire déplorable. Ce qu'il y a de certain, c'est que, promptement répandue, elle parvint bientôt à Héloïse et devint l'occasion de ces lettres fameuses qui ont porté jusqu'à nous la réputation poétique des deux amants. Il serait assez difficile de s'expliquer entièrement quelles causes avaient tenu si long-temps Héloïse dans le silence, quelles causes l'engagèrent alors à le rompre. Autant qu'on en peut juger par une lettre postérieure d'Abailard, dans les premiers moments, la violence de la douleur d'Héloïse avait importuné un homme en qui les passions éteintes ne laissaient plus que le besoin du repos; et, toujours dévouée, Héloïse s'était probablement interdit des relations qu'elle ne pouvait plus lui rendre qu'amères. Mais le temps, en calmant les agitations de son ame, lui avait fait sentir quels liens doux et chers pouvaient lui rester encore; elle les avait regrettés, et saisit avec ardeur l'occasion de les renouer. Inquiète des périls que court Abailard au milieu des sauvages moines de Saint-Gildas, elle lui écrit pour le conjurer de la rassurer, ainsi que la communauté dont il est le père. Mais une autre pensée la préoccupe : femme d'Abailard, victime de

son amour et de son malheur, mise enfin par lui à la tête d'une communauté qu'il avait paru prendre sous sa direction, elle avait droit à des consolations, à des instructions qu'il n'a pas songé à lui donner. C'est en ce sens seulement qu'on peut entendre le reproche qu'elle lui adresse, à deux reprises différentes, de l'avoir tellement négligée, soit dans les premiers moments de son entrée en religion, « lorsque agitée, flottante, elle avait besoin d'appui, soit lorsque depuis son ame est enfin demeurée brisée sous une



longue tristesse, que jamais il n'a essayé de la consoler, absent par ses lettres, présent par ses discours. » Comme il est certain qu'Abailard a plusieurs fois visité Héloïse au Paraclet, et que, d'après ce qu'il lui dit ensuite de ses an-

ciennes et continuelles plaintes contre la Providence, on ne peut douter qu'il n'eût, quelque temps au moins, conservé ses relations avec elle, il est clair qu'elle ne peut se plaindre que de n'avoir pas reçu de lui des consolations spirituelles, dont elle avait besoin. Elle lui rappelle tous les traités adressés par des saints à de pieuses femmes dans l'intention de les instruire, de les consoler ou de les encourager à la vertu. Cependant nulle n'avait autant de droit qu'elle, nulle n'a jamais eu à réclamer le prix d'un plus grand sacrifice. De qui l'attendra-t-elle, si ce n'est de celui à qui elle s'est consacrée? « Dieu, » dit-elle, « ne me doit point de récompense; je n'ai rien fait pour lui... Seul au monde, tu peux m'affliger, seul tu peux me donner de la joie ou de la consolation... Si mon ame n'est pas avec toi, elle n'est nulle part, car elle ne peut exister sans toi. » Que n'avait-elle pas cru devoir se promettre de lui, pour tant de dévouement, pour tant de constance, et combien peu elle lui demande en retour! Mais un soupçon s'est élevé dans son ame : il ne l'a point aimée, le seul attrait des plaisirs l'attirait vers elle; en perdant les désirs de l'amour, il a perdu tout ce qu'il lui témoignait d'affection. Voilà ce que tout le monde pense aussi bien qu'elle, et plût à Dieu qu'il lui donnât les moyens de l'en excuser ou de le cacher! Plût à Dieu qu'il fût moins sûr de son affection! il s'appliquerait encore à l'obtenir. Que du moins il songe à ce qu'elle a fait

pour lui, à ce qu'il lui doit; qu'il lui rende, autant qu'il le pourra, par ses lettres, la douceur de sa présence. Ranimée, elle vaquera avec plus de ferveur au service divin. Lorsque près d'elle il cherchait les plaisirs, ses lettres ne cessaient de la visiter, ses vers mettaient dans toutes les bouches le nom d'Héloïse : n'est-ce pas un soin plus légitime de la porter vers Dieu que de l'exciter aux voluptés?

Telle est à peu près la marche des sentiments dans cette première lettre, mélange remarquable de tendresse et d'amertume, de passion et d'arrangement littéraire. Malgré la vivacité du sentiment qui la domine, Héloïse n'oublie point de récapituler la lettre d'Abailard, de rappeler ce qu'il n'a pu insérer lui-même dans son histoire, d'ajouter ce qui manque à plusieurs détails, avec l'exactitude d'un personnage dramatique, obligé de rendre compte au public de l'état des faits. Livrée tout à la fois à l'abandon de son amour et aux soins de sa composition, elle est en même temps conduite par ses sentiments et occupée de l'effet qu'ils doivent produire; elle fait des sincères mouvements de son cœur le sujet d'un ouvrage d'art. Écrire une lettre était alors une chose qui n'appartenait qu'aux savants. On en trouve très-peu en ce temps qui ne portent le caractère d'un morceau de littérature destiné à un public assez étendu pour que ceux qui le liront aient besoin d'être mis au courant. Il faut songer d'ailleurs qu'Héloïse a écrit, non pas

dans le désordre d'un premier moment de malheur, mais sous l'impression d'une douleur profondément sentie, longuement méditée, qui se connaît et se rend compte d'elle-même avec plus de vérité que de simplicité. Si l'on s'étonne ensuite que, malgré la publicité de leur histoire, Héloïse ait pu destiner à d'autres yeux qu'à ceux d'Abailard les confidences contenues dans cette lettre, et surtout dans la suivante, il suffira de lire dans l'*Historia calamitatum* les détails qu'Héloïse a pu voir rappeler sans s'en offenser, pour concevoir un état de mœurs où des sentiments élevés et même délicats pouvaient, dans une femme distinguée et naturellement honnête, s'allier à la plus étrange forme de langage. La réponse d'Abailard ne se fit point attendre; elle était pieuse et amicale, telle qu'Héloïse l'avait demandée, non pas telle peut-être qu'elle l'avait espérée. Ses sentiments lui avaient fait illusion, et les sentiments d'Abailard ne lui révélaient plus ceux d'Héloïse; ils avaient cessé de se comprendre. L'irritation douloureuse d'une attente trompée se peint dans sa réplique, d'autant plus vive qu'elle cherche à la contraindre. Tout la blesse dans la lettre d'Abailard, jusqu'à la formule de salut où il a mis le nom d'Héloïse avant le sien : sorte de politesse qui lui paraît contraire à l'ordre naturel, et aussi sans doute aux habitudes de l'intimité. Mais ce qui excite surtout son indignation, c'est la prière que lui adresse Abailard, dans le

cas où la mort l'atteindrait, soit par les coups de ses ennemis ou autrement, de faire porter son corps au Paraclet, afin que, sans cesse averties par la présence de son tombeau, elle et ses sœurs s'appliquent plus assidument à prier Dieu pour le salut de son ame. Peut-il leur présenter une pareille image? Suppose-t-il qu'elles puissent supporter un pareil malheur? Ne devait-il pas leur épargner cette mort anticipée? Et quel temps pour la prière que celui « où le désordre se serait emparé de tous les sens, où l'usage de la raison serait ravi à l'intelligence, à la langue celui de la parole; où l'ame égarée s'approcherait de Dieu, non dans la paix, mais dans la colère, pour l'irriter par ses plaintes, non pour l'apaiser par ses prières? » Puis cédant de plus en plus à la violence de ses mouvements, c'est vers Dieu que se dirige en effet sa colère qu'elle n'oserait plus faire tomber sur Abailard. Tantôt elle accuse sa cruauté, tantôt l'injustice qui les a punis lorsqu'ils avaient cessé d'être coupables. Tournant ensuite sa douleur contre elle-même, elle voit, dans son union avec Abailard, le piége où il a succombé; dans la faiblesse qui l'a livrée à son amour, le péché dont le châtiment est retombé sur lui: « Que du moins son angoisse si longue satisfasse, sinon à Dieu, du moins à Abailard! » Mais tout aussitôt saisie du sentiment de sa propre souffrance, elle ne voit plus d'autres peines, et ne supporte pas qu'Abailard ignore à quel point elle

est malheureuse. Elle veut qu'il la plaigne, s'indigne qu'il la console. On la croit chaste, dit-elle, parce que ses mœurs le sont, mais la chasteté véritable est celle de l'ame; on la croit pieuse dans ces temps d'hypocrisie où l'extérieur suffit; mais que méritera-t-elle de Dieu si, révoltée contre le châtiment, elle s'irrite de souffrir, se consume de regrets, et, incapable de haïr un temps qui lui fut si doux, ne peut même le bannir de sa mémoire? Sans cesse présents à son imagination, ses souvenirs chéris la poursuivent au pied des autels, agitent son sommeil, et, durant le jour, des mouvements involontaires, des mots qui lui échappent trahissent sans cesse le secret de ses pensées. Qu'Abailard se garde donc bien de la croire forte, car il pourrait négliger de la secourir; qu'il cesse de lui donner des louanges d'autant plus dangereuses qu'elles lui seraient plus douces, et ne prétende point la consoler par l'espoir des couronnes promises aux combats de la vertu. Le plus sûr est de n'avoir point à combattre; elle ne demande ni victoires ni couronnes, mais simplement à être sauvée du péril; et en quelque coin du ciel que Dieu la veuille loger, ce sera assez pour elle.

Cette lettre, moins arrangée que l'autre, est cependant plus déclamatoire et plus mêlée de citations. On dirait que, livrée au désordre de son ame, Héloïse n'a pas été plus maîtresse de sa rhétorique que de sa passion.

La réponse d'Abailard est noble et touchante. On voit que, relevé de son malheur par la nécessité de soutenir Héloïse, il a rappelé à la fois ses forces et son affection. Son ton un peu plus sévère est cependant plus tendre. Il conseille, il blâme, il prescrit; il est encore le mari d'Héloïse. Si elle veut lui plaire, elle vaincra ces amertumes de cœur, dangereuses pour elle, fâcheuses pour lui; elle craindra de ne pas parvenir avec lui à la céleste béatitude. Elle qui l'eût suivi dans les goufres de la terre, voudra-t-elle le laisser aller seul vers Dieu, à qui leur union sera alors d'autant plus agréable qu'elle sera plus heureuse? De quoi se plaint-elle? n'a-t-elle pas mérité par assez de fautes le châtiment qui est tombé sur eux? Lui surtout, coupable d'une si honteuse perfidie envers celui qui l'avait reçu dans sa maison, lui dont les emportements ont si souvent forcé la résistance que lui opposait la retenue d'une faible femme, plus forte que lui à se vaincre elle-même, n'est-il pas juste qu'il soit le plus puni? et quelle douce miséricorde dans cette punition qui a purifié son ame comme son corps! De quel abîme la bonté de Dieu les a retirés tous deux, et quel soin n'a pas pris sa clémence de les sauver ensemble, en les unissant peu de temps auparavant des liens indissolubles du mariage! « Et tandis que je pensais t'assurer à moi pour toujours, toi que j'aimais avec excès, Dieu songeait à tout préparer pour qu'un même événement nous

attirât cette fois vers lui..... Unis-toi donc avec moi, toi encore inséparable compagne, toi qui partageas et ma faute et les biens que j'ai reçus, unis-toi avec moi dans une même action de grâces. » Il lui rappelle l'époux divin dont elle est devenue l'heureuse épouse, lui peint avec chaleur son amour, ses souffrances, les droits qu'il a sur elle : « Que pour lui donc, et non pour moi, je t'en conjure, soient tout ton dévouement, toute ta piété, toutes tes douleurs. Pleure une si cruelle iniquité commise sur une si haute innocence, et non pas la juste vengeance exercée sur moi, que dis-je? le bienfait suprême qui nous a sauvés tous deux. »

Héloïse ne résista pas plus qu'à l'ordinaire. « Tu n'auras pas lieu, dit-elle, de m'accuser de désobéissance en quoi que ce soit; ton ordre mettra un frein à l'expression de ma douleur..... Il me serait difficile ou plutôt impossible d'être toujours maîtresse de mes paroles, mais je puis du moins en écrivant retenir ma main. Plût à Dieu que mon ame affligée pût être aussi prompte à t'obéir ! » De ce moment cessent toutes plaintes, tous souvenirs.

Héloïse, revenue, au moins dans ses lettres, aux pensées les plus propres à la calmer, « comme les plus honnêtes, dit-elle, et les plus utiles, » ne s'occupe plus qu'à consulter Abailard sur les devoirs de son état, sur la règle à observer, sur des questions religieuses à résoudre. Abailard répond à tout

avec intérêt et exactitude ; et cette correspondance intime doit être regardée comme un des témoignages les plus éclatants de la supériorité de jugement qui distinguait ce couple extraordinaire. Abailard est entré plus avant qu'Héloïse dans l'ordre d'idées qui appartient à son nouvel état. Plus moine qu'elle n'est religieuse, son mérite est d'avoir conservé, dans son changement de position, la même liberté d'esprit, et, pénétré des sentiments d'une dévotion fervente, de la diriger selon sa raison. La raison d'Héloïse est moins convaincue que celle d'Abailard ; on entrevoit que la règle monastique répugne à ses opinions comme à ses penchants. Elle serait tentée de croire que les premiers législateurs de l'Église n'y ont pas assujetti les femmes ; du moins pense-t-elle qu'elle leur doit être adoucie. Sévère sur la clôture, sur la séparation du commerce du monde et surtout des hommes, sur l'assiduité à l'étude, à la méditation, à la prière, Héloïse repousse les austérités extérieures, demande s'il ne suffit pas que l'abstinence d'une religieuse égale celle qui est ordonnée au clergé séculier, et s'écrie : « Plût à Dieu que notre dévotion pût s'élever à accomplir l'Évangile sans prétendre à le dépasser et sans chercher à être plus que chrétiennes ! » Abailard, d'accord avec elle sur ce point, dans la règle qu'il donne aux religieuses du Paraclet, ne leur impose guère d'autres lois d'abstinence que celles qu'impose la pauvreté, dont il leur fait un devoir si absolu,

qu'il veut qu'elles refusent ou rendent tout ce qui leur serait donné par-delà l'absolu nécessaire. Tous deux s'élèvent avec force contre les austérités dont on surcharge de leur temps la vie monastique et la foule de ceux qui s'y précipitent avec une imprévoyance qui se tourne bientôt en dégoût et en relâchement. « Non seulement ceux, dit Abailard, qui se soumettent à de semblables lois, mais ceux qui les imposent, doivent prendre garde que la multiplicité des préceptes n'engendre la multiplicité des transgressions. » Abailard, dans cette lettre, ou plutôt dans ce traité, condamne sévèrement aussi l'imprudente fondation de tant de monastères, le ridicule orgueil que met chaque supérieur à grossir sa congrégation avant d'avoir pourvu aux besoins de ceux qu'on rassemble de cette manière; en sorte que la nécessité d'y subvenir engage la plupart des abbés à des soins et à des procédés mondains entièrement contraires aux devoirs de leur état. La peinture vive et répétée qu'il fait des déréglements et de l'ignorance des moines de son temps prouve, ce qui n'est pas difficile à croire, qu'un mouvement aussi étendu, aussi passionné que celui qui éclatait alors, ne pouvait se soutenir partout également, et qu'au sein même des rigueurs nouvelles la faiblesse humaine ne tardait pas à reparaître; mais ce morceau est curieux en ce qu'il montre Abailard en complète opposition avec l'impulsion dominante, et la jugeant dans le même

esprit qui a, de son temps et plus tard, dicté toutes les satires contre le clergé et les moines, et enfin amené le plus grand événement religieux qui ait éclaté en Europe depuis la prédication du christianisme.

Ces relations épistolaires d'Abailard avec Héloïse remplissent l'intervalle qui s'est écoulé jusqu'au concile de Sens. On n'a sur les événements de la vie d'Abailard, durant cette période, d'autre indication qu'un passage de Jean de Salisbury qui nous apprend que, venu en France l'année qui suivit la mort du roi d'Angleterre Henri Ier, c'est-à-dire en 1136[1], il y étudia sous Abailard « docteur illustre, admirable et le premier de tous, qui enseignait alors à la montagne Sainte-Geneviève..... »

(Ici s'arrête le manuscrit de cet ouvrage, qui n'a pas été terminé. M. Guizot n'a pas voulu qu'il parût, ainsi incomplet, en tête de notre édition, et il y a ajouté, comme conclusion, les pages qui suivent.)

[1] Les auteurs de l'Histoire littéraire de la France, t. IX, p. 66, contestent cette date de l'arrivée de Jean de Salisbury à Paris, sur cet unique fondement que ce fut avant son malheur qu'Abailard enseigna à la montagne Sainte-Geneviève. Mais il avait cessé d'y enseigner avant la nomination de Guillaume de Champeaux à l'évêché de Châlons en 1113. Cela placerait l'époque de l'arrivée de Jean de Salisbury pour étudier la philosophie en 1112 au plus tard. On le fait naître en 1110 au plus tôt : l'assertion des

Mais en vain Abailard essayait de revenir à l'enseignement, son plus grand talent et sa première gloire; il n'y trouvait point de repos. Esprit libre et superbe, il avait engagé, contre la puissance investie du gouvernement des esprits, cette lutte redoutable qui a rempli sept siècles, et dont le dernier combat, chez nous du moins, s'est livré de nos jours et sous nos yeux. Il y rentrait sans cesse, par une leçon, par une conversation, aussi bien que par un livre. Il en était venu à ce point où aucune idée, aucune parole n'est plus indifférente; où tout est observé, saisi, commenté, et rallume soudain la guerre. Un nouvel écrit, sa *Théologie chrétienne*, reproduisit les opinions qu'il avait déjà exprimées dans les précédents, entre autres dans son *Introduction à la théologie*. Guillaume de Saint-Thierry, moine dans l'abbaye de Signy, tira de ces deux ouvrages les propositions qui lui parurent hétérodoxes, et les dénonça aux principaux chefs de l'Église, surtout à saint Bernard.

Deux récits nous restent des incidents qu'amena cette dénonciation, et du caractère qu'y déployèrent les deux ri-

Bénédictins est donc au moins irréfléchie. Aussi l'abandonnent-ils dans la vie d'Abailard, et admettent-ils, t. XII, p. 96, qu'il revint en 1136 enseigner sur la montagne Sainte-Geneviève; mais ils ajoutent sans aucune autorité qu'il cessa son enseignement l'année suivante.

vaux : l'un est de Geoffroi, moine de Clairvaux, secrétaire



et biographe de saint Bernard ; l'autre de Bérenger de Poitiers, disciple et apologiste d'Abailard. Je les citerai textuellement l'un et l'autre. Ils sont pleins l'un et l'autre d'exagération et peut-être de mensonge ; et pourtant la vérité perce, à travers le langage passionné des contemporains, plus claire et plus vive que ne la montreraient les plus ingénieuses réflexions d'une critique savante.

Dès que saint Bernard fut averti « des nouveautés profanes que renfermaient, tant dans leurs expressions que dans leur sens, les écrits de Pierre Abailard, l'homme de Dieu, dit Geoffroi, son biographe, qui, avec sa bonté et sa bénignité ordinaires, désirait redresser l'erreur d'Abailard, mais non le couvrir de confusion, lui adressa en secret de sages avertissements, et agit envers lui avec tant de raison et de modestie, que celui-ci, touché de componction, promit de s'en remettre sur tous les points à son ju-

gement et de se corriger. Mais ce même Pierre n'eut pas plus tôt quitté l'homme de Dieu, que, stimulé par de mauvais conseils, vain des forces de son esprit et se fiant malheureusement en sa grande expérience dans l'art de disputer, il rétracta l'engagement plus sage qu'il avait pris. Suppliant en outre l'évêque de Sens, métropolitain de la province, de réunir dans son église un nombreux concile, il accuse l'abbé de Clairvaux d'attaquer ses livres en secret, ajoute qu'il est prêt à les défendre à la face de tout le monde, et prie que si ce susdit abbé a quelque chose contre lui, il soit appelé à ce concile. Il est fait ainsi que Pierre le demande. Mais notre abbé refuse d'abord nettement de se rendre à l'invitation qu'on lui adresse de venir à ce concile, disant que cette affaire n'est pas sienne. Cependant ensuite, cédant aux conseils d'hommes importants, et craignant que par l'effet de son absence le scandale ne s'augmente parmi le peuple et les forces ne croissent à son adversaire, il consent enfin à se mettre en route. Mais ce n'est pas sans tristesse et sans larmes qu'il fait cet effort sur lui-même, ainsi qu'il le dit dans une lettre au pape Innocent, où il détaille pleinement et clairement toute cette affaire.

« Le jour arrive enfin où, devant une nombreuse assemblée du clergé [1], le serviteur de Dieu présente les écrits

[1] Concile de Sens, en 1140.

de Pierre Abailard, et en désigne les passages erronés. En définitive, on donne à celui-ci le choix, ou de nier que les ouvrages soient de lui, ou de reconnaître humblement et de rectifier ses erreurs, ou de répondre, s'il le peut, aux raisons et aux preuves tirées des saints Pères qu'on lui opposera. Mais lui qui ne voulait pas se repentir, et se sentait hors d'état de résister à l'esprit de sagesse qui parlait contre lui, en appelle, pour gagner du temps, au siége apostolique. Bernard, cet admirable défenseur de la foi catholique, lui dit alors qu'il doit être bien certain qu'on ne se portera à aucune rigueur contre sa personne, le conjure de répondre librement et en toute sécurité, lui demande seulement d'entendre et de supporter avec patience tout ce qu'on aura à lui objecter, et lui répète qu'il ne sera frappé d'aucune sentence. Mais cela même, Abailard le refuse complètement. Aussi avoua-t-il dans la suite aux siens, comme eux-mêmes le disent, qu'à cette heure il sentit sa mémoire se troubler presque entièrement, sa raison s'obscurcir et son sens intérieur s'évanouir. Malgré cette obstination, le concile renvoya cet homme libre, mais sévit contre son abominable erreur, et s'abstint de toucher à sa personne, mais condamna ses dogmes pervers. »

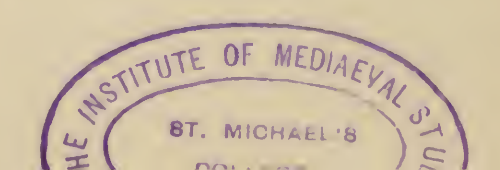
L'apologiste d'Abailard ne présente pas le concile de Sens sous des couleurs si graves et si douces. « Après le

repas, dit Bérenger de Poitiers, on apporta le livre de Pierre, et l'on ordonna à l'un des assistants de le lire à haute voix. Celui-ci, plein de haine pour Pierre, et tout inondé du suc de la vigne, non pas du suc de celui qui dit : « C'est moi qui suis le vrai cep, » mais du suc de cette vigne qui étendit le patriarche nu dans son aire, se prit à lire plus bruyamment qu'on ne le lui avait demandé. Voilà que bientôt les pontifes sautent, frappent du pied, rient, plaisantent; en sorte qu'il était aisé de voir qu'ils rendaient hommage, non pas à Christ, mais à Bacchus. Et puis, ils se saluent le verre en main, vantent leurs rasades, célèbrent les vins, s'en arrosent le gosier... Et lorsque quelque passage subtil, divin et inaccoutumé pour eux, résonnait à leurs oreilles pontificales, aussitôt ils frémissaient dans leur cœur, ils grinçaient des dents contre Pierre, et portant sur le philosophe leurs yeux de taupes : « Nous laisserions vivre ce monstre-là! » disaient-ils; et secouant la tête comme des Juifs : « Voilà celui qui détruit le temple de Dieu. » Ainsi des aveugles jugent des paroles de lumière... des ivrognes condamnent un homme sobre... des chiens déchirent un saint... des pourceaux rongent des perles... La chaleur du vin monta si bien au cerveau des prélats que la léthargie du sommeil se répandit sur leurs yeux. Pendant que le lecteur crie, l'auditeur ronfle. L'un s'appuie sur le coude pour fermer les yeux en liberté; l'autre s'étend mol-

lement sur un coussin pour reposer ses paupières appesanties. Et lorsque le lecteur rencontrait dans les œuvres de Pierre quelque chose d'épineux, il criait aux sourdes oreilles des pontifes : « *Damnatis?* (condamnez-vous?) » Et quelques-uns, s'éveillant à peine à la dernière syllabe, répondaient la tête branlante et d'une voix endormie : « *Damnamus* (nous condamnons); » et d'autres, éveillés en sursaut au bruit de ceux qui condamnaient ainsi, balbutiaient à leur tour en retranchant la première syllabe : « *Namus* (nous nageons). » Oui vraiment, vous nagez, mais nager, pour vous, c'est exciter une tempête, c'est vous noyer. »

Étrange tableau! étrange contradiction des deux tableaux! Évidemment l'un et l'autre narrateur s'est livré à sa passion et à son patron avec un emportement, un aveuglement qui étonne notre temps, temps d'impartialité indifférente ou hypocrite, qui ne sait plus guère admirer ni s'indigner, et veut surtout couvrir d'un air de sagesse indépendante son mensonge ou son apathie. Les délibérations du concile de Sens ne furent probablement ni bien dignes, ni bien équitables. La plupart des prélats du douzième siècle étaient fort peu réglés dans leurs mœurs et fort peu versés dans la science. Le nom d'Abailard ne leur imposait pas beaucoup de gravité, et son renom d'habileté dans la discussion leur inspirait une grande envie de l'a-

bréger. Saint Bernard lui-même l'avait redoutée : au premier bruit de cette affaire, il s'était montré réservé et presque timide, comme se souciant peu de se commettre contre un si rude champion. Mais dès qu'il eut senti la nécessité de la lutte, il l'aborda avec la plus habile fermeté, non point en entrant dans la lice d'égal à égal et pour opposer argument à argument, mais en Père de l'Église, dépositaire de la doctrine sacrée, et qui somme le théologien prévenu de l'avoir méconnue ou de désavouer, ou de justifier ses écrits, ou de se soumettre. C'est un grand spectacle que cette attitude simple, pratique, décidée, que prend dès le début cet homme qui avait d'abord éludé le combat ; spectacle d'autant plus beau, que ce n'est point au nom du pouvoir de fait, et en vertu de la force dont il dispose, que saint Bernard traite Abaïlard de la sorte. Sans doute il sait qu'au besoin la force ne lui manquerait pas ; que les grands de la terre, le roi Louis le Jeune, le comte de Champagne, le comte de Nevers sont là, présents au concile, alliés dociles de l'Église et prêts à la soutenir contre ses ennemis. Mais il ne s'en prévaut point : nulle allusion, nulle insinuation n'indique seulement qu'il y pense. La lutte est purement intellectuelle. Bernard n'est, comme Abailard, qu'un moine qui parle au nom de la vérité. Il prend même soin de rassurer son adversaire contre toute crainte que la force temporelle n'intervienne. Bien



loin de lui faire entrevoir la persécution, la prison, il lui déclare formellement que rien de pareil ne le menace. Il ne veut que le triomphe de la saine doctrine, la soumission de l'esprit à l'esprit; mais c'est la soumission qu'il réclame, non la dispute qu'il accepte. Et il réclame la soumission avec l'autorité d'un apôtre, laissant à Abailard la prétention de prouver son dire avec la subtilité d'un théologien.

Cette autorité eut son plein effet sur Abailard lui-même. Au milieu de ce concile si peu imposant, lui qui en avait si fièrement demandé la convocation, il ne sut que chanceler, hésiter et en appeler à un autre pouvoir, à la cour de Rome. Si un savant débat se fût engagé, il eût retrouvé sans doute cette fécondité, cet éclat, cette souplesse d'argumentation qui avaient fait sa renommée. Le philosophe était profond, le dialecticien éminent, l'orateur éloquent; mais l'homme était faible, incertain dans sa volonté, plus arrogant qu'assuré dans sa science, au moins aussi vaniteux que convaincu, et son beau génie se troublait devant le sens droit et le caractère haut de son rival.

Du reste, la modération de saint Bernard n'était point mensongère. Aucune violence ne fut exercée contre Abailard, aucune atteinte portée à sa liberté. Après avoir été condamné par le concile, il quitta Sens, et se mit en route

pour aller soutenir à Rome l'appel qu'il y avait porté.

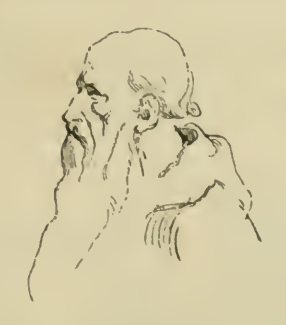


Le temps n'était pas encore venu où l'Église crut devoir déclarer à la liberté d'esprit une guerre vraiment à mort, et détruire l'homme pour se défendre de la pensée. Le génie et la science, nouveaux à cette époque, étaient encore honorés et respectés, quelque suspect qu'en parût l'emploi. Saint Bernard surtout, qui, dans sa visite au Paraclet, avait été naguère si frappé de la supériorité d'Héloïse, portait à Abailard, même en le condamnant, une admiration mêlée d'intérêt. Abailard fit bientôt de cette noble

disposition de ses plus illustres adversaires une éclatante épreuve. A peine arrivé à Lyon, il apprit que le pape avait non seulement confirmé le jugement du concile de Sens, mais condamné ses écrits au feu, excommunié l'auteur et



prescrit qu'il passât le reste de ses jours enfermé dans un monastère. Abattu autant qu'agité, ne sachant que résoudre, Abailard cherchait un conseil et un refuge. L'abbaye de Cluni était voisine. L'abbé Pierre le Vénérable,



l'un des hommes les plus respectés du siècle, le recueillit, le rassura, le soutint, et se chargea de le réconcilier avec saint Bernard et avec le pape. Abailard accepta tout; il succombait. Long-temps l'ardeur de son esprit lui avait

tenu lieu de force d'ame, et les joies de l'orgueil l'avaient ranimé au sein des revers; il ne sentait plus ni joie ni ardeur. Résigné, ou plutôt épuisé, il cessa toute résistance, toute lutte, et ne parut plus songer qu'à remplir dans les murs de l'abbaye ses devoirs de moine soumis. Pierre le Vénérable intervint partout en sa faveur. Il fit agir auprès de saint Bernard un de ses plus affidés disciples, Rainard, abbé de Cîteaux. Il écrivit lui-même au pape, en l'informant du désir que témoignait Abailard de rester à Cluni :

« Nous avons trouvé le dessein bien convenable à son âge, à sa faiblesse, à sa piété; et pensant que sa science, qui ne vous est point inconnue, serait utile à nos frères en si grand nombre, nous y avons consenti..... Je vous demande donc, moi tel quel, mais tout à vous, et il vous demande lui-même, par lui-même, par nous, par cette lettre qu'il nous a supplié de vous écrire, par les porteurs qui vous la remettront, de permettre qu'il passe dans votre maison de Cluni le reste des jours, peu nombreux peut-



être, de sa vie et de sa vieillesse ; en sorte que personne ne le puisse expulser de cette demeure, qu'il se réjouit, comme un passereau, d'avoir trouvée ; de ce nid où il est heureux, comme un tourtereau, de s'être abrité. »

Le succès couronna partout ses charitables efforts. Saint Bernard fit la paix de bonne grâce ; le pape leva l'excommunication. L'autorité du pieux abbé de Cluni dissipa au dehors les restes de l'orage qui avait accablé le philosophe, tandis qu'au dedans sa bonté s'appliquait à le relever de son abattement. Mais la bonté des hommes arrive presque toujours trop tard. Abailard était brisé de corps et d'ame. Au milieu des austérités qu'il s'infligeait, il fut atteint d'une maladie douloureuse. En proie à une fièvre constante, il dépérissait à vue d'œil. L'abbé de Cluni s'inquiéta, et l'envoya au prieuré de Saint-Marcel, à Châlons-sur-Saône, dans l'espoir que le déplacement, un air nouveau, lui seraient salutaires. Les premiers moments parurent favorables ; mais au bout de quelques jours le mal empira rapidement, et le brillant professeur, le théologien téméraire qui avait fait tant de bruit dans le monde, mourut en humble moine, au fond d'une abbaye obscure, le 21 avril 1142, âgé de soixante-trois ans.

Dès qu'il en fut informé, Pierre le Vénérable envoya au Paraclet un exprès chargé d'annoncer à Héloïse l'amère nouvelle : « A des yeux clairvoyants, lui écrivait-il, saint

Germain n'a pas été plus humble, saint Martin plus pauvre. Son ame ne méditait, sa langue ne proférait, sa conduite ne manifestait que des choses toujours divines, toujours philosophiques, toujours savantes. »

C'est un beau droit de la sainteté de se montrer pleine d'une tendre compassion pour les douleurs des ames tendres, même quand elles ne sont pas saintes. Héloïse répondit dignement au digne abbé de Cluni. Elle lui redemanda le corps d'Abailard, pour qu'il fût déposé dans une chapelle du Paraclet, selon son propre désir, lui recommanda leur fils Astralabe, qui avait si grand besoin d'un protecteur, et le conjura de lui envoyer, écrite et scellée de sa main, pour qu'elle fût suspendue au tombeau d'Abailard, l'absolution qu'il avait promis de lui donner.

Pierre se prêta à tous les désirs d'Héloïse : « Dès que j'en trouverai le moyen, lui écrivit-il, je m'efforcerai de procurer dans quelque noble église une prébende à votre Astralabe, que j'appelle aussi nôtre à cause de vous. » Les restes d'Abailard, malgré la résistance des religieux de Saint-Marcel, furent enlevés de leur abbaye et transférés au Paraclet. Et on déposa sur son tombeau l'absolution de Pierre le Vénérable, conçue en ces termes :

« Moi Pierre, abbé de Cluni, qui ai admis Pierre Abailard comme moine à Cluni, et ai concédé son corps, transporté furtivement, à Héloïse, abbesse, et aux religieuses du



Paraclet, par l'autorité de Dieu tout-puissant et de tous les saints, je l'absous d'office de tous ses péchés. »

Vingt et un ans après, le 17 mai 1163, âgée aussi de soixante-trois ans, Héloïse descendit dans le même tombeau. Ils y reposent encore l'un et l'autre, après six cent soixante-quinze ans ; et tous les jours de fraîches couronnes, déposées par des mains inconnues, attestent pour les deux morts la sympathie sans cesse renaissante des générations qui se succèdent. L'esprit et la science d'Abailard auraient fait vivre son nom dans les livres ; l'amour d'Héloïse a valu à son amant, comme à elle, l'immortalité dans les cœurs.

FIN DE L'ESSAI HISTORIQUE DE M. GUIZOT.

TRANSLATIONS SUCCESSIVES

DES CENDRES

D'HÉLOÏSE ET D'ABAILARD.

Plus de trois siècles s'écoulèrent avant que personne songeât à séparer des époux que la mort et leur volonté dernière avait étroitement réunis. Cependant, en 1497, par l'effet d'un scrupule ridicule, on plaça leurs ossements dans deux tombes différentes, qui furent transportées dans la grande église de l'abbaye et placées aux deux côtés du chœur, où elles restèrent près de deux siècles. Marie de la Rochefoucauld les fit placer, en 1630, dans la chapelle de la Trinité.

Cent trente-six ans après, Marie de Roucy de la Rochefoucauld eut la pensée, à la fois pieuse et philosophique, de faire ériger un nouveau monument à la mémoire des deux amants, dont l'un avait été fondateur et l'autre première abbesse du Paraclet. En 1766, elle écrivit à l'Académie des Inscriptions, lui demandant une épitaphe pour orner la tombe d'Abailard et d'Héloïse. Madame de Roucy de

la Rochefoucauld, nièce de la précédente, dernière abbesse du Paraclet, fit graver cette épitaphe :

HIC,
SUB EODEM MARMORE, JACENT,
HUJUS MONASTERII
CONDITOR, PETRUS ABÆLARDUS,
ET ABBATISSA PRIMA HELOISSA,
OLIM STUDIIS, INGENIO, AMORE, INFAUSTIS NUPTIIS,
ET POENITENTIA,
NUNC ÆTERNA, QUOD SPERAMUS, FELICITATE,
CONJUNCTI.
PETRUS OBIIT XX PRIMA APRILIS MCXLII,
HELOISSA, XVII MAII MCLXIII.

ICI,
SOUS LA MÊME PIERRE, REPOSENT
DE CE MONASTÈRE
LE FONDATEUR, PIERRE ABAILARD,
ET LA PREMIÈRE ABBESSE, HÉLOÏSE,
AUTREFOIS UNIS PAR L'ÉTUDE, LE GÉNIE, L'AMOUR, UN HYMEN MALHEUREUX,
ET LA PÉNITENCE;
MAINTENANT, NOUS L'ESPÉRONS, UNE ÉTERNELLE FÉLICITÉ
LES RÉUNIT.
PIERRE ABAILARD MOURUT LE XXI AVRIL MCXLII,
HÉLOÏSE, LE XVII MAI MCLXIII.



Un décret de 1792 portait, comme on sait, la destruction des couvents. Le Paraclet se trouvait donc soumis à cette loi. Mais les autorités de Nogent firent en faveur des deux amants une exception bien méritée. Accompagnées du curé de la paroisse et des notables de la localité, elles présidèrent, avec la plus grande pompe, à l'extraction des ossements d'Abailard et d'Héloïse. La plus magnifique procession conduisit leurs restes inanimés à l'église de cette ville; un discours fut prononcé, des chants funèbres entonnés, et leur cercueil unique, mais séparé par une cloison en plomb, déposé dans un caveau de la chapelle Saint-Léger.

Sous le ministère de Lucien Bonaparte, il fut ordonné, en 1800, que les dépouilles mortelles des célèbres amants seraient transportées dans le jardin du Musée français, où M. Alexandre Lenoir, fondateur de cet établissement, leur fit construire une chapelle sépulcrale très-élégante, avec les plus beaux débris du Paraclet et de l'abbaye de Saint-Denis. Un procès-verbal constate que, lors de l'ouverture du double cercueil, le 23 avril de la même année, on trouva dans la portion qui contenait les restes d'Abailard, une grande partie du crâne et de la mâchoire inférieure, les côtes, les vertèbres et la presque totalité des femora et des tibia. Dans la partie qui renfermait les restes d'Héloïse, on remarqua une tête entière, la mâchoire inférieure dis-

tinguée en ses deux parties primitives, les os des bras, des cuisses et des jambes dans leur parfaite intégrité.

En 1815, le gouvernement concéda au Mont-de-Piété une grande partie du terrain d'abord assigné au Musée français, et, par suite de cette disposition, il fallut déplacer de nouveau le monument des célèbres époux. On le déposa dans la troisième cour de cet établissement national.

En 1817, on transporta les cendres d'Abailard et d'Héloïse au cimetière du Mont-Louis, dans une des salles de l'ancienne maison du Père Lachaise, qui leur servit d'asile pendant environ cinq mois. Le 6 novembre de la même année elles furent placées, en présence du commissaire de police qui avait constaté l'état de leurs ossements, au cimetière du Père Lachaise.

M. Lenoir dit en parlant d'Héloïse : « L'inspection des « os de son corps, que nous avons examinés avec soin, « nous a convaincus qu'elle fut, comme Abailard, de grande « stature et de belles proportions. Ses restes précieux, dont « on n'a pas craint de violer l'asile, ont été déposés à No- « gent-sur-Seine.....

« J'ai fait la même remarque que M. Delaunay sur la « stature d'Abailard : ses ossements sont forts et d'une « grande dimension. La tête d'Héloïse est d'une belle pro- « portion ; son front, d'une forme coulante, bien arrondie, « et en harmonie avec les autres parties de la face, exprime

« encore la beauté parfaite. Cette tête, qui était si bien or-
« ganisée, a été moulée sous mes yeux pour l'exécution
« du buste d'Héloïse, qui a été modelé par M. de Seine. »

M. Alex. Lenoir appelle le tombeau *la chapelle sépulcrale d'Héloïse et d'Abailard.* Cette chapelle, dit-il, construite avec les débris du cloître du Paraclet, nous montre le style d'une architecture arabe pratiquée en France dans le douzième siècle; sa forme est celle d'un carré long, de quatorze pieds sur onze; sa hauteur est de vingt-quatre pieds; un clocher de douze pieds, percé à jour, selon le goût du temps, s'élève au-dessus de la toiture; quatre clochers plus petits et d'un travail très-délicat, et quatre têtes chimériques, terminent les angles du monument; quatorze colonnes de six pieds, ornées de chapiteaux très-variés dans leurs formes, supportent dix arcades en ogive, percées à jour et en trèfle; des corniches chargées de fleurs des champs, ainsi que quatre grands frontons qui sont décorés de bas-reliefs, de rosaces et de médaillons d'Héloïse et d'Abailard, forment la totalité de la chapelle gothique où reposent les illustres restes de l'abbesse du Paraclet et de l'abbé de Saint-Gildas. (Voyez la *Notice historique,* etc., par M. Alex. Lenoir, imprimée à Paris en 1815, page 4 et suiv.)



M. DE CHATEAUBRIAND.



HÉLOÏSE ET ABAILARD.

AMOUR PASSIONNÉ.

EXTRAIT DU GÉNIE DU CHRISTIANISME.

L'amour ne fait entendre chez la *dévote* Julie que de mélodieux soupirs : c'est une voix troublée qui sort du sanctuaire de paix, un cri d'amour que prolonge, en l'adoucissant, l'écho religieux des tabernacles..........

Julie a été ramenée à la religion par des malheurs ordinaires. Elle est restée dans le monde; et, contrainte de lui cacher sa passion, elle se réfugie en secret auprès de Dieu,

sûre qu'elle est de trouver dans ce père indulgent une pitié que lui refuseraient les hommes. Elle se plaît à se confesser au tribunal suprême, parce que lui seul la peut absoudre, et peut-être aussi (reste involontaire de faiblesse !) parce que c'est toujours parler de son amour.

Si nous trouvons tant de charmes à révéler nos peines à quelque homme supérieur, à quelque conscience tranquille, qui nous fortifie et nous fasse participer au calme dont elle jouit, quelles délices n'est-ce pas de parler de passions à l'Être impassible que nos confidences ne peuvent troubler, de faiblesse à l'Être tout-puissant qui peut nous donner un peu de sa force ! On conçoit les transports de ces hommes saints qui, retirés sur le sommet des montagnes, mettaient toute leur vie aux pieds de Dieu, perçaient à force d'amour les voûtes de l'éternité, et parvenaient à contempler la lumière primitive. Julie, sans le savoir, approche de sa fin, et les ombres du tombeau, qui commencent à s'entr'ouvrir pour elle, laissent éclater à ses yeux un rayon de l'excellence divine. La voix de cette femme mourante est douce et triste ; ce sont les derniers bruits du vent qui va quitter la forêt, les derniers murmures d'une mer qui déserte ses rivages.

La voix d'Héloïse a plus de force. Femme d'Abailard, elle vit pour Dieu ; ses malheurs ont été aussi imprévus que terribles : précipitée du monde au désert, elle est en-

trée soudaine et avec tous ses feux dans les glaces monastiques. La religion et l'amour exercent à la fois leur empire sur son cœur : c'est la nature rebelle saisie toute vivante par la grâce et qui se débat dans les embrassements du ciel.

Donnez Racine pour interprète à Héloïse, et le tableau de ses souffrances va mille fois effacer celui des malheurs de la reine de Carthage par l'effet tragique, le lieu de la scène, et je ne sais quoi de formidable que le christianisme imprime aux objets où il mêle sa grandeur.

Hélas! tels sont les lieux où, captive, enchaînée,
Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée.
Cependant, Abailard, dans cet affreux séjour,
Mon cœur s'enivre encor du poison de l'amour.
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeste absence;
Et j'ai maudit cent fois ma pénible innocence.

. . . .

O funeste ascendant, ô joug impérieux!
Quels sont donc mes devoirs, et qui suis-je en ces lieux?
Perfide! de quel nom veux-tu que l'on te nomme?
Toi, l'épouse d'un Dieu, tu brûles pour un homme!
Dieu cruel! prends pitié du trouble où tu me vois;
A mes sens mutinés ose imposer tes lois.

. . . .

Le pourras-tu ? grand Dieu ! Mon désespoir, mes larmes,
Contre un cher ennemi te demandent des armes ;
Et cependant, livrée à de contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.

Il était impossible que l'antiquité fournît une pareille scène, parce qu'elle n'avait pas une pareille religion. On aura beau prendre pour héroïne une vestale grecque ou romaine, jamais on n'établira ce combat entre la chair et l'esprit qui fait le merveilleux de la position d'Héloïse. Souvenez-vous que vous voyez ici réunies les plus fougueuses des passions et une religion menaçante qui n'entre jamais en traité avec nos penchants.

Héloïse aime, Héloïse brûle ; mais là s'élèvent des murs glacés ; là tout s'éteint sous des murs insensibles ; là des flammes éternelles ou des récompenses sans fin attendent sa chute ou son triomphe. Il n'y a point d'accommodement à espérer ; la créature et le Créateur ne peuvent habiter ensemble dans la même ame. Didon ne perd qu'un amant ingrat ; oh ! qu'Héloïse est travaillée d'un autre soin ! Il faut qu'elle choisisse entre Dieu et un amant fidèle dont elle a causé les malheurs. Et qu'elle ne croie pas pouvoir détourner secrètement au profit d'Abailard la moindre partie de son cœur ; le Dieu de Sinaï est un Dieu jaloux, un Dieu qui veut être aimé de préférence : il punit

jusqu'à l'ombre d'une pensée, jusqu'au songe qui s'adresse à d'autres qu'à lui.

Nous nous permettrons de relever ici une erreur de Colardeau, parce qu'elle tient à l'esprit de son siècle, et qu'elle peut jeter quelque lumière sur le sujet que nous traitons. Son épître d'Héloïse a une teinte philosophique qui n'est point dans l'original de Pope. Après le morceau que nous avons cité, on lit ces vers :

Chères sœurs, de mes fers compagnes innocentes,
Sous ces portiques saints colombes gémissantes,
Vous qui ne connaissez que ces *faibles* vertus
Que la religion donne..... et que je n'ai plus;
Vous, qui dans les *langueurs d'un esprit monastique*
Ignorez de l'amour l'empire tyrannique ;
Vous enfin, qui n'ayant que Dieu seul pour amant,
Aimez par *habitude,* et non par sentiment;
Que vos cœurs sont heureux, puisqu'ils sont insensibles !
Tous vos jours sont sereins, toutes vos nuits paisibles :
Le cri des passions n'en trouble point le cours.
Ah ! qu'Héloïse envie et vos nuits et vos jours!

Ces vers, qui d'ailleurs ne manquent pas d'abandon et de mollesse, ne sont point de l'auteur anglais. On en découvre quelque trace dans ce passage, que nous traduisons mot à mot :

« — Heureuse la vierge sans tache qui oublie le monde

et que le monde oublie! L'éternelle joie de son ame est de sentir que toutes ses prières sont exaucées, tous ses vœux résignés. Le travail et le repos partagent également ses jours; son sommeil facile cède sans effort aux pleurs et aux veilles; ses désirs sont réglés; ses goûts toujours les mêmes; elle s'enchante par ses larmes, et ses soupirs sont pour le ciel. La grâce répand autour d'elle ses rayons les plus sereins; des anges *lui soufflent* tout bas les plus beaux songes. Pour elle l'Époux prépare l'anneau nuptial; pour elle de blanches vestales entonnent des chants d'hyménée; c'est pour elle que fleurit la rose d'Éden, qui ne se fane jamais, et que les séraphins répandent les parfums de leurs ailes. Elle meurt enfin aux sons des harpes célestes, et s'évanouit dans les visions d'un jour éternel. »

Nous sommes encore à comprendre comment un poète a pu se tromper au point de substituer à cette description un lieu commun sur les *langueurs monastiques*.

Qui ne sent combien elle est belle et dramatique, cette opposition que Pope a voulu faire entre les chagrins et l'amour d'Héloïse, et le calme et la chasteté de la vie religieuse? Qui ne sent combien cette transition repose agréablement l'ame agitée par les passions, et quel nouveau prix elle donne ensuite aux mouvements renaissants de ces mêmes passions? Si la philosophie est bonne à quelque chose, ce n'est pas sûrement à un tableau des troubles du

cœur, puisqu'elle est directement inventée pour les apaiser. Héloïse philosophant sur les *faibles* vertus de la religion, ne parle ni comme la vérité, ni comme son siècle, ni comme la femme, ni comme l'amour : on ne voit que le poète, et, ce qui est pis encore, l'âge des sophistes et de la déclamation.

C'est ainsi que l'esprit irréligieux détruit la vérité et gâte les mouvements de la nature. Pope, qui touchait à de meilleurs temps, n'est point tombé dans la faute de Colardeau. Il conservait la bonne tradition du siècle de Louis XIV, dont le siècle de la reine Anne ne fut qu'une espèce de prolongement ou de reflet. Revenons aux idées religieuses, si nous attachons quelque prix aux œuvres du génie : la religion est la vraie philosophie des beaux-arts, parce qu'elle ne sépare point, comme la sagesse humaine, la poésie de la morale, et la tendresse de la vertu.

CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*,
IIe partie, livre III, chapitre V.



M. MICHELET.



HÉLOÏSE ET ABAILARD.

EXTRAIT DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Ce grand nom d'*Université* commençait dans la capitale de la France au moment où l'universalité de la langue française semblait presque accomplie. Les conquêtes des Normands, la première croisade, l'avaient porté partout, ce puissant idiome philosophique, en Angleterre, en Sicile, à Jérusalem. Cette circonstance seule donnait à la France, à la France centrale, à Paris, une force immense d'attraction. Le Français de Paris devint peu à peu proverbial. La féodalité avait trouvé dans

la ville royale son centre politique ; cette ville allait devenir la capitale de la pensée humaine.

Celui qui commença cette révolution n'était pas un prêtre ; c'était un beau jeune homme, brillant, aimable, de noble race. Personne ne faisait comme lui des vers d'amour en langue vulgaire ; il les chantait lui-même. Avec cela, une érudition extraordinaire pour le temps : lui seul alors savait le grec et l'hébreu. Peut-être avait-il fréquenté les écoles juives (il y en avait plusieurs dans le Midi), ou les rabbins de Troyes, de Vitry ou d'Orléans. Il y avait alors deux écoles principales à Paris, la vieille école épiscopale du parvis Notre-Dame, et celle de Sainte-Geneviève, sur la montagne, où brillait Guillaume de Champeaux. Abailard vint s'asseoir parmi ses élèves, lui soumit des doutes, l'embarrassa, se joua de lui, et le condamna au silence. Il en eût fait autant d'Anselme de Laon, si le professeur, qui était évêque, ne l'eût chassé de son diocèse. Ainsi allait ce chevalier errant de la dialectique, démontant les plus fameux champions. Il dit lui-même qu'il n'avait renoncé à l'autre escrime, à celle des tournois, que par amour pour les combats de la parole. Vainqueur dès lors et sans rival, il enseigna à Paris et à Melun, où résidait Louis le Gros, et où les seigneurs commençaient à venir en foule. Ces chevaliers encourageaient un homme de leur ordre qui avait battu les prêtres sur leur propre terrain,

et qui réduisait au silence les plus suffisants des clercs.

Les prodigieux succès d'Abailard s'expliquent aisément. Il semblait que pour la première fois l'on entendait une voix libre, une voix humaine. Tout ce qui s'était produit dans la forme lourde et dogmatique de l'enseignement clérical, sous la rude enveloppe du latin du moyen âge, apparut dans l'élégance antique, qu'Abailard avait retrouvée. Le hardi jeune homme simplifiait, expliquait, popularisait, humanisait. A peine laissait-il quelque chose d'obscur et de divin dans les plus formidables mystères. Il semblait que jusque là l'Église eût bégayé, et qu'Abailard parlait. Tout devenait doux et facile; il traitait poliment la religion, la maniait doucement; mais elle lui fondait dans la main. Rien n'embarrassait ce beau diseur; il ramenait la religion à la philosophie, la morale à l'humanité. *Le crime n'est pas dans l'acte,* disait-il, *mais dans l'intention*[1], dans la conscience. Ainsi plus de péché d'habitude ni d'i-

[1] P. Abælardi Ethica, seu liber dictus *Scito te ipsum* (apud Bern. Pezii Thesaur. anecdotorum, pars 2, p. 627) :..... Operationem peccati nihil addere ad reatum. — Nihil animam, nisi quod ipsius est, coinquinat : hoc est consensus, quem solummodò peccatum esse diximus. P. 638. — Voyez aussi p. 652.— Commentar. in Epist. ad Roman. (ap. Abæl. et Hel. opera, p. 522) : Opera indifferentia sunt in se, scilicet nec bona nec mala, sive remuneratione digna, videntur, nisi secundùm radicem intentionis, quæ est arbor bonum vel malum proferens fructum.

gnorance. *Ceux-là même n'ont pas péché qui ont crucifié Jésus sans savoir qu'il fût le Sauveur*[1]. Qu'est-ce que le péché originel? *Moins un péché qu'une peine*[2]. Mais alors pourquoi la Rédemption, la Passion, s'il n'y a pas eu péché? *C'est un acte de pur amour. Dieu a voulu substituer la loi de l'amour à celle de la crainte*[3].

Qu'est-ce que le péché? ce n'est pas le plaisir, mais le mépris de Dieu[4]. L'intention est tout, l'acte n'est rien.

[1] Ethica, p. 655 : Non possumus dicere martyrum vel Christi persecutores (quùm placere Deo crederent), in hoc peccâsse. — Il faut donc croire, ajoute-t-il, que Dieu ne les a punis que temporairement, et seulement pour l'exemple.

[2] Ibid. p. 654 : Cùm parvulos originale peccatum dicimus habere, vel nos omnes in Adam peccâsse, tale est, ac si diceretur à peccato illius originem nostræ pœnæ vel damnationis sententiam incurrisse. Voy. aussi Commentar. in Epist. ad Roman. (Abæl. et Hel. opera, p. 598.) « Mais Dieu punit donc des innocents? Cela est injuste et atroce. — Peut-être, répond-il, cela ne l'est-il pas en Dieu.» Ibid.

[3] Commentar. in Epist. ad Rom. p. 550-553 : Redemptio itaque nostra est illa summa in nobis per passionem Christi dilectio..... ut amore ejus potiùs quàm timore cuncta impleamus. — « En effet, qu'est-ce donc que Jésus-Christ serait venu racheter? Ce ne peut être que les élus. — Et alors, à quoi bon? » Ibid. — Saint Bernard lui adresse sur cette erreur une véhémente invective (S. Bernardi opera, ed. Mabillon, 1690, t. I, p. 650 et 655.)

[4] Ethica, ap. B. Pezii Thes. t. III, p. 627 : Peccatum contemptus Creatoris est. — Voy. aussi p. 638. — Abailard, dans son Ethica (p. 632, etc.),

Doctrine glissante, qui demande des esprits éclairés et sincères. On sait comment les jésuites en ont abusé au dix-septième siècle; combien était-elle plus dangereuse dans l'ignorance et la grossièreté du douzième !

Cette philosophie circula rapidement : elle passa en un instant la mer et les Alpes [1]; elle descendit dans tous les rangs. Les laïques se mirent à parler des choses saintes. Partout, non plus seulement dans les écoles, mais sur les places, dans les carrefours, grands et petits, hommes et femmes, discouraient sur les plus graves mystères [2]. Le tabernacle était comme forcé; le saint des saints traînait dans

emploie le mot *voluntas* dans le sens de *désir*. Il distingue, il est vrai, la volonté (*consensus*) du désir; mais la seule confusion des termes a dû souvent produire une dangereuse équivoque. Dans le Commentaire sur l'Épître aux Romains, il prend *voluntas* pour *volonté*.

[1] Guill. de S. Theodor. Epist. ad S. Bern. (ap. S. Bernardi opera, t. I, p. 302) : Libri ejus transeunt maria, transvolant Alpes. — Saint Bernard écrit en 1140, aux cardinaux de Rome : Legite, si placet, librum Petri Abælardi, quem dicit Theologiæ; ad manum enim est, cùm, sicut gloriatur, à pluribus lectitetur in Curiâ.

[2] Les évêques de France écrivaient au pape, en 1140 : Cùm per totam ferè Galliam, in civitatibus, vicis et castellis, à scholaribus, non solum inter scholas, sed etiam triviatim; nec à litteratis aut provectis tantùm, sed à pueris et simplicibus, aut certè stultis, de sanctâ Trinitate, quæ Deus est disputaretur..... S. Bernardi opera, I, 309. — S. Bern. epist. 88 ad Cardinales : Irridetur simplicium fides, eviscerantur arcana Dei, quæstiones de altissimis rebus temerariè ventilantur.

la rue. Les simples étaient ébranlés, les saints chancelaient, l'Église se taisait.

Il y allait pourtant du christianisme tout entier : il était attaqué par la base. Si le péché originel n'était plus un péché, mais une peine, cette peine était injuste, et la Rédemption inutile. Abailard se défendait d'une telle conclusion; mais il justifiait le christianisme par de si faibles arguments, qu'il l'ébranlait plutôt davantage en déclarant qu'il ne savait pas de meilleures réponses. Il se laissait pousser à l'absurde, et puis il alléguait l'autorité et la foi.

Ainsi l'homme n'était plus coupable, la chair était justifiée, réhabilitée. Tant de souffrances, par lesquelles les hommes s'étaient immolés, étaient superflues. Que devenaient tant de martyres volontaires, tant de jeûnes et de macérations, et les veilles des moines, et les tribulations des solitaires, tant de larmes versées devant Dieu? Vanité, dérision. Ce Dieu était un Dieu aimable et facile, qui n'avait que faire de tout cela.

L'Église était alors sous la domination d'un moine, d'un simple abbé de Clairvaux, de saint Bernard. Il était noble, comme Abailard. Originaire de la haute Bourgogne[1], du pays de Bossuet et de Buffon, il avait été élevé dans cette puissante maison de Cîteaux, sœur et rivale de Cluni, qui

[1] Sa mère était de Montbar, du pays de Buffon. Montbar n'est pas loin de Dijon, la patrie de Bossuet.

donna tant de prédicateurs illustres, et qui fit, un demi-siècle après, la croisade des Albigeois. Mais saint Bernard trouva Cîteaux trop splendide et trop riche; il descendit dans la pauvre Champagne, et fonda le monastère de Clairvaux dans la *vallée d'Absinthe*[1]. Là il put mener à son gré cette vie de douleurs qu'il lui fallait. Rien ne l'en arracha; jamais il ne voulut entendre à être autre chose qu'un moine. Il eût pu devenir archevêque et pape. Forcé de répondre à tous les rois qui le consultaient, il se trouva tout puissant malgré lui, et condamné à gouverner l'Europe. Une lettre de saint Bernard fit sortir de la Champagne l'armée du roi de France[2]. Lorsque le schisme éclata par l'élévation simultanée d'Innocent II et d'Anaclet, saint Bernard fut chargé par l'Église de France de choisir, et choisit Innocent[3]. L'Angleterre et l'Italie résistaient : l'abbé de Clairvaux dit un mot au roi d'Angleterre; puis, prenant le pape par la main, il le mena par toutes les villes d'Italie, qui le reçurent à genoux. On s'étouffait pour

[1] Neander, Heilige Bernhard und sein Zeitalter, p. 7.

[2] Arnald. de Bonneval, Vita S. Bern. l. IV, c. 3. — Chronic. Turon. ap. Scr. Fr. XII, 473. — Voy. S. Bern. epist. 220, 221, 226. (S. Bernardi opera, edid. Mabillon, 1690, fol°, p. 203-210.)

[3] Voyez sur cette affaire les lettres de saint Bernard aux villes d'Italie (à Gênes, à Pise, à Milan, etc.), à l'Impératrice, au Roi d'Angleterre et à l'Empereur, p. 138 sqq.

toucher le saint, on s'arrachait un fil de sa robe; toute sa route était tracée par des miracles.

Mais ce n'étaient pas là ses plus grandes affaires; ses lettres nous l'apprennent. Il se prêtait au monde, et ne s'y donnait pas : son amour et son trésor étaient ailleurs. Il écrivait dix lignes au roi d'Angleterre, et dix pages à un pauvre moine. Homme de vie intérieure, d'oraison et de sacrifice, personne, au milieu du bruit, ne sut mieux s'isoler. Les sens ne lui disaient plus rien du monde. Il marcha, dit son biographe, tout un jour le long du lac de Lausanne, et le soir demanda où était le lac. Il buvait de l'huile pour de l'eau, prenait du sang cru pour du beurre[1]. Il vomissait presque tout aliment. C'est de la Bible qu'il se nourrissait, et il se désaltérait de l'Évangile. A peine pouvait-il se tenir debout, et il trouva des forces pour prêcher la croisade à cent mille hommes. C'était un esprit plutôt qu'un homme qu'on croyait voir, quand il paraissait ainsi devant la foule, avec sa barbe rousse et blanche, ses blonds et blancs cheveux; maigre et faible, à peine un peu de vie aux joues, et cette finesse, cette transparence singulière de teint que nous avons admirée dans Byron[2]. Ses prédications

[1] Guillelm. de S. Theodorico, l. I, c. 7, l. III, c. 2.

[2] Ibid. l. III, c. 1. — Odo de Diogilo, ap. Scr. R. Fr. XII, 92 : — Gaufridus, c. I, in oper. S. Bern. t. II, p. 1117 : Subtilissima cutis in genis modicè rubens.

étaient terribles; les mères en éloignaient leurs fils, les femmes leurs maris[1]; ils l'auraient tous suivi aux monastères. Pour lui, quand il avait jeté le souffle de vie sur cette multitude, il retournait vite à Clairvaux, rebâtissait près du couvent sa petite loge de ramée et de feuilles[2], et calmait un peu, dans l'explication du Cantique des cantiques, qui l'occupa toute sa vie, son ame malade d'amour[3].

Qu'on songe avec quelle douleur un tel homme dut apprendre les progrès d'Abailard, les envahissements de la logique sur la religion, la prosaïque victoire du raisonnement sur la foi, la flamme du sacrifice s'éteignant dans le monde..... C'était lui arracher son Dieu !

Saint Bernard n'était pas un logicien comparable à son rival; mais celui-ci travaillait lui-même à sa propre ruine.

[1] Guillelm. de S. Theod. l. I, c. 3.

[2] Arnald. de Bonneval, l. II, c. 6. — Guill. de S. Theod. l. I, c. 4 : « Jusqu'ici tout ce qu'il a lu dans les saintes Écritures, et ce qu'il y sent spirituellement, lui est venu en méditant et en priant dans les champs et dans les forêts, et il a coutume de dire en plaisantant à ses amis, qu'il n'a jamais eu en cela d'autres maîtres que les chênes et les hêtres. » — Saint Bernard écrit à un certain Murdach qu'il engage à se faire moine : « Experto crede; aliquid amplius in silvis invenies quàm in libris. Ligna et lapides docebunt te quod à magistris audire non possis..... An non montes stillant dulcedinem, et colles fluunt lac et mel, et valles abundant frumento? » Opera, t. I, p. 110.

[3] Arnald. de Bonneval, l. II, c. 6.

Il se chargeait de tirer les conséquences de sa doctrine, et l'appliquait dans sa conduite. Il était parvenu à cet excès de prospérité où l'infatuation commune nous jette dans quelque grande faute. Tout lui réussissait. Les hommes s'étaient tu devant lui ; les femmes regardaient toutes avec amour un jeune homme aimable et invincible, beau de figure et tout puissant d'esprit, traînant après soi tout le peuple. « J'en étais venu au point, dit-il, que quelque femme que j'honorasse de mon amour, je n'avais à craindre aucun refus. » Rousseau dit précisément le même mot en racontant dans ses *Confessions* le succès de la *Nouvelle Héloïse.*

L'Héloïse du douzième siècle était nièce du chanoine Fulbert. Toute jeune, belle, savante, déjà célèbre, elle fut confiée par son oncle aux leçons d'Abailard, qui la séduisit. Cette faute n'eut pas même l'amour pour excuse. Ce fut froidement, de propos délibéré, par passe-temps, qu'Abailard trompa la confiance de Fulbert. On sait qu'il en fut cruellement puni. Il renonça au monde, et se fit bénédictin à Saint-Denis [vers 1119]. Les persécutions ecclésiastiques vinrent l'y chercher ; mais il n'y trouva pas le repos. L'archevêque de Reims, ami de saint Bernard, assembla contre lui un concile à Soissons. Abailard faillit y être lapidé par le peuple; il eut peur, pleura beaucoup, brûla ses livres, et dit ce qu'on voulut. Il fut condamné sans

être examiné. Ses ennemis prétendirent qu'il suffisait qu'il eût enseigné sans l'autorisation de l'Église.

Enfermé à Saint-Médard de Soissons, puis réfugié à Saint-Denis, il fut obligé de fuir cet asile. Il s'était avisé de douter que saint Denis l'Aréopagite fût jamais venu en France. Toucher à cette légende, c'était s'attaquer à la religion de la monarchie. La cour, qui le soutenait, l'abandonna dès lors. Il se sauva sur les terres du comte de Champagne, se cacha dans un lieu désert, sur l'Ardusson, à deux lieues de Nogent. Devenu pauvre alors, et n'ayant qu'un clerc avec lui, il se bâtit de roseaux une cabane et un oratoire en l'honneur de la Trinité, qu'on l'accusait de nier. Il nomma cet ermitage le Consolateur, le Paraclet. Mais ses disciples ayant appris où il était, affluèrent autour de lui; ils construisirent des cabanes; une ville s'éleva dans le désert, à la science, à la liberté; il fallut bien qu'il remontât en chaire et recommençât d'enseigner. Mais on le força encore de se taire, et d'accepter le prieuré de Saint-Gildas, dans la Bretagne bretonnante, dont il n'entendait pas la langue. C'était son sort de ne trouver aucun repos. Ses moines bretons, qu'il voulait réformer, essayèrent de l'empoisonner dans le calice. Dès lors, l'infortuné mena une vie errante, et songea même, dit-on, à se réfugier en terre infidèle. Auparavant, il voulut pourtant se mesurer une fois avec le terrible adversaire qui le poursuivait par-

tout de son zèle et de sa sainteté. A l'instigation d'Arnaldo de Brescia, il demanda à saint Bernard un duel logique par-devant le concile de Sens. Le roi, les comtes de Champagne et de Nevers, une foule d'évêques, devaient assister et juger des coups. Saint Bernard y vint avec répugnance[1], sentant son infériorité. Mais les menaces du peuple et la pusillanimité de son rival le tirèrent d'affaire. Abailard n'osa se défendre, et se contenta d'en appeler au pape. Innocent II devait tout à saint Bernard, et il haïssait Abailard dans son disciple Arnaldo de Brescia[2], qui courait

[1] S. Bern. epist. 189 : Abnui, tùm quia puer sum, et ille vir bellator ab adolescentiâ : tùm quia judicarem indignum rationem fidei humanis committi ratiunculis agitandam.

[2] S. Bern. epist. ad Papam, p. 182 : Procedit Golias (Abælardus)....... antecedente quoque ipsum ejus armigero, Arnaldo de Brixiâ. Squama squamæ conjungitur, et nec spiraculum incedit per eas. Si quidem sibilavit apis, quæ erat in Franciâ, api de Italiâ, et venerunt in unum adversùs Dominum. — Epist. ad episc. Constant. p. 187 : Utinàm tàm sanæ esset doctrinæ quàm districtæ est vitæ ! Et si vultis scire, homo est neque manducans, neque bibens, solo cum diabolo esuriens et sitiens sanguinem animarum. — Epist. ad. Guid. p. 188 : Cui caput columbæ, cauda scorpionis est ; quem Brixia evomuit, Roma exhorruit, Francia repulit, Germania abominatur, Italia non vult recipere. — Il avait eu aussi pour maître Pierre de Bruis. Buleus, Hist. Universit. Paris, t. II, p. 155. Platina dit qu'on ne sait s'il fut prêtre, moine ou ermite. — Trithemius rapporte qu'il disait en chaire, en s'adressant aux cardinaux : « Scio quòd me brevi clàm occi-

alors l'Italie, et appelait les villes à la liberté. Il ordonna d'enfermer Abailard. Celui-ci l'avait prévenu en se réfugiant de lui-même au monastère de Cluni. L'abbé Pierre le Vénérable répondit d'Abailard ; il y mourut au bout de deux ans.

Telle fut la fin du restaurateur de la philosophie au moyen âge, fils de Pélage, père de Descartes, et Breton comme eux. Sous un autre point de vue, il peut passer pour le précurseur de l'école *humaine et sentimentale*, qui s'est reproduite dans Fénélon et Rousseau. On sait que Bossuet, dans sa querelle avec Fénélon, lisait assidument saint Bernard. Quant à Rousseau, pour le rapprocher d'Abailard, il faut considérer en celui-ci ses deux disciples, Arnaldo et Héloïse, le républicanisme classique et l'éloquence passionnée. Dans Arnaldo est le germe du *Contrat social*, et dans les lettres de l'ancienne *Héloïse* on entrevoit la *Nouvelle*.

Il n'est pas de souvenir plus populaire en France que celui de l'amante d'Abailard. Ce peuple si oublieux en qui

detis ?..... Ego testem invoco cœlum et terram quòd annunciaverim vobis ea quæ mihi Dominus præcepit. Vos autem contemnitis me et creatorem vestrum. Nec mirum si hominem me peccatorem vobis veritatem annunciantem morti tradituri estis, cùm etiam si sanctus Petrus hodiè resurgeret, et vitia vestra quæ nimis multiplicata sunt, reprehenderet, ei minimè parceretis.» Ibid. 106.

la trace du moyen âge se trouve si complètement effacée, ce peuple qui se souvient des dieux de la Grèce plus que de nos saints nationaux, il n'a pas oublié Héloïse. Il visite encore le gracieux monument qui réunit les deux époux avec autant d'intérêt que si leur tombe eût été creusée d'hier. C'est la seule qui ait survécu de toutes nos légendes d'amour.

La chute de l'homme fit la grandeur de la femme : sans le malheur d'Abailard, Héloïse eût été ignorée; elle fût restée obscure et dans l'ombre; elle n'eût voulu d'autre gloire que celle de son époux. A l'époque de leur séparation, il lui fit prendre le voile et lui bâtit le Paraclet, dont elle devint abbesse. Elle y tint une grande école de théologie, de grec et d'hébreu. Plusieurs monastères semblables s'élevèrent autour, et quelques années après la mort d'Abailard, Héloïse fut déclarée chef d'ordre par le pape. Mais sa gloire est dans son amour si constant et si désintéressé, auquel la froideur et la dureté d'Abailard prêtent un nouvel éclat. Comparons le langage des deux amants :

« Fulbert, dit Abailard, la livra sans réserve à ma direction, afin qu'à mon retour des écoles je m'occupasse de l'instruire, et que si je la trouvais négligente, je la châtiasse sévèrement. N'était-ce pas donner pleine licence à mes désirs? De sorte que si je ne réussissais pas par les caresses, j'en vinsse à bout par les menaces et les coups. »

Cette lâche brutalité d'un pédant du douzième siècle fait un étrange contraste avec l'exaltation et le désintéressement des sentiments exprimés par Héloïse : « Dieu le sait ! en toi je ne cherchai que toi ! rien de toi, mais toi-même, tel fut l'unique objet de mon désir. Je n'ambitionnai nul avantage, pas même le lien de l'hyménée ; je ne songeai, tu ne l'ignores pas, à satisfaire ni mes volontés, ni mes voluptés, mais les tiennes. Si le nom d'épouse est plus saint, je trouvais plus doux celui de ta maîtresse. Plus je m'humiliais pour toi, plus j'espérais gagner dans ton cœur. Oui ! quand le maître du monde, quand l'empereur eût voulu m'honorer du nom de son épouse, j'aurais mieux aimé être appelée ta maîtresse que sa femme et son impératrice (*tua dici meretrix, quàm illius imperatrix*). » Elle explique d'une manière singulière pourquoi elle refusa long-temps d'être la femme d'Abailard : « N'eût-ce pas été chose messéante et déplorable, que celui que la nature avait créé pour tous, une femme se l'appropriât et le prît pour elle seule ?... Quel esprit tendu aux méditations de la philosophie ou des choses sacrées endurerait les cris des enfants, les bavardages des nourrices, le trouble et le tumulte des serviteurs et des servantes ? »

La forme seule des lettres d'Abailard et d'Héloïse indique combien la passion d'Héloïse obtenait peu de retour. Il divise et subdivise les lettres de son amante ; il y répond avec

méthode et par chapitres. Il intitule les siennes : « A l'épouse de Christ, l'esclave de Christ. » Ou bien : « A sa chère sœur en Christ, Abailard, son frère en Christ. » Le ton d'Héloïse est tout autre : « A son maître, non, à son père ; à son époux, non, à son frère ; sa servante, son épouse, non, sa fille, sa sœur ; à Abailard, Héloïse ! » La passion lui arrache des mots qui sortent tout-à-fait de la réserve religieuse du douzième siècle : « Dans toute situation de ma vie, Dieu le sait, je crains de t'offenser plus que Dieu même ; je désire te plaire plus qu'à lui. C'est ta volonté, et non l'amour divin, qui m'a conduite à revêtir l'habit religieux. » Elle répéta ces étranges paroles à l'autel même. Au moment de prendre le voile, elle prononça les vers de Cornélie dans Lucain : « O le plus grand des hommes, ô mon époux, si digne d'un plus noble hyménée ! faut-il que l'insolente fortune ait pu quelque chose sur cette tête illustre ! C'est mon crime ; je t'épousai pour ta ruine ! je l'expierai du moins ! Accepte cette immolation volontaire ! »

Cet idéal de l'amour pur et désintéressé, Abailard, avant les mystiques, avant Fénélon, l'avait posé dans ses écrits comme la fin de l'ame religieuse. La femme s'y éleva pour la première fois dans les écrits d'Héloïse, en le rapportant encore, il est vrai, à l'homme, à son époux, à son dieu visible. Héloïse devait revivre sous une forme spiritualiste

en sainte Catherine et en sainte Thérèse, qui choisirent plus haut leur époux.

La restauration de la femme, qui avait commencé avec le christianisme, eut lieu principalement au douzième siècle. Esclave dans l'Orient, enfermée encore dans le gynécée grec, émancipée par la jurisprudence impériale, elle fut reconnue par la nouvelle religion pour l'égale de l'homme. Toutefois le christianisme, à peine affranchi de la sensualité païenne, craignait toujours la femme et s'en défiait. Il se connaissait faible et tendre. Il la repoussait d'autant plus qu'il sympathisait de cœur avec elle. De là ces expressions dures, méprisantes même, par lesquelles il s'efforce de se prémunir. La femme est communément désignée dans les écrivains ecclésiastiques et dans les capitulaires par ce mot dégradant, mais profond : *Vas infirmius*. Quand Grégoire VII voulut affranchir le clergé de son double lien, la femme et la terre, il y eut un nouveau déchaînement contre cette dangereuse Ève, dont la séduction a perdu Adam, et qui le poursuit toujours dans ses fils.

Un mouvement tout contraire commença au douzième siècle. Le libre mysticisme entreprit de relever ce que la dureté sacerdotale avait traîné dans la boue. Ce fut surtout un Breton, Robert d'Arbrissel, qui remplit cette mission d'amour. Il rouvrit aux femmes le sein du Christ, fonda

pour elles des asiles, leur bâtit Fontevrault, et il y eut bientôt des Fontevrault par toute la chrétienté.

MICHELET, *Histoire de France*, t. II, p. 281 à 298. 1833.

HÉLOÏSE ET ABAILARD.

EXTRAIT

D'UN MEMOIRE SUR L'ÉDUCATION DES FEMMES AU MOYEN AGE,

PAR M. MICHELET.

FONTEVRAULT n'était pas moins que la chevalerie dans la vie monastique. L'époque de sa fondation est celle où la femme commence à régner dans les châteaux, dans les cours d'amour; c'est son avénement. L'homme semble vouloir abdiquer ; il se trouve heureux d'obéir, de déposer entre des mains aimées l'inquiète volonté humaine, déjà lasse au douzième siècle.

Et combien cet abandon se fit avec confiance, lorsqu'au même temps on vit pour la première fois, dans les lettres



d'Héloïse, l'immortelle expression du désintéressement, du dévouement sans bornes de l'amour !... Je ne redirai pas cette touchante histoire, toujours populaire après tant de siècles. Mais je ne puis m'empêcher de rappeler la fondation du Paraclet, de cette noble école d'Héloïse.

Lorsque Héloïse et ses sœurs furent expulsées du monastère d'Argenteuil, Abailard vint à leur secours, et les conduisit dans un lieu désert où il s'était réfugié au temps de la persécution. Il y avait élevé une petite chapelle, « *non à saint Jean, à saint Pierre ou au Sépulcre* (il le dit « hardiment lui-même); *il l'avait dédiée au seul Paraclet,* » à l'esprit de vie et de science. Il voulait y donner un asile aux fugitives. Mais Abailard n'avait que son génie. Né noble, riche, aîné de sa famille, il avait tout laissé à ses frères. Et toutefois il ne voulut rien recevoir des seigneurs ni des rois pour bâtir la maison d'Héloïse. Ses disciples y pourvurent. Simples prêtres, écoliers indigents, mendiants de la science, ils trouvèrent des trésors pour leur maître. « Bientôt, dit l'épouse d'Abailard, on ne sut « plus que faire des offrandes. » Glorieuse fondation de la philosophie, de l'amour, de la liberté, bâtie des mains du pauvre pour abriter de pauvres religieuses, le Paraclet, malgré sa règle austère, fut bientôt trop étroit pour la foule de celles qui vinrent y recevoir les leçons d'Héloïse. Les papes honorèrent l'éloquente abbesse. Saint Bernard

lui-même, le grand adversaire d'Abailard, vint voir le Paraclet, et fut édifié. Toutefois, soit que le souvenir d'Abailard fît tort au monastère, soit que le nom même de Paraclet devînt suspect, ce fut la première et la dernière église élevée au Saint-Esprit.

On sait qu'Héloïse, par un admirable dévouement, s'était long-temps obstinée à nier qu'elle fût l'épouse d'Abailard. Le mariage étant considéré alors comme inconciliable avec les travaux de la science et de l'enseignement, elle s'immolait à la gloire de son époux ; elle craignait d'ôter une telle lumière au monde. « Celui que la nature avait fait « pour tous, pouvais-je, dit-elle, le prendre pour moi « seule ? »

Le moyen âge chrétien, préoccupé du plus haut idéal, sembla mépriser le mariage et la vie de famille. Plusieurs théologiens enseignaient que le mariage est un péché, tout au moins un péché véniel. Les cours d'amour, qui portaient dans la passion les dangereuses subtilités de la scolastique, décidaient que le véritable amour ne peut exister entre époux. L'éducation que la femme avait reçue dans les âges monastiques eut ce noble défaut d'être à l'excès poétique et subtile. Les couvents, devenus des écoles, ressemblèrent trop souvent aux écoles de l'antiquité. Ces doctes religieuses, qui enseignaient les plus hautes sciences, font penser aux Lasthénie, aux Hypatia des âges païens.

Quoique le christianisme eût posé le double type de la vierge et de la mère, c'est au premier des deux points de vue que le moyen âge s'attacha de préférence; c'est là qu'il chercha la plus haute perfection. Par quels degrés les chevaliers et les docteurs, les poètes et les mystiques, développèrent à l'envi leur sublime idéal de la femme, c'est ce que je n'essayerai pas d'exposer ici. Qu'il me soit permis seulement d'indiquer le terme où menait cette route, la fin suprême où aboutit cette poésie métaphysique. Cette fin est marquée chez Dante, qui, conduit par Béatrix du purgatoire au paradis, par elle initié de cercle en cercle, la voit se perdre et se fondre au sein de l'éternelle beauté.

Trois passages très-courts marquent admirablement cette progression. Dans le premier, Dante est encore si préoccupé de son aimable guide, qu'il a peine à regarder plus haut :

« Elle me ramena à moi-même en m'éclairant d'un doux « sourire, et elle dit : Tourne-toi, écoute... Ne crois pas « que le paradis soit seulement dans mes yeux !... »

Parvenu à un cercle plus élevé, Béatrix se transfigure; le charme est mêlé de terreur : « Elle ne riait pas... Si je « riais, dit-elle, il t'adviendrait comme à Sémélé, qui tomba « en cendres. Ma beauté éclate à mesure que nous mon- « tons les degrés du palais éternel; mais je la tempère « pour toi... »

Enfin, lorsqu'il a franchi les derniers cercles et que l'initiation est achevée, elle lui dit : « Eh bien! il en est « temps, ouvre les yeux ; regarde. Tu as vu maintenant « de telles choses que tu es devenu assez fort pour affron- « ter mon sourire! »

. . . .

Lu à la séance publique annuelle de l'Institut royal de France, le 2 mai 1838.



M. EDGAR QUINET.



AHASVÉRUS.

QUATRIÈME JOURNÉE.

LE JUGEMENT DERNIER.

CHOEUR DES FEMMES RESSUSCITÉES.

I.

..... Toutes, nous portons au cœur la même plaie : c'est le mal que rien ne guérit, ni les simples, ni le baume, ni la plaine, ni le mont, ni le désir, ni le regret, et qui croît encore dans la mort, comme une fleur dans son vase.

II.

Nos histoires sont différentes ; nos paroles le sont aussi ; mais toutes elles ont le même sens. Dans maints endroits,

nous avons vécu loin les unes des autres. Par la douleur, nous nous touchions sans le savoir. Dans nos pleurs, dans nos chants, dans nos soupirs, nous sommes, l'une après l'autre, l'écho toujours répété du grand amour qui fit les cieux si beaux pour durer, et le monde si triste pour mourir.

. . . .

HÉLOÏSE.

J'étais Héloïse, quand lui s'appelait Abailard.

Les cieux, les vastes cieux, ne sont pas assez grands pour l'amour de mon ame. Les piliers du cloître n'ont pas refroidi mon sein ; mon espérance a couvé sous la mort. Plus d'une fois, sous mes dalles, je me suis relevée sur mon séant pour embrasser mon Abailard. Dans son cœur mes sept cieux rayonnent. Lui, c'est mon Dieu; il est ma foi; il est mon Christ. Je suis sa mystique fiancée ; et notre tombe est notre paradis. N'en sortons pas. Nos os sont mêlés, notre cendre aussi ; non, je ne veux pas ressusciter.

. . . .

CHOEUR DES FEMMES.

I.

Le chemin de la terre que nous faisons en pleurant est trop rude pour nos pieds. On s'y blesse sans épines ; sans pierres on s'y meurtrit. Quand elle s'est lassée, la fleur

s'est penchée sur sa tige. L'étoile fatiguée s'est reposée sur un nuage. Mais notre cœur hors d'haleine n'a plus pour s'appuyer ni nuage ni tige.

II.

Maints soupirs, que personne n'a entendus, ont consumé notre souffle sur nos lèvres; et un mal de chaque jour, sans nom, sans cicatrice, a usé, comme une lime, l'espérance dans notre sein. J'aimerais mieux compter les cheveux de ma tête que les larmes invisibles qui ont coulé dans mon ame. Sans me plaindre, dans ma maison, j'ai fait mon ouvrage, j'ai filé mon rouet, j'ai soufflé dans mes cendres ; mes cendres sont éteintes. Trop de pleurs y sont tombés l'un sur l'autre; et le fuseau, où mes désirs murmurans roulaient et déroulaient leur lin à la veillée, s'est brisé entre mes doigts.

MATER DOLOROSA.

Pitié! pitié! *Miserere !*

CHOEUR DES FEMMES.

I.

Je n'étais rien que soupir et que rêve. Avant que mon cœur fût rempli, tous mes jours ont coulé! Ma vie s'est usée entre mes doigts, et mon ame est restée au milieu de

sa tâche d'amour, comme un ouvrage qu'on laisse à peine commencé retombe sur vos genoux quand l'aiguille et le fil sont rompus. Je voudrais une autre vie, et la donner dès demain à celui qui m'a rendu pour la première tout un regard.

II.

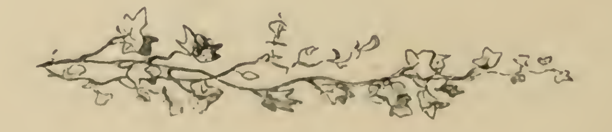
Oui, tout un regard! rien qu'un regard! Et point de ciel, s'il le faut, point d'étoiles! point de Dieu! point de Christ! Rien qu'un soupir, rien qu'une haleine, rien qu'une fleur qu'il a touchée. Et puis après l'abîme, la nuit sans lendemain, sur ma tête le vide, sous mes pas le néant.

LE PÈRE ÉTERNEL.

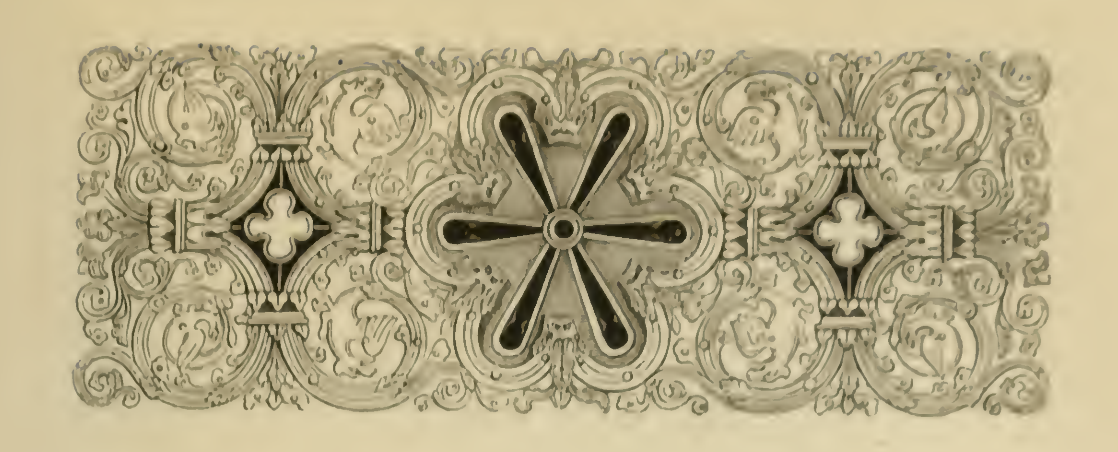
Dans cet amour si long, vous seules avez gardé, sans le savoir, mon souvenir. La terre a été votre temps de fiançailles. Vos noces seront aux cieux. Voici pour votre dot la bague que j'ai faite de tout l'or des étoiles.

. . . .

M. Edgar Quinet.



A. POPE.



ELOISA TO ABELARD.

In these deep solitudes and awful cells,
Where heav'nly-pensive contemplation dwells,
And ever-musing melancholy reigns;
What means this tumult in a Vestal's veins?
Why rove my thoughts beyond this last retreat?
Why feels my heart its long-forgotten heat?
Yet, yet I love! — From Abelard it came,
And Eloisa yet must kiss the name.
Dear fatal name! rest ever unreveal'd,

Nor pass these lips in holy silence seal'd :
Hide it, my heart, within that close disguise,
Where mix'd with God's, his lov'd Idea lies :
O write it not, my hand — the name appears
Already written — wash it out, my tears!
In vain lost Eloisa weeps and prays,
Her heart still dictates, and her hand obeys.

Relentless walls! whose darksome round contains
Repentant sighs, and voluntary pains :
Ye rugged rocks! which holy knees have worn;
Ye grots and caverns shagg'd with horrid thorn!
Shrines! where their vigils pale-ey'd virgins keep,
And pitying saints, whose statues learn to weep!
Tho' cold like you, unmov'd and silent grown,
I have not yet forgot myself to stone.
All is not Heav'n's while Abelard has part,
Still rebel nature holds out half my heart;
Nor pray'rs nor fasts its stubborn pulse restrain,
Nor tears for ages taught to flow in vain.

Soon as thy letters trembling I unclose,
That well-known name awakens all my woes.
Oh name for ever sad! for ever dear!
Still breath'd in sighs, still usher'd with a tear.
I tremble too, where'er my own I find,
Some dire misfortune follows close behind.

Line after line my gushing eyes o'erflow,
Led thro' a sad variety of woe:
Now warm in love, now with'ring in my bloom,
Lost in a convent's solitary gloom!
There stern Religion quench'd th'unwilling flame,
There dy'd the best of passions, Love and Fame.
  Yet write, oh write me all, that I may join
Griefs to thy griefs, and echo sighs to thine.
Nor foes nor fortune take this pow'r away;
And is my Abelard less kind than they?
Tears still are mine, and those I need not spare,
Love but demands what else were shed in pray'r;
No happier task these faded eyes pursue;
To read and weep is all they now can do.
  Then share thy pain, allow that sad relief;
Ah, more than share it, give me all thy grief.
Heav'n first taught letters for some wretch's aid,
Some banish'd lover, or some captive maid;
They live, they speak, they breathe what love inspires,
Warm from the soul, and faithful to its fires,
The virgin's wish without her fears impart,
Excuse the blush, and pour out all the heart,
Speed the soft intercourse from soul to soul,
And waft a sigh from Indus to the Pole.
  Thou know'st how guiltless first I met thy flame,

When Love approach'd me under Friendship's name;
My fancy form'd thee of angelic kind,
Some emanation of th'all-beauteous Mind.
Those smiling eyes, attemp'ring ev'ry ray,
Shone sweetly lambent with celestial day.
Guiltless I gaz'd; heav'n listen'd while you sung;
And truths divine came mended from that tongue.
From lips like those what precept fail'd to move?
Too soon they taught me 'twas no sin to love:
Back thro' the paths of pleasing sense I ran,
Nor wish'd an Angel whom I lov'd a Man.
Dim and remote the joys of saints I see;
Nor envy them that heav'n I lose for thee.

How oft, when press'd to marriage, have I said,
Curse on all laws but those which love has made?
Love, free as air, at sight of human ties,
Spreads his light wings, and in a moment flies.
Let wealth, let honour, wait the wedded dame,
August her deed, and sacred be her fame;
Before true passion all those views remove,
Fame, wealth, and honour! what are you to Love?
The jealous God, when we profane his fires,
Those restless passions in revenge inspires,
And bids them make mistaken mortals groan,
Who seek in love for aught but love alone.

Should at my feet the world's great master fall,
Himself, his throne, his world, I'd scorn'em all
Not Cæsar's empress would I deign to prove;
No, make me mistress to the man I love;
If there be yet another name more free,
More fond than mistress, make me that to thee!
Oh! happy state! when souls each other draw,
When love is liberty, and nature, law:
All then is full, possessing, and possess'd,
No craving void left aking in the breast:
Ev'n thought meets thought, ere from the lips it part,
And each warm wish springs mutual from the heart.
This sure is bliss (if bliss on earth there be)
And once the lot of Abelard and me.

Alas how chang'd! what sudden horrors rise!
A naked Lover bound and bleeding lies!
Where, where was Eloise? her voice, her hand,
Her ponyard, had oppos'd the dire command.
Barbarian, stay! that bloody stroke restrain;
The crime was common, common be the pain.
I can no more; by shame, by rage suppress'd,
Let tears, and burning blushes speak the rest.

Canst thou forget that sad, that solemn day,
When victims at yon altar's foot we lay!
Canst thou forget what tears that moment fell,

When, warm in youth, I bade the world farewell?
As with cold lips I kiss'd the sacred veil,
The shrines all trembled, and the lamps grew pale:
Heav'n scarce believ'd the Conquest it survey'd,
And Saints with wonder heard the vows I made.
Yet then, to those dread altars as I drew,
Not on the Cross my eyes were fix'd, but you:
Not grace, or zeal, love only was my call,
And if I lose thy love, I lose my all.
Come! with thy looks, thy words, relieve my woe;
Those still at least are left thee to bestow.
Still on that breast enamour'd let me lie,
Still drink delicious poison from thy eye,
Pant on thy lip, and to thy heart be press'd;
Give all thou canst — and let me dream the rest.
Ah no! instruct me other joys to prize,
With other beauties charm my partial eyes,
Full in my view set all the bright abode,
And make my soul quit Abelard for God.

Ah think at least thy flock deserves thy care,
Plants of thy hand, and children of thy pray'r.
From the false world in early youth they fled,
By thee to mountains, wilds, and deserts led.
You rais'd these hallow'd walls; the desert smil'd,
And Paradise was open'd in the Wild.

No weeping orphan saw his father's stores
Our shrines irradiate, or emblaze the floors;
No silver saints, by dying misers giv'n,
Here brib'd the rage of ill-requited heav'n :
But such plain roofs as Piety could raise,
And only vocal with the Maker's praise.
In these lone walls (their days eternal bound)
These moss-grown domes with spiry turrets crown'd,
Where awful arches make a noon-day night,
And the dim windows shed a solemn light;
Thy eyes diffus'd a reconciling ray,
And gleams of glory brighten'd all the day.
But now no face divine contentment wears,
'Tis all blank sadness, or continual tears.
See how the force of others pray'rs I try,
(O pious fraud of am'rous charity!)
But why should I on others pray'rs depend?
Come thou, my father, brother, husband, friend!
Ah let thy handmaid, sister, daughter move,
And all those tender names in one, thy love!
The darksome pines that o'er yon rocks reclin'd
Wave high, and murmur to the hollow wind,
The wand'ring streams that shine between the hills,
The grots that echo to the tinkling rills,
The dying gales that pant upon the trees,

The lakes that quiver to the curling breeze;
No more these scenes my meditation aid,
Or lull to rest the visionary maid.
But o'er the twilight groves and dusky caves,
Long-sounding isles, and intermingled graves,
Black Melancholy sits, and round her throws
A death-like silence, and a dread repose:
Her gloomy presence saddens all the scene,
Shades ev'ry flow'r, and darkens ev'ry green,
Deepens the murmur of the falling floods,
And breathes a browner horror on the woods.

Yet here for ever, ever must I stay;
Sad proof how well a lover can obey!
Death, only death, can break the lasting chain;
And here, ev'n then, shall my cold dust remain,
Here all its frailties, all its flames resign,
And wait till 'tis no sin to mix with thine.

Ah wretch! believ'd the spouse of God in vain,
Confess'd within the slave of love and man.
Assist me, heav'n! but whence arose that pray'r?
Sprung it from piety, or from despair?
Ev'n here, where frozen chastity retires,
Love finds an altar for forbidden fires.
I ought to grieve, but cannot what I ought;
I mourn the lover, not lament the fault;

I view my crime, but kindle at the view,
Repent old pleasures, and sollicit new;
Now turn'd to heav'n, I weep my past offence,
Now think of thee, and curse my innocence.
Of all affliction taught a lover yet,
'Tis sure the hardest science to forget!
How shall I lose the sin, yet keep the sense,
And love th'offender, yet detest th'offence?
How the dear object from the crime remove,
Or how distinguish penitence from love?
Unequal task! a passion to resign,
For hearts so touch'd, so pierc'd, so lost as mine.
Ere such a soul regains its peaceful state,
How often must it love, how often hate!
How often hope, despair, resent, regret,
Conceal, disdain, — do all things but forget.
But let heav'n seize it, all at once 'tis fir'd;
Not touch'd, but rapt; not waken'd, but inspir'd!
Oh come! oh teach me nature to subdue,
Renounce my love, my life, my self — and you.
Fill my fond heart with God alone, for he
Alone can rival, can succeed to thee.

How happy is the blameless Vestal's lot?
The world forgetting, by the world forgot:
Eternal sun-shine of the spotless mind!

Each pray'r accepted, and each wish resign'd;
Labour and rest, that equal periods keep;
« Obedient slumbers that can wake and weep; »
Desires compos'd, affections ever ev'n;
Tears that delight, and sighs that waft to heav'n.
Grace shines around her with serenest beams,
And whisp'ring Angels prompt her golden dreams.
For her th'unfading rose of Eden blooms,
And wings of Seraphs shed divine perfumes,
For her the Spouse prepares the bridal ring,
For her white virgins Hymenæals sing,
To sounds of heav'nly harps she dies away,
And melts in visions of eternal day.
  Far other dreams my erring soul employ,
Far other raptures of unholy joy:
When at the close of each sad, sorrowing day,
Fancy restores what vengeance snatch'd away,
Then conscience sleeps, and leaving nature free,
All my loose soul unbounded springs to thee.
O curst, dear horrors of all-conscious night!
How glowing guilt exalts the keen delight!
Provoking Dæmons all restraint remove,
And stir within me ev'ry source of love.
I hear thee, view thee, gaze over all thy charms,
And round thy phantom glue my clasping arms.

I wake : — no more I hear, no more I view,
The phantom flies me, as unkind as you.
I call aloud; it hears not what I say :
I stretch my empty arms; it glides away.
To dream once more I close my willing eyes;
Ye soft illusions, dear deceits, arise!
Alas, no more! methinks we wand'ring go
Thro' dreary wastes, and weep each other's woe,
Where round some mould'ring tow'r pale ivy creeps,
And low-brow'd rocks hang nodding o'er the deeps.
Sudden you mount, you beckon from the skies;
Clouds interpose, waves roar, and winds arise.
I shriek, start up, the same sad prospect find,
And wake to all the griefs I left behind.
For thee the fates, severely kind, ordain
A cool suspense from pleasure and from pain;
Thy life a long dead calm of fix'd repose;
No pulse that riots, and no blood that glows.
Still as the sea, ere winds were taught to blow,
Or moving spirit bade the waters flow;
Soft as the slumbers of a saint forgiv'n,
And mild as op'ning gleams of promis'd heav'n.
Come, Abelard! for what hast thou to dread?
The torch of Venus burns not for the dead.
Nature stands check'd; religion disapproves;

Ev'n thou art cold — yet Eloisa loves.
Ah hopeless, lasting flames! like those that burn
To light the dead, and warm th'unfruitful urn.
What scenes appear where'er I turn my view?
The dear Ideas, where I fly, pursue,
Rise in the grove, before the altar rise,
Stain all my soul, and wanton in my eyes.
I waste the Matin lamp in sighs for thee,
Thy image steals between my God and me,
Thy voice I seem in ev'ry hymn to hear,
With ev'ry bead I drop too soft a tear.
When from the censer clouds of fragrance roll,
And swelling organs lift the rising soul,
One thought of thee puts all the pomp to flight,
Priests, tapers, temples, swim before my sight:
In seas of flame my plunging soul is drown'd,
While Altars blaze, and Angels tremble round.
While prostrate here in humble grief I lie,
Kind, virtuous drops just gath'ring in my eye,
While praying, trembling, in the dust I roll,
And dawning grace is op'ning on my soul:
Come, if thou dar'st, all charming as thou art!
Oppose thyself to heav'n; dispute my heart;
Come, with one glance of those deluding eyes
Blot out each bright Idea of the skies;

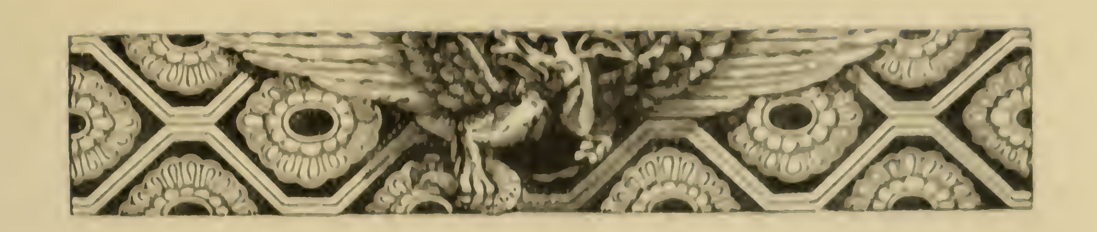
Take back that grace, those sorrows, and those tears;
Take back my fruitless penitence and pray'rs;
Snatch me, just mounting, from the blest abode;
Assist the fiends, and tear me from my God!
    No, fly me, fly me, far as Pole from Pole;
Rise Alps between us! and whole oceans roll!
Ah, come not, write not, think not once of me,
Nor share one pang of all I felt for thee.
Thy oaths I quit, thy memory resign;
Forget, renounce me, hate whate'er was mine.
Fair eyes, and tempting looks (which yet I view!)
Long lov'd, ador'd ideas, all adieu!
O Grace serene! oh virtue heav'nly fair?
Divine oblivion of low-thoughted care!
Fresh blooming Hope, gay daughter of the sky!
And Faith, our early immortality!
Enter, each mild, each amicable guest;
Receive, and wrap me in eternal rest!
    See in her cell sad Eloisa spread,
Propt on some tomb, a neighbour of the dead.
In each low wind methinks a Spirit calls,
And more than Echoes talk along the walls.
Here, as I watch'd the dying lamps around,
From yonder shrine I heard a hollow sound.
« Come, sister, come! (it said, or seem'd to say)

« Thy place is here, sad sister, come away!
« Once like thyself, I trembled, wept, and pray'd,
« Love's victim then, tho' now a sainted maid:
« But all is calm in this eternal sleep;
« Here grief forgets to groan, and love to weep,
« Ev'n superstition loses ev'ry fear:
« For God, not man, absolves our frailties here. »
I come, I come! prepare your roseate bow'rs,
Celestial palms, and ever-blooming flow'rs.
Thither, where sinners may have rest, I go,
Where flames refin'd in breasts seraphic glow:
Thou, Abelard! the last sad office pay,
And smooth my passage to the realms of day;
See my lips tremble, and my eye-balls roll,
Suck my last breath, and catch my flying soul!
Ah no — in sacred vestments may'st thou stand,
The hallow'd taper trembling in thy hand,
Present the Cross before my lifted eye,
Teach me at once, and learn of me to die.
Ah then, thy once-lov'd Eloisa see!
It will be then no crime to gaze on me.
See from my cheek the transient roses fly!
See the last sparkle languish in my eye!
'Till ev'ry motion, pulse, and breath be o'er;
And ev'n my Abelard be lov'd no more.

O Death all-eloquent! you only prove
What dust we doat on, when 'tis man we love.
Then too, when fate shall thy fair frame destroy,
(That cause of all my guilt, and all my joy)
In trance extatic may thy pangs be drown'd,
Bright clouds descend, and Angels watch thee round,
From op'ning skies may streaming glories shine,
And Saints embrace thee with a love like mine.
May one kind grave unite each hapless name,
And graft my love immortal on thy fame!
Then, ages hence, when all my woes are o'er,
When this rebellious heart shall beat no more;
If ever chance two wand'ring lovers brings
To Paraclete's white walls and silver springs,
O'er the pale marble shall they join their heads,
And drink the falling tears each other sheds;
Then sadly say, with mutual pity mov'd,
« Oh may we never love as these have lov'd! »
From the full choir when loud Hosannas rise,
And swell the pomp of dreadful sacrifice,
Amid that scene if some relenting eye
Glance on the stone where our cold relicks lie,
Devotion's self shall steal a thought from heav'n,
One human tear shall drop, and be forgiv'n.
And sure if fate some future bard shall join

In sad similitude of griefs to mine,
Condemn'd whole years in absence to deplore,
And image charms he must behold no more;
Such if there be, who loves so long, so well;
Let him our sad, our tender story tell;
The well-sung woes will sooth my pensive ghost;
He best can paint 'em who shall feel 'em most.





HÉLOÏSE A ABAILARD.

TRADUIT DE L'ANGLAIS D'ALEX. POPE.

DANS cette solitude paisible, séjour où la contemplation tourne constamment ses regards vers le ciel, lieu où règne un silence si profond, quels mouvements troublent la tranquillité de mon ame? pourquoi mes pensées s'égarent-elles au-delà de cette retraite sacrée? pourquoi mon cœur ressent-il des feux si long-temps oubliés? Quoi! aimerais-je encore?

Oui, cette lettre vient de lui : c'est le nom d'Abailard qu'Héloïse doit baiser encore une fois : nom cher et fatal!

je ne veux plus te prononcer ; ne passe plus ces lèvres que la religion a consacrées au silence ; reste à jamais renfermé dans mon cœur, où l'idée trop chérie d'Abailard est mêlée avec celle de Dieu.

Que ma main s'arrête et ne trace pas ce nom..... mais je viens de l'écrire..... c'est à mes larmes à l'effacer. En vain la malheureuse Héloïse a recours aux larmes et à la prière : son cœur commande sans cesse, et sa main obéit toujours.

O murs dont la sombre enceinte renferme des tourments volontaires, et retentit de soupirs poussés par la pénitence ; rochers que de pieux genoux ont usés ; cavernes hérissées d'épines ; autels où les vierges au teint pâle veillent sans cesse ; statues des saints [1], qui ont appris à se vaincre eux-mêmes ; votre vue et mon long silence ne m'ont point rendue insensible comme vous. En vain le ciel me rappelle à lui ; tandis que je prie, la nature, toujours rebelle, occupe la moitié de mon cœur ; mes prières, mes jeûnes, mes pleurs, ne peuvent éteindre ni même affaiblir le feu qui me dévore.

Sitôt que ma main tremblante eut ouvert ta lettre, ô mon cher Abailard ! ton nom, qui s'offrit d'abord à mes

[1] Il y a dans l'original, *saints compatissants, dont les statues ont appris à verser des larmes.*

regards, réveilla en moi le sentiment de tous mes malheurs: nom toujours triste, toujours chéri, et que je ne puis prononcer sans pousser des soupirs et verser des larmes. Je tremble toutes les fois que je trouve le mien, sûre que quelque infortune le suivra de près. Mes yeux baignés de pleurs parcourent ta lettre de ligne en ligne, et n'aperçoivent jusqu'au bout qu'une longue suite de malheurs.....
« Tantôt je m'y vois brûlante de l'amour le plus tendre,
« tantôt accablée à la fleur de l'âge par le plus cruel cha-
« grin, enfin perdue dans l'obscure solitude d'un couvent,
« où l'austère religion doit éteindre la flamme la plus vive. »
Ici doivent mourir les plus nobles passions, l'amour et la gloire.

Écris-moi cependant, cher Abailard, écris-moi tout ce que ton cœur ressent encore; que j'unisse mes douleurs aux tiennes, et que je rende soupirs pour soupirs : cette ressource ne peut m'être ôtée, ni par la fortune, ni par nos ennemis, et mon Abailard serait-il plus cruel qu'eux?

Mes larmes sont à moi, et je ne les ménagerai pas; je donnerai à l'amour celles que j'aurais versées dans la prière; ces tristes yeux n'ont rien de mieux à faire :... lire et pleurer sera leur occupation éternelle. Partage donc avec moi tes peines, accorde-moi cette triste consolation : fais plus encore, rejette-les toutes sur moi.

« Le ciel n'inspira d'abord l'invention des lettres que

« pour le soulagement des malheureux, pour quelque « amant banni ou pour une amante captive. Elles vivent, « parlent et expriment ce que l'amour a de plus tendre : « par leur moyen, les désirs d'un jeune cœur se communi- « quent sans crainte ; l'ame se déploie toute entière aux « yeux de l'objet aimé ; l'absence est trompée ; et franchis- « sant la distance des lieux, » un soupir passe de l'Inde jusqu'au pôle.

Tu sais avec quelle innocence [1] j'allai d'abord au-devant de ton amour, qui se déguisait sous le nom d'amitié : mon imagination te prêtait une forme angélique ; tes yeux brillaient d'une flamme douce, pareille à un rayon céleste. Croyant pouvoir t'admirer sans crainte, je t'aimais sans remords ; quand tu chantais les louanges du Seigneur, les cieux me semblaient attentifs aux accents de ta voix ; et lorsque tu annonçais les vérités divines, elles me paraissaient s'embellir en passant par ta bouche.

Quels préceptes pouvaient manquer de persuader quand tu les donnais ? Tu m'enseignas trop aisément qu'aimer n'était pas un crime. Bientôt je m'abandonnai à la séduction de mes sens, et ne souhaitai plus de voir ange celui que j'aimais comme homme ; je ne vis plus que dans un

[1] Dans l'original anglais il y a littéralement : « Je rencontrai d'abord ta flamme quand l'amour m'approcha sous le nom de l'amitié. »

sombre éloignement la félicité des esprits célestes, et je cessai de leur envier le ciel, que je perdais pour toi.

Combien de fois, hélas! ai-je dit en moi-même, quand mes parents me pressaient de choisir un époux : « Je tiens « pour cruelles toutes les lois que l'Amour n'a point dic- « tées : l'Amour, aussi libre qu'un habitant de l'air, à la « vue des liens de l'Hymen, étend ses ailes légères, et s'en- « vole à l'instant. Que les richesses et les honneurs com- « blent les désirs de celle qui consent à porter le joug du « mariage; que son nom soit respecté et sa réputation sa- « crée, j'y consens. Toutes ces apparences de bonheur « s'évanouissent devant une véritable passion : réputation, « richesses, honneurs, qu'êtes-vous en comparaison de « l'amour? » Ce dieu jaloux, se voyant dédaigné, inspire par vengeance des passions inquiètes aux mortels qui profanent ses feux en cherchant en lui un autre bonheur que lui-même.

« Quand je verrais tomber à mes pieds le maître du « monde, qu'il m'offrirait son trône et l'univers, je mé- « priserais ses présents; je ne voudrais pas être la femme « de César : trop heureuse, pourvu que je sois la maîtresse « de celui que j'aime; et s'il est encore un titre plus doux, « je le prendrai pour lui seul. Quel bonheur, quand deux « ames, unies l'une à l'autre, s'aiment librement et ne « connaissent d'autre loi que celle de la nature! Un seul

« objet remplit alors le cœur tout entier ; on possède, on « est possédé à son tour. » Les mêmes pensées de deux véritables amants se rencontrent avant que leurs lèvres se soient ouvertes; les mêmes désirs se lisent dans leurs regards. C'est là une félicité parfaite, et « telle était autrefois « celle d'Abailard et la mienne. »

« Hélas ! que notre sort a changé ! » Quelles horreurs se retracent tout-à-coup à mon imagination! Que vois-je? mon amant nu, lié et couvert de sang, paraît à mes yeux... Où était Héloïse dans ce moment affreux? ses cris, ses efforts se seraient opposés à des ordres si cruels. Barbares, arrêtez... retenez votre main sanguinaire, détournez votre rage sur moi seule; ou du moins, puisque nous avons tous deux commis la même faute, faites-en retomber la peine sur tous deux... Sa douleur m'accable et me trouble... Par pitié, par pudeur, cessez... Mes sanglots redoubles et ma rougeur brûlante m'ôtent la force d'achever.

Pourrais-tu avoir oublié ce jour triste et solennel où, comme deux victimes qui attendaient le coup mortel, nous étions aux pieds des autels? « Que de larmes coulèrent de « nos yeux dans ces cruels moments ! A la fleur de la jeu- « nesse, je disais un adieu éternel au monde, je baisais le « voile sacré avec des lèvres glacées. » Les autels tremblèrent; les lampes pâlirent; le ciel crut à peine la conquête qu'il faisait, et les anges entendirent avec étonnement les

vœux que je prononçais. Je m'avançais cependant vers ce sanctuaire redoutable : ce n'était pas sur la croix que mes yeux étaient fixés, mais sur toi seul. « Le zèle de la religion « ni la grâce ne faisaient point ma vocation ; c'était un « amour malheureux ; et je ne me perdais ainsi toute en- « tière que parce que je perdais mon amant. »

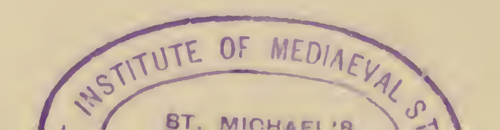
Viens donc, soulage mes douleurs par tes regards et par tes discours ; on t'en a laissé l'usage. Que ma tête se repose encore sur ton sein ; que je boive à longs traits le délicieux poison que j'ai pris dans tes yeux ; que je retrouve ce poison sur tes lèvres. Donne ce qui est en ton pouvoir, et laisse-moi imaginer le reste.

Mais non : que ces pensées criminelles s'évanouissent pour jamais ; « viens plutôt m'instruire de mon devoir, et « me parler de félicités plus durables ; » dessille mes yeux ; peins-moi tout l'éclat de la gloire céleste, et fais que mon ame t'abandonne pour son Dieu. Que si tu te refuses à mes vœux, « songe du moins que mes fidèles compagnes méri- « tent tes soins : c'est ton troupeau ; ce sont des plantes « cultivées par tes mains, des enfants de tes prières ; elles « ont quitté ce monde dans une tendre jeunesse, et tu les « conduisis dans cette paisible retraite dont tu avais élevé « les murailles sacrées. Par toi ce désert fut embelli, et le « paradis ouvert dans ce lieu sauvage. Là aucun orphelin « en pleurs ne voit les richesses de son père orner les au-

« tels ni enrichir les pavés de ce temple ; » on n'y remarque point des tableaux magnifiques ni des statues d'un métal précieux donnés par des pécheurs mourants, tribut d'un aveugle désir d'acquérir le ciel, perdu sans doute par les moyens employés pour l'obtenir. « Les voûtes de « ce saint édifice sont aussi simples que la piété qui l'ha- « bite : » elles en retentissent mieux des louanges du Créateur.

Si tu te transportais dans cette retraite solitaire où nous devons passer nos jours; si tu venais sous ces dômes couronnés de pyramides, dont les voûtes respectables seraient environnées d'une nuit éternelle sans les vitres obscures qui laissent passer quelques faibles rayons de lumière, tes yeux dissiperaient ces noires ténèbres, et des sillons de gloire brilleraient autour de toi : mais maintenant aucun objet consolant ne s'y présente ; « tout y est plongé dans « une profonde tristesse; on n'y entend que des gémisse- « ments ; on n'y voit couler que des pleurs. »

Viens donc, ô mon père, mon frère, mon époux, mon ami! que ton esclave, ta sœur, ta fille, puisse encore, en faveur de tous ces noms, exciter ta pitié pour elle. « Rien « ne saurait plus me porter à la méditation, ni fixer mes « désirs inquiets : » je ne suis plus touchée de ce plaisir simple et ravissant que donne le spectacle de la nature ; ces pins plantés sur la pente des rochers, et dont un vent



sourd agite les feuillages sombres, ces ruisseaux serpentants qui tombent des montagnes, ces eaux qui font retentir de leurs murmures ces grottes profondes, ces lacs dont le souffle de la bise ride la surface, tous ces objets, autrefois si charmants pour moi, ne me procurent aucun repos ni ne calment mes soucis. La noire mélancolie habite ces bois, ces cavernes et ces voûtes, qui ne couvrent que des tombeaux; elle répand autour d'elle un silence pareil à celui de la mort; sa présence ténébreuse attriste cette décoration jadis si riante, ternit l'éclat des fleurs, obscurcit la verdure, et rend terrible le bruit des ondes qui se précipitent en murmurant : on ne ressent plus partout qu'une secrète horreur. Je dois cependant rester ici pour jamais, monument triste et fatal de l'obéissance d'une amante! la mort, la seule mort peut rompre la chaîne qui m'y attache; j'y laisserai toutes mes faiblesses, et j'y sentirai éteindre mon ardeur; mes froides cendres y seront déposées, et j'y attendrai qu'il me soit permis de les mêler avec les tiennes.

Ah! malheureuse! « on te croit l'épouse d'un Dieu, et « tu n'es encore que l'esclave de l'amour et d'un homme! » O ciel! daigne me secourir. Mais d'où part cette prière? vient-elle d'un mouvement de piété ou de désespoir? « Quoi! dans ce lieu même, asile de la chasteté, l'amour « trouve-t-il un autel où brûlent ses feux criminels? » Je dois me repentir; mais puis-je faire ce que je dois? « Je

« regrette l'amant et je ne gémis pas du crime ; » je le vois ce crime, « je le blâme, et je l'aime encore en le condam-« nant. » Je me repens des plaisirs où je me suis livrée, mais j'en sollicite de nouveaux : tantôt, les yeux levés vers le ciel, je pleure mon offense; tantôt je songe à toi, et je renonce à l'innocence où je croyais aspirer.

Pourrais-je t'oublier et haïr ma faiblesse? la cause est toujours en moi : dès que je veux la détruire, je sens que j'en aime l'auteur. Comment séparer du crime l'objet que l'on chérit? l'amour et le repentir se confondent toujours.

Quelle entreprise pour un cœur aussi touché, aussi pénétré, aussi perdu que le mien! Quoi! vaincre une passion si puissante! Avant que mon ame ait pu reprendre sa tranquillité, quels combats entre l'amour et le devoir n'a-t-elle pas à essuyer! combien de fois doit-elle se repentir, retomber, regretter son amant, le dédaigner, faire tout, excepté de l'oublier! Mais non, c'en est fait, je n'ai plus rien à craindre, tout est consommé. Viens donc, mon père, viens m'enseigner à soumettre la nature, à renoncer à mon amour, à la vie, à moi,... et à toi-même. Remplis mon cœur de Dieu, lui seul peut t'y remplacer.

Ah! mille fois heureuse la destinée d'une vierge qui s'est consacrée à lui : elle oublie le monde, qui l'a oubliée à son tour, et elle goûte les douceurs d'un calme profond; son humble résignation fait que tous ses vœux sont exaucés;

le travail, le repos, partagent et remplissent son temps; un sommeil paisible lui laisse la liberté de veiller et de prier[1]; ses désirs sont toujours réglés et ses affections toujours les mêmes; ses larmes font ses délices, et ses prières pénètrent les cieux. Une grâce divine l'environne sans cesse de rayons éclatants; les anges, qui veillent autour d'elle durant son sommeil, lui procurent les songes les plus doux et les plus purs; pour elle l'Époux prépare l'anneau nuptial; des vierges, revêtues de blanc, chantent des hymnes à son honneur; les roses d'Éden, qui ne se fanent jamais, fleurissent pour lui être présentées, et les ailes des séraphins répandent sur elle les parfums les plus exquis. Elle meurt enfin au son des harpes célestes, et se pâme à la vue du bonheur qui l'attend.

D'autres songes et des ravissements bien différents égarent mon ame errante. Quand, à la fin de chaque triste journée, mon imagination te retrace tel que je t'ai connu, ma conscience se tait alors; et laissant parler la nature, mon cœur tout entier revole vers toi. Je déteste et j'aime cependant le souvenir de cette nuit où mes premières faveurs..... Je t'entends, je te vois, mes mains empressées embrassent ton fantôme pour le retenir. Je m'éveille, je

[1] C'est une pensée empruntée de Crashaw. Le vers pris signifie *sommeils obéissants, faciles et légers, qui permettent de veiller et de pleurer* (and. weep.)

n'entends et ne vois plus rien ; le fantôme me fuit, aussi cruel que toi-même ; je le rappelle, et ne suis point entendue ; j'étends mes bras, et ne saisis qu'une ombre fugitive ; je referme les yeux pour ramener ce songe ravissant : revenez, douces illusions, images trompeuses..... Hélas ! en vain je te revois ; mais c'est pour errer ensemble dans d'arides déserts, et pour pleurer nos malheurs.

Soudain tu montes sur une tour à demi détruite par le temps, autour de laquelle rampe le triste lierre, ou sur des rochers dont la cime sourcilleuse est suspendue au-dessus de la mer : là tu sembles me parler du haut des cieux ; mais les nuages nous séparent, les vagues mugissent, et les vents furieux grondent. Je frissonne d'horreur ; le sommeil me quitte brusquement ; je me retrouve au milieu des tristes objets qui m'environnent toujours, et en proie à des tourments qui me suivent partout.

Le destin a tempéré sa rigueur à ton égard d'un mélange de bonté ; il ne t'a réduit qu'à une froide suspension de plaisirs et de peines. Ta vie est un calme profond ; aucune passion n'agite ton cœur, semblable maintenant à ce que la mer était avant que les aquilons orageux eussent reçu l'ordre de la troubler ; ton état est paisible comme le sommeil d'un saint à qui ses péchés sont pardonnés, et dont le salut n'a plus d'épreuves à attendre.

Viens donc, cher Abailard ! qu'aurais-tu à craindre ? le

flambeau de l'amour ne brûle point pour les morts; « le « danger d'aimer ne subsiste plus pour toi; » la nature garde le silence, la religion seule t'anime, et « la froide « indifférence règne dans ton cœur. » Cependant Héloïse t'aime encore. O flamme toujours durable et toujours désespérée, semblable aux lampes sépulcrales qui communiquent à des urnes une chaleur inutile, et qui ne brûlent que pour les morts!

Quelles nouvelles scènes viennent s'offrir encore? Partout où je tourne les yeux, partout où je porte mes pas, ces images chères et dangereuses me poursuivent. Soit que je pleure sur les tombeaux, soit que je prie aux pieds des autels, elles fascinent mes yeux et jettent le trouble dans mon ame. Ton image est toujours dans mon cœur entre le ciel et moi. Si j'entends chanter une hymne, je crois reconnaître ta voix; chaque mot dans mes prières est accompagné d'une larme. « Tandis que des nuées d'encens s'élè- « vent dans l'air, et que l'orgue remplit l'oreille de ses sons « harmonieux, une seule pensée, qui te retrace à mon es- « prit, me ramène à toi et détruit toute cette pompe. « Prêtres, cierges, temple, tout s'évanouit pour moi; et « au moment même que les autels brillent de mille feux, « et que les anges qui les environnent sont saisis du plus « profond respect, je me trouve noyée dans une mer de « passions ardentes. »

Mais dans le temps que, charmée de verser des larmes de pénitence, je me prosterne devant le trône de Dieu; dans le temps que j'invoque ce Dieu avec la plus humble ardeur, et qu'une grâce victorieuse est prête à s'emparer de mon ame, viens, si tu l'oses, tout charmant que tu me parais, viens t'opposer aux décrets du ciel; dispute-lui mon cœur : viens, avec tes regards séducteurs, effacer à mes yeux l'image des félicités célestes, détourner de moi la grâce, et rendre ma repentance infructueuse; écarte-moi de la route des cieux; viens m'arracher des bras de Dieu même.

Que dis-je? malheureuse! fuis-moi plutôt, fuis-moi! Que des montagnes s'élèvent entre nous et que des mers nous séparent! Ne reviens plus, ne m'écris point, ne pense pas même à moi; surtout ne partage aucun des tourments que je ressens pour toi. Je dégage Abailard de tous ses serments, et ne veux plus même me souvenir de lui. Qu'il s'efforce donc à haïr tout ce qui peut avoir quelque rapport avec moi... Regards séduisants que je ne me rappelle que trop encore, douces idées où j'aimais tant à m'arrêter, je vous dis adieu pour jamais. Et toi, grâce divine, vertu céleste, tranquille oubli des soins de ce monde profane, espérance toujours renaissante, fille du ciel et mère de la joie, foi, qui fais jouir d'une immortalité anticipée, venez, entrez tous dans mon cœur, demeurez-y comme des hôtes

doux et aimables; recevez et plongez-moi dans un éternel repos : la triste Héloïse, étendue sur une tombe, vous désire et vous attend. Qu'entends-je? est-ce le souffle des vents qui murmure autour de moi, ou une voix qui retentit aux environs de ces murs et qui m'appelle? Je crois déjà l'avoir entendue plus d'une fois.

Une nuit que je gardais les lampes qui brûlent dans notre temple autour des sépulcres, il me sembla, au moment qu'elles étaient prêtes à s'éteindre, qu'une voix creuse sortait du fond d'un tombeau :

« Viens, triste sœur, me disait-elle; viens; ta place est « ici, viens y demeurer pour toujours. Je fus autrefois, « comme toi, victime de l'amour : je tremblais, je versais « des larmes, et je priais comme toi. Je n'ai trouvé de calme « que dans ce long sommeil. Ici les malheureux cessent « de se plaindre, et les amants n'y répandent plus de « pleurs : la superstition même y perd toutes ses craintes; « car Dieu, plus indulgent que les hommes, nous y par- « donne nos faiblesses. »

Je viens, je viens : que les anges me préparent leurs berceaux odoriférants, leurs palais célestes, et leurs fleurs toujours nouvelles! Je vais où les pécheurs peuvent trouver du repos, et où les saints ne connaissent que des flammes épurées. Cher Abailard, rends-moi les derniers devoirs; adoucis-moi le passage de ce monde aux demeures

célestes : vois mes lèvres tremblantes; ferme mes yeux déjà immobiles, et reçois mon dernier soupir avec mon ame qui s'envole. Non, non!... Que je te voie revêtu de tes habits sacrés, le cierge dans ta main tremblante; présente la croix à mes yeux élevés vers le ciel; enseigne-moi et apprends en même temps de moi à mourir. Considère alors cette Héloïse que tu as tant aimée : ce ne sera plus un crime de la regarder. Vois les roses de mon teint se flétrir, et la dernière étincelle de la vie s'éteindre dans mes yeux; prends ma main, presse-la jusqu'à ce que, perdant tout sentiment, je cesse de respirer, et même d'aimer mon Abailard!

Que tu es éloquente, ô mort! il n'appartient qu'à toi de prouver que c'est une folle passion que celle qui a un peu de poussière pour objet.

Le temps viendra où ces traits qui ont eu tant de pouvoir sur moi seront détruits. Que les peines que fait souffrir le passage douloureux de la vie à la mort soient alors suspendues à ton égard par une sainte extase; que de brillantes nuées d'anges descendent du ciel et veillent autour de toi; que des rayons de gloire partent des cieux ouverts, et que les bienheureux s'avancent au-devant de toi et t'embrassent avec une tendresse égale à la mienne!

Puisse un même tombeau réunir nos deux noms, et rendre mon amour aussi immortel que ta renommée!

Alors si, dans les siècles à venir, deux amants, voyageant ensemble, viennent par hasard visiter les murs et les sources du Paraclet, ils inclineront leurs têtes en les approchant l'une de l'autre, pour lire l'inscription de notre sépulcre; et buvant mutuellement les larmes qui couleront de leurs yeux, ils diront, touchés de la plus vive compassion : Puissions-nous ne jamais aimer aussi malheureusement qu'eux!

Comment ne seraient-ils pas attendris? Celui qui, au moment même de la pompe la plus solennelle du redoutable sacrifice, jettera un regard sur la tombe qui couvrira nos froides cendres, sentira son cœur s'émouvoir; sa pensée, pour un instant, sera détournée du ciel; ses yeux se rempliront de larmes, et sa douleur lui sera pardonnée.

Si le destin faisait jamais ressentir à quelque poète des maux pareils aux miens, et qu'il fût condamné à pleurer des années entières l'absence d'un objet chéri, et à se retracer toujours l'image des charmes qu'il ne pourrait plus revoir, pourvu qu'il ait aimé aussi long-temps et aussi fortement que moi, qu'il écrive notre funeste et tendre histoire. Celui qui sera le plus sensible à nos malheurs les chantera le plus dignement.

Héloïse.

M. V. COUSIN.



OUVRAGES INÉDITS D'ABÉLARD

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE EN FRANCE,

PUBLIÉS PAR M. VICTOR COUSIN.

EXTRAIT DE L'INTRODUCTION.

La scolastique appartient à la France, qui produisit, forma ou attira les docteurs les plus illustres. L'Université de Paris est au moyen âge la grande école de l'Europe. Or, l'homme qui par ses qualités et par ses défauts, par la hardiesse de ses opinions, l'éclat de sa vie, la passion innée de la polémique, et le plus rare talent d'enseignement, concourut le plus à accroître et à répandre le goût des études et ce mouvement intellectuel d'où est sortie, au treizième siècle,

l'Université de Paris, cet homme est Pierre Abélard.

Ce nom est assurément un des noms les plus célèbres; et la gloire n'a jamais tort : il ne s'agit que d'en retrouver les titres.

Abélard, de Palais, près Nantes, après avoir fait ses premières études en son pays, et parcouru les écoles de plusieurs provinces pour y augmenter son instruction, vint se perfectionner à Paris, où d'élève il devint bientôt le rival et le vainqueur de tout ce qu'il y avait de maîtres renommés : il régna en quelque sorte dans la dialectique. Plus tard, quand il mêla la théologie à la philosophie, il attira une si grande multitude d'auditeurs de toutes les parties de la France et même de l'Europe, que, comme il le dit lui-même, les hôtelleries ne suffisaient plus à les contenir, ni la terre à les nourrir. Partout où il allait, il semblait porter avec lui le bruit et la foule; le désert où il se retirait devenait peu à peu un auditoire immense. En philosophie, il intervint dans la plus grande querelle du temps, celle du réalisme et du nominalisme, et il créa un système intermédiaire. En théologie, il mit de côté la vieille école d'Anselme de Laon, qui exposait sans expliquer, et fonda ce qu'on appelle aujourd'hui le rationalisme. Et il ne brilla pas seulement dans l'école; il émut l'Église et l'état, il occupa deux grands conciles, il eut pour adversaire saint Bernard, et un de ses disciples et de ses amis

fut Arnauld de Brescia. Enfin, pour que rien ne manquât à la singularité de sa vie et à la popularité de son nom, ce dialecticien qui avait éclipsé Guillaume de Champeaux, ce théologien contre lequel se leva le Bossuet du douzième siècle, était beau, poète et musicien; il faisait en langue vulgaire des chansons qui amusaient les écoliers et les dames; et, chanoine de la cathédrale, professeur du cloître, il fut aimé jusqu'au plus absolu dévouement par cette noble créature qui aima comme sainte Thérèse, écrivit quelquefois comme Sénèque, et dont la grâce devait être irrésistible, puisqu'elle charma saint Bernard lui-même. Héros de roman dans l'Église, bel esprit dans un temps barbare, chef d'école et presque martyr d'une opinion, tout concourut à faire d'Abélard un personnage extraordinaire. Mais de tous ses titres celui qui se rapporte à notre objet, et qui lui donne une place à part dans l'histoire de l'esprit humain, c'est l'invention d'un nouveau système philosophique, et l'application de ce système, et en général de la philosophie à la théologie. Sans doute avant Abélard on trouverait quelques rares exemples de cette application périlleuse, mais utile, dans ses écarts mêmes, aux progrès de la raison; mais c'est Abélard qui l'érigea en principe; c'est donc lui qui contribua le plus à fonder la scolastique, car la scolastique n'est pas autre chose. Depuis Charlemagne, et même auparavant, on enseignait dans beaucoup

de lieux un peu de grammaire et de logique ; en même temps un enseignement religieux ne manquait pas ; mais cet enseignement se réduisait à une exposition plus ou moins régulière des dogmes sacrés : il pouvait suffire à la foi, il ne fécondait pas l'intelligence. L'introduction de la dialectique dans la théologie pouvait seule amener cet esprit de controverse qui est le vice et l'honneur de la scolastique. Abélard est le principal auteur de cette introduction ; il est donc le principal fondateur de la philosophie du moyen âge : de sorte que la France a donné à la fois à l'Europe la scolastique au douzième siècle par Abélard, et au commencement du dix-septième dans Descartes, le destructeur de cette même scolastique et le père de la philosophie moderne. Et il n'y a point là d'inconséquence ; car le même esprit qui avait élevé l'enseignement religieux ordinaire à cette forme systématique et rationnelle qu'on appelle la scolastique, pouvait seul surpasser cette forme même et produire la philosophie proprement dite. Le même pays a donc très-bien pu porter, à quelques siècles de distance, Abélard et Descartes ; aussi remarque-t-on entre ces deux hommes une similitude frappante, à travers bien des différences. Abélard a essayé de se rendre compte de la seule chose qu'on pût étudier de son temps, la théologie ; Descartes s'est rendu compte de ce qu'il était enfin permis d'étudier du sien, l'homme et la nature. Celui-ci

n'a reconnu d'autre autorité que celle de la raison; celui-là a entrepris de transporter la raison dans l'autorité. Tous deux ils doutent et ils cherchent; ils veulent comprendre le plus possible et ne se reposer que dans l'évidence : c'est là le trait commun qu'ils empruntent à l'esprit français, et ce trait fondamental de ressemblance en amène beaucoup d'autres; par exemple, cette clarté de langage qui naît spontanément de la netteté et de la précision des idées. Ajoutez qu'Abélard et Descartes ne sont pas seulement Français, mais qu'ils appartiennent à la même province, à cette Bretagne dont les sentiments se distinguent par un si vif sentiment d'indépendance et une si forte personnalité. De là, dans les deux illustres compatriotes, avec leur originalité naturelle, une certaine disposition à médiocrement admirer ce qui s'était fait avant eux et ce qui se faisait de leur temps, l'indépendance poussée souvent jusqu'à l'esprit de querelle, la confiance dans leurs forces et le mépris de leurs adversaires [1], plus de conséquence que de solidité dans leurs opinions, plus de sagacité que d'étendue, plus de vigueur dans la trempe de l'esprit et du caractère

[1] Pour Descartes, voyez le Discours sur la méthode et toute sa Correspondance; pour Abélard, la fameuse lettre, *Historia calamitatum*, où il s'accuse lui-même d'arrogance, et tous ses ouvrages. Othon de Freisingen, son contemporain, qui l'avait connu personnellement, s'en exprime ainsi, *De gestis Friderici*, lib. I, cap. 47 : « Tàm arrogans suoque tantùm ingenio

que d'élévation ou de profondeur dans la pensée, plus d'invention que de sens commun; abondant dans leur sens propre plutôt que s'élevant à la raison universelle, opiniâtres, aventureux, novateurs, révolutionnaires.

Abélard et Descartes sont incontestablement les deux plus grands philosophes qu'ait produits la France, l'un au moyen âge, l'autre dans les temps modernes. . . . . .

. . . .

(Après avoir fait connaître les doctrines d'Abélard « cet ardent génie, ce Descartes du douzième siècle » par une exposition qui est un modèle de clarté et de discussion philosophique, M. Cousin résume ainsi son opinion :)

Pierre Abélard est, avec saint Bernard, dans l'ordre intellectuel, le plus grand personnage du douzième siècle. Comme saint Bernard représente l'esprit conservateur et l'orthodoxie chrétienne, dans son admirable bon sens, sa profondeur sans subtilité, sa pathétique éloquence, mais aussi dans ses ombrages et dans ses limites parfois trop étroites, de même Abélard et son école représentent en quelque sorte le côté libéral et novateur du temps, avec ses promesses souvent trompeuses et le mélange inévitable

confidens, ut vix ad audiendos magistros ab altitudine mentis suæ humiliatus descenderet. »

Petri Abælardi opera, in-4°, avec des notes de Duchesne.

de bien et de mal, de raison et d'extravagance. Il exerça sur son siècle une sorte de prestige. De 1108 à 1140, il obtint dans l'enseignement des succès inouïs jusqu'alors, et qui, s'ils n'étaient attestés par d'irrécusables témoins, ressembleraient à des inventions fabuleuses. Il avait trouvé à Paris deux écoles célèbres, celle du Cloître et celle de Saint-Victor, et il en suscita une foule d'autres pour soutenir ou pour combattre son système, et c'est de là qu'est née l'Université de Paris. Malgré ses erreurs et les anathèmes de deux conciles, sa périlleuse mais féconde méthode est devenue la méthode universelle de la théologie scolastique. Les erreurs s'effacèrent, et la méthode resta, comme une conquête de l'esprit d'indépendance. . . . .

. . . .

V. Cousin.



ON TROUVERA A LA FIN DU TOME DEUXIÈME

LES

TESTIMONIA VETERUM,

OU

TÉMOIGNAGES DES ANCIENS

CONCERNANT ABAILARD ET HÉLOÏSE.

LETTRES

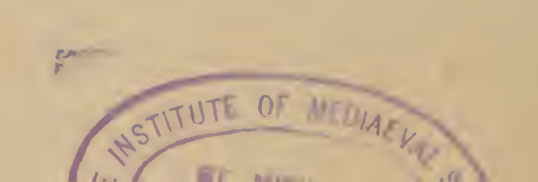
D'ABAILARD ET D'HÉLOÏSE.

LETTRE D'ABAILARD

ADRESSÉE A UN AMI,

CONTENANT

LE RÉCIT DE SES MALHEURS.


INSTITUTE OF MEDIAEVAL

P[e]tri abaelardi ad ami
cum suū cōsolatoria

Epe humanos af
fect⁹ aut puocant
aut mitigant am
pli exempla q̄ui uba. vn̄ post nullam
smonis ad psentem habita consolacio
nem de ipsis calamitatum mear exp
imentis consolatariam ad absentē
scribere decrevi ut in conparacōne mea
rum tuas aut nullas aut modicas tem
ptaciones recognoscas et tolerabilius
feras De loquo natiuus. et.

Ego igitur oppidu quodam oriundus qui
in ingressu minoris britannie
constrictum, ab urbe nanetica versus
orientem octo credo miliariis remo
tum pp̄o vocabulo pala appellari.
Sic natura terre mee ut generis levis:
ita et ingenio extiti et ad literatoriam
disciplinam facilis.



LETTRE D'ABAILARD

ADRESSÉE A UN AMI.

Souvent l'exemple est plus puissant que la parole pour exciter ou pour calmer les affections humaines. Aussi, après vous avoir fait entendre une voix consolante, je veux retracer à vos yeux le tableau de mes infortunes. Puisse-t-il vous consoler tout-à-fait ! En comparant mes malheurs et les vôtres, vous reconnaîtrez que toutes vos épreuves ne sont rien ou qu'elles sont peu de chose, et vous aurez plus de patience à les supporter.

Je suis né dans un bourg situé à l'entrée de la Bretagne, environ à huit milles de Nantes, du côté de l'Est, et appelé le Palais. Si je dus au sol natal ou à la vertu du sang la légèreté de mon caractère, je reçus aussi de la nature une grande aptitude pour la science. Mon père, avant de ceindre le baudrier du soldat, avait reçu quelque teinture des lettres, et plus tard il se prit pour elles d'une telle passion, qu'il voulut donner successivement à tous ses fils une éducation savante, avant de les former au métier des armes; règle dont il ne s'écarta point. J'étais l'aîné de ses enfants, et les soins qu'il donna à mon instruction furent proportionnés à la tendresse extrême qu'il avait pour moi. De mon côté, plus j'avançais avec rapidité dans l'étude, plus je m'y attachais avec ardeur. Enfin elle eut pour moi tant de charmes, qu'abdiquant la pompe de la gloire militaire et abandonnant à mes frères l'héritage paternel et mon droit d'aînesse, je renonçai à la cour de Mars pour grandir dans le sein de Minerve. Préférant la dialectique et son arsenal à toutes les autres branches de la philosophie, j'échangeai les armes de la guerre contre celles de la logique, et les trophées des batailles contre les assauts de la discussion. Je me mis à parcourir les provinces, toujours disputant; et partout où j'apprenais que cet art était cultivé, j'y courais, entraîné par une émulation toute péripatéticienne.

J'arrivai enfin à Paris, où la scholastique était déjà florissante, et je suivis quelque temps les leçons de Guillaume de Champeaux, qui était justement considéré comme le maître le plus habile dans

ce genre d'enseignement. Je fus d'abord le bien venu; mais je ne tardai pas à lui devenir insupportable, car je m'attachais à réfuter plusieurs de ses idées, j'argumentais contre lui à outrance, et, revenant toujours à la charge, j'avais quelquefois le tort de rester maître du champ de bataille. Cette audace excitait, parmi ceux même de mes condisciples qui étaient regardés comme les plus distingués, une indignation d'autant plus grande, que je paraissais plus loin d'eux et par ma jeunesse et par la date récente de mes études. Là commencèrent des malheurs qui ne sont point encore finis : ma réputation grandissait, l'envie s'alluma. Enfin, présumant de mon esprit au-delà des forces de mon âge, enfant encore, j'osais aspirer à devenir moi-même chef d'école, et déjà je marquais des yeux l'endroit où je dresserais une chaire rivale. C'était Melun, ville importante alors, château et résidence royale. Guillaume soupçonna mon dessein, et, voulant reléguer mon école plus loin de la sienne, mit sourdement en usage tous les moyens qu'il avait en son pouvoir pour m'enlever à la fois, avant que je l'eusse quitté, mon école et le lieu que j'avais choisi. Mais, comme il avait des jaloux parmi les puissants du pays, je parvins, avec leur secours, au comble de mes désirs, et son envie manifeste me conquit un assentiment presque général. Dès mes premières leçons, ma réputation comme dialecticien prit des proportions si envahissantes, que la renommée de mes anciens condisciples, et celle de Champeaux lui-même, en fut bientôt étouffée. Ce succès augmentant encore mon assurance, je me rapprochai de Paris au plus

vite, et je transportai mon école au château de Corbeil, pour avoir l'ennemi sous ma main et lui donner de plus rudes assauts. Mais, peu de temps après, l'excès du travail me fit tomber dans une maladie de langueur; il fallut respirer l'air du pays natal. Séquestré, pour ainsi dire, de la France, pendant quelques années, j'étais vivement regretté de tous ceux qui se sentaient attirés vers la science de la dialectique.

Peu d'années s'étaient écoulées, et j'étais déjà remis de ma faiblesse depuis long-temps, lorsque mon maître Guillaume, archidiacre de Paris, changeant son ancien habit, entra dans l'ordre des clercs réguliers, avec l'espoir, disait-on, d'obtenir, à la faveur de ces grandes apparences de piété, un avancement rapide dans la carrière des dignités ecclésiastiques; ce qui ne tarda pas d'arriver, car on lui donna l'évêché de Châlons.

Sa nouvelle prise d'habit ne lui fit point abandonner le séjour de Paris ni le goût qu'il avait pour la philosophie, et dans le monastère même où il s'était retiré par esprit de religion il rouvrit aussitôt un cours public d'enseignement.

Je revins alors auprès de lui pour apprendre la rhétorique. Entre autres luttes de controverses que nous eûmes à soutenir, je réfutai d'une manière si victorieuse son argumentation sur les Universaux, que je le forçai d'amender son système, et même d'y renoncer. Voici quelle était son opinion sur l'identité des Universaux : Toute la substance est contenue essentiellement dans chaque corps; il n'y a point diversité d'essence, mais seulement variété



d'attribut. Il changea ensuite sa formule, et déclara, au contraire, que toute la substance était identique par l'attribut et non par l'essence. Comme cette question touchant les Universaux est une des plus importantes de la dialectique, et que Porphyre lui-même, écrivant dans ses Isagoges sur les Universaux, n'osa prendre sur lui de la résoudre, disant : Ceci est très-grave; Champeaux, qui avait été obligé de modifier d'abord sa pensée, puis de la rétracter, vit son cours tomber dans un tel discrédit, qu'on lui permettait à peine de faire sa leçon de dialectique, comme si cette science toute entière consistait dans la question des Universaux.

Cette victoire donna tant de force et d'autorité à mon école, que les disciples les plus fervents de Guillaume, ses partisans les plus tenaces et jusque là les plus acharnés contre ma doctrine, l'abandonnèrent aussitôt pour accourir à mes leçons. Le professeur qui, dans l'école de Paris, avait succédé à notre maître, vint m'offrir sa place et se ranger au nombre de mes auditeurs, dans l'enceinte même où nous avions été témoins l'un et l'autre des beaux jours de Champeaux.

Je régnais donc sans partage dans le domaine de la dialectique. Vous dire l'envie qui desséchait Guillaume, le levain d'amertume qui fermentait dans son ame et le rongement d'esprit dont il était misérablement travaillé, ce n'est pas chose facile. Ne pouvant soutenir les bouillonnements de son dépit, il essaya de m'écarter encore une fois par la ruse; et comme il n'avait aucun grief

plausible pour agir ouvertement contre moi, il fit destituer, sur une accusation honteuse, celui qui m'avait cédé sa chaire, et en mit un autre à sa place pour me tenir en échec. Alors, revenant moi-même à Melun, j'y établis de nouveau mon école, et plus j'étais visiblement en butte à ses persécutions envieuses, plus je gagnais en considération, selon le mot du poète :

« Toute grandeur attire l'envie; les cimes élevées sont seules » battues par les vents. »

Peu de temps après, voyant que la sincérité de son ardeur religieuse était fort suspectée de la plupart de ses élèves, et qu'ils murmuraient hautement sur sa conversion, parce qu'il n'avait pas quitté un moment Paris, il se transporta, lui, sa petite confrérie et son école, dans une campagne assez éloignée de la capitale. Aussitôt je revins de Melun à Paris, espérant qu'il me laisserait enfin la paix. Mais, comme il avait fait occuper ma chaire par un rival, je plaçai mon camp hors de la ville, sur la montagne Sainte-Geneviève, comme pour assiéger mon usurpateur. A cette nouvelle, Guillaume, perdant toute retenue, se hâta de revenir à Paris, et ramena sa confrérie et ce qu'il pouvait encore avoir de disciples dans l'ancien cloître, comme pour délivrer son lieutenant qu'il avait abandonné. Mais, au lieu de le servir, comme il y comptait, il le perdit. Car auparavant ce malheureux avait au moins quelques disciples tels quels, à cause de sa lecture, genre d'exercice dans lequel il avait une réputation d'habileté. A l'arrivée du maître, son école devint complètement déserte, et il fut obligé de la fermer. Peu



de temps après, désespérant sans doute de la gloire en ce monde, il se convertit aussi à la vie monastique. Après le retour de notre maître à Paris, les disputes scolastiques que mes disciples soutinrent contre Champeaux et ses élèves, les succès que mon école remporta dans ces hostilités, et la part qui m'en revenait à moi-même, sont des détails assez connus de vous. Toutefois je dirai hardiment, et avec plus de modestie qu'Ajax :

« Si vous demandez quelle a été l'issue de ce combat, je n'ai » point été vaincu par mon ennemi. »

Quand je ne le dirais pas, la chose parle d'elle-même, et l'événement l'indique assez.

Sur ces entrefaites, Luce, ma mère chérie, me pressa de revenir en Bretagne ; Bérenger, mon père, avait pris l'habit, et elle se préparait à imiter son exemple. Après la cérémonie, je revins en France, principalement dans l'intention d'étudier la théologie, que le même Guillaume de Champeaux enseignait alors avec beaucoup d'éclat dans son évêché de Châlons. Il avait eu pour maître dans cette science Anselme de Laon, depuis long-temps regardé comme le plus grand théologien de l'Église.

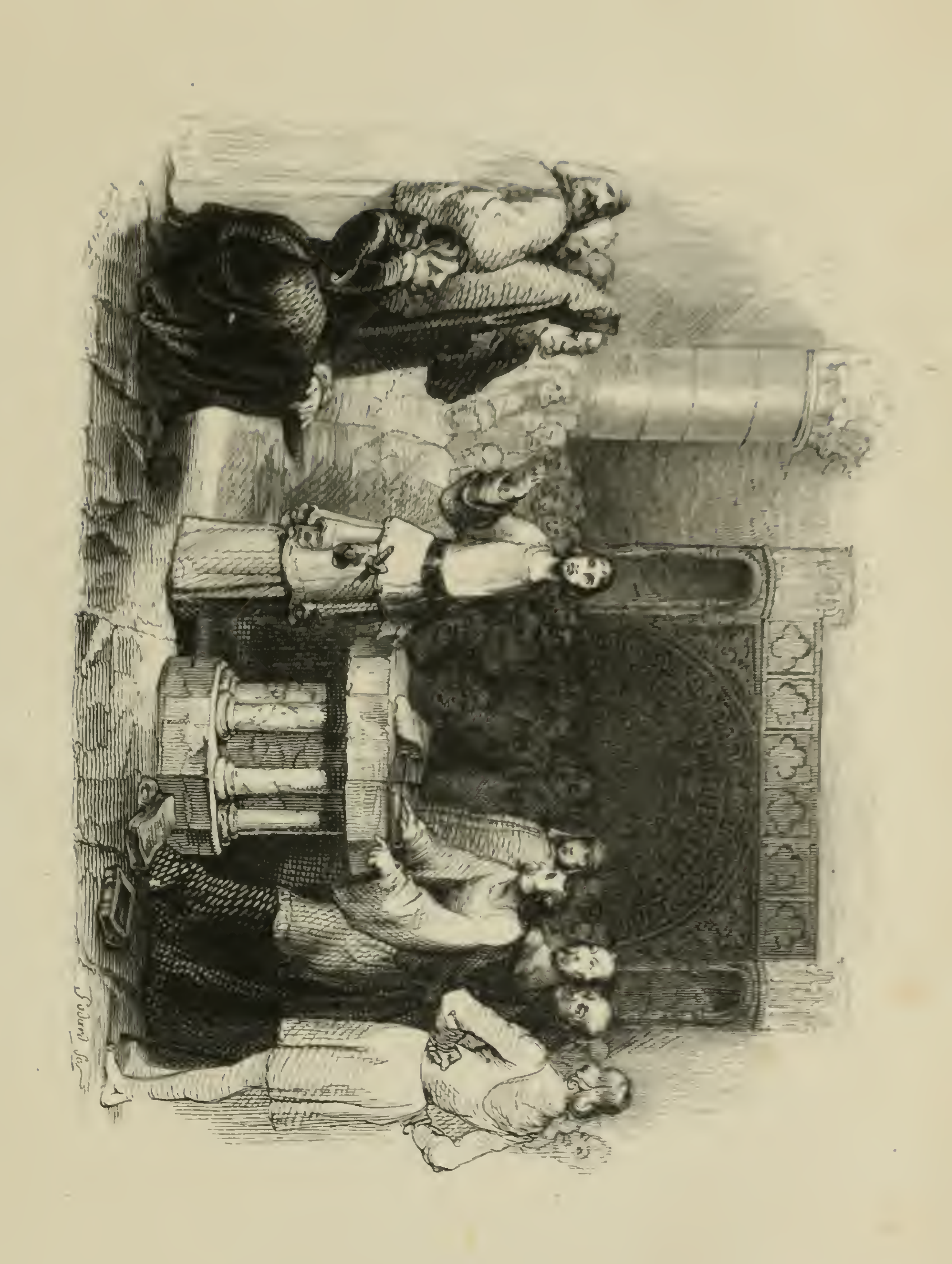
J'allai donc trouver ce vieillard, qui devait plutôt à la routine qu'à son génie ou à sa mémoire sa grande réputation. Si vous alliez frapper à sa porte et le consulter sur quelque difficulté, vos doutes s'augmentaient, vous reveniez plus incertain qu'auparavant. Admirable pour de simples auditeurs, il était nul en présence d'un adversaire. Il avait une merveilleuse abondance de langage ; mais

sous ses belles paroles le sens était pauvre et vide de raison. Lorsqu'il allumait son feu, il remplissait sa maison de fumée, il ne l'éclairait point de lumière. Son arbre, tout en feuillage, présentait de loin un aspect imposant; mais, quand on venait à l'examiner de plus près, on trouvait qu'il était stérile. Je m'en étais approché pour recueillir du fruit; je reconnus que c'était le figuier maudit par le Seigneur, ou le vieux chêne auquel Lucain compare Pompée dans ces vers :

« L'ombre d'un grand nom était seule debout, comme un chêne » altier dans une campagne fertile. »

Une fois désabusé, je ne restai pas long-temps oisif sous son ombre. Je n'assistais plus que rarement à ses leçons, et cette inexactitude blessait les principaux disciples d'Anselme, comme une marque de mépris pour un si grand docteur. Ils l'excitèrent donc sourdement contre moi, et leurs perfides suggestions m'en firent un ennemi.

Un jour, après la séance de controverse, il arriva que nous devisions entre élèves; et l'un d'eux m'ayant demandé insidieusement ce que je pensais de la lecture des livres saints, moi qui n'avais encore étudié que la physique, je répondis que c'était la plus salutaire des lectures, puisqu'elle nous instruit au salut de notre ame; mais que j'étais extrêmement étonné de voir que des gens lettrés ne se contentassent point, pour expliquer la Bible, du texte même et de la glose, et qu'ils eussent encore besoin d'un autre secours. Le rire fut presque général. On me demanda si je



me sentais la force et la hardiesse d'entreprendre une pareille tâche. Je répondis que j'étais prêt, s'ils voulaient, à en faire l'épreuve. S'écriant alors et riant de plus belle : Certes, dirent-ils, nous y consentons de grand cœur. — Eh bien ! dis-je à mon tour, qu'on cherche et qu'on me donne un passage difficile de l'Écriture avec un seul commentateur, et je soutiendrai le défi. Ils s'accordèrent tous à choisir l'obscure prophétie d'Ézéchiel. Prenant donc le livre, je les invitai aussitôt à venir entendre dès le lendemain mon commentaire. Alors, prodiguant les conseils à un homme qui n'en voulait point, ils me disaient que l'entreprise était grave et qu'il ne fallait pas l'aborder précipitamment ; que je devais prendre mon temps et méditer mon interprétation à loisir. Je répondis fièrement que d'habitude je ne procédais point par la longueur du travail, mais par la vertu de mon esprit ; et j'ajoutai ou que je retirais ma parole, ou qu'ils viendraient entendre mon explication le lendemain même.

Il faut avouer que ma première leçon réunit peu d'auditeurs ; car il paraissait ridicule à tout le monde de voir un jeune homme qui, pour ainsi dire, n'avait jamais ouvert les livres saints, se mesurer avec eux si témérairement. Cependant tous ceux qui m'entendirent furent si charmés de cette première séance, qu'ils la prônèrent dans les termes les plus pompeux, et me pressèrent de donner suite à mon commentaire en suivant la même méthode. L'affaire fit du bruit. Ceux qui n'avaient point assisté à la première leçon accoururent en foule à la seconde et à la troisième, et

tous se montrèrent également empressés de transcrire mes explications, à commencer par celles de la première séance.

Un pareil triomphe irrita dans le cœur du vieil Anselme toutes les fureurs de la jalousie. Déjà aiguillonné depuis long-temps contre moi, comme je l'ai dit, par des instigations malveillantes, il commença à me tourmenter pour mes leçons théologiques, comme autrefois Guillaume pour la philosophie.

Il y avait alors dans l'école de ce vieillard deux disciples qui paraissaient obtenir sur les autres la prééminence, Albéric de Reims et Lotulphe de Lombardie. Plus ils étaient en adoration devant leur propre génie, plus ils étaient animés contre moi. A force d'insinuations perfides, ils réussirent à troubler la cervelle du vieil Anselme. Il fut tellement alarmé, qu'il m'interdit brutalement de continuer dans son école le commentaire que j'avais commencé, alléguant pour prétexte que si je venais à émettre quelque opinion erronée, toute la responsabilité retomberait sur lui, à cause de mon inexpérience dans la matière. A cette nouvelle, tous ceux qui fréquentaient l'école furent pénétrés d'indignation. Jamais l'envie ne s'était démasquée avec plus d'impudeur, jamais vengeance n'avait paru si odieuse; mais les calomnies d'Anselme et sa rancune jalouse tournèrent à mon honneur, et sa persécution augmentait ma gloire.

Peu de jours après, je revins à Paris m'installer dans la chaire cathédrale qui m'était offerte, et qu'on me destinait depuis long-temps, dans l'enceinte même de cette école dont j'avais été expulsé.

Pendant plusieurs années j'en restai possesseur sans être inquiété; et là, dès l'ouverture du cours, reprenant les commentaires d'Ézéchiel, que j'avais commencés à Laon, je pris à tâche de les achever.

Ils furent si bien accueillis des lecteurs, que l'opinion publique faisait déjà marcher de front le théologien avec le philosophe. Aussi, l'enthousiasme excité par mes deux cours ayant prodigieusement multiplié le nombre de mes élèves, j'avais à profusion l'argent et la gloire, vous ne devez pas l'ignorer.

Mais la prospérité enfle toujours les sots; la sécurité en ce monde énerve la vigueur de l'ame et en brise facilement les ressorts par les attraits dissolvants de la chair. Me regardant désormais comme le seul philosophe sur terre, et ne redoutant plus rien de l'avenir, je commençai à lâcher la bride à mes passions, moi qui avais toujours vécu dans la plus grande continence; et plus je m'étais avancé dans le chemin de la philosophie et de la science sacrée, plus je m'éloignais, par l'impureté de ma vie, et des philosophes et des saints; car il est certain que les philosophes, et à plus forte raison les saints, je veux dire ceux qui appliquent leur cœur aux exhortations de l'Écriture, ont surtout été admirés à cause de leur chasteté.

J'étais donc dévoré tout entier par la fièvre de l'orgueil et de la luxure, lorsque la grâce divine vint me guérir malgré moi de mes deux maladies, de la luxure d'abord, ensuite de l'orgueil : de la luxure en me privant des moyens de la satisfaire, et de l'orgueil, qui me venait principalement de ma science (selon la parole de l'Apôtre, la science enfle le cœur), en m'humiliant par la destruction de

ce fameux livre dont j'étais si fier. Je veux vous raconter cette double histoire dans l'ordre que les événements ont suivi. Les faits vous instruiront de la vérité mieux que tous les bruits qui vous sont parvenus.

Ne pouvant me résoudre à mettre le pied dans les fanges de la débauche, et privé d'ailleurs par l'assiduité de mes leçons du commerce et de la fréquentation des femmes nobles, j'étais aussi presque sans relations avec celles de la bourgeoisie, lorsque la fortune (puisque c'est le nom qu'on lui donne), prévenant tous mes vœux pour me trahir, trouva une occasion plus favorable, qui devait me renverser des hauteurs de cette vertu sublime, et, par l'humiliation, ramener à l'amour de Dieu l'orgueilleux qui avait méconnu ses bienfaits.

Il existait à Paris une jeune fille nommée Héloïse. Elle était nièce d'un chanoine appelé Fulbert, qui, dans sa tendresse pour elle, n'avait rien négligé pour lui donner l'éducation la plus complète et la plus brillante. Sa beauté n'était point vulgaire, et la profondeur de sa science la plaçait sans contredit au premier rang. Cette qualité si rare dans les femmes jetait encore un plus vif éclat dans une personne d'un âge si tendre. Aussi son nom était-il déjà répandu dans tout le royaume.

La voyant donc parée de toutes les séductions qui d'ordinaire allèchent les amants, je songeai à l'attirer dans une liaison galante, et j'étais certain de réussir. Mon nom était si grand alors, les grâces de la jeunesse et la perfection des formes me donnaient sur les autres hommes une supériorité si peu douteuse, que je pouvais offrir indistinctement mon hommage à toutes les femmes : chacune

d'elles se serait crue honorée de mon amour, et je n'avais à craindre aucun refus.

Je me persuadai donc sans peine que la jeune fille consentirait à mes désirs. L'étendue de son savoir et son zèle pour l'étude redoublaient encore mes espérances. Même séparés, nous pourrions être ensemble au moyen d'un commerce de lettres. Le papier dirait bien des choses avec plus de hardiesse que la bouche ne pourrait le faire, et ainsi se perpétueraient des entretiens délicieux.

Tout enflammé d'amour pour cette jeune fille, je ne cherchai donc plus que l'occasion de m'en rapprocher, de la familiariser avec moi par des rapports journaliers, et de l'amener ainsi plus facilement à céder. Pour y parvenir, j'employai auprès de l'oncle Fulbert l'intervention de quelques-uns de ses amis. Ils l'engagèrent à me prendre dans sa maison, qui était très-voisine de mon école, moyennant une pension qu'il fixerait lui-même. Je disais, pour motifs apparents, que le tracas des affaires domestiques nuisait à mes études, et qu'un train de maison exigeait des dépenses trop onéreuses. Fulbert était très-avare, et curieusement attentif à faciliter les progrès de sa nièce dans la science des belles-lettres. En flattant ces deux passions, j'atteignis aussitôt mon but, et j'obtins ce que je désirais : le vieillard séduit ne put résister à l'appât du gain et à l'espoir secret de voir sa nièce profiter de ma présence pour son instruction. Il me pressa même des plus instantes sollicitations à cet égard. Enfin il se montra plus accommodant que je n'avais osé m'en flatter, et servit lui-même mon amour. Il confia entièrement Héloïse à ma

direction, avec prière de consacrer à l'instruire tous les instants que me laisserait l'école, m'autorisant à la voir à toute heure du jour et de la nuit, et si je la trouvais négligente, à la châtier sévèrement.

Si j'admirai la bonhomie et la simplicité du chanoine, d'un autre côté, en pensant à moi, je ne fus pas moins étonné que s'il confiait une tendre brebis à un loup affamé. En mettant Héloïse à ma discrétion, pour l'instruire et même pour la châtier sévèrement, que faisait-il autre chose que de donner toute licence à mes désirs, et de m'offrir des occasions de triompher, lors même qu'Héloïse ne partagerait pas mes sentiments? En effet, si les caresses étaient inutiles, n'avais-je pas les menaces et les coups pour la réduire? Mais deux considérations écartaient de l'esprit de Fulbert tout soupçon injurieux, la tendresse qu'il avait pour sa nièce, et mon ancienne réputation de continence. Pour tout dire en un mot, nous fûmes réunis d'abord par le même toit, ensuite par le cœur. Sous le prétexte de l'étude, nous étions tout entiers à l'amour. Loin de tous les regards, l'amour s'applaudissait de nos retraites studieuses. Les livres étaient ouverts, mais il y avait plus de paroles d'amour que de leçons de sagesse, plus de baisers que de maximes : mes mains revenaient plus souvent au sein d'Héloïse qu'à nos livres; l'amour se réfléchissait dans nos yeux plus souvent que la lecture ne les dirigeait sur les pages savantes des auteurs. Pour éloigner le soupçon, j'allais jusqu'à la frapper... Coups donnés par l'amour et non par la colère, par la tendresse et non par la haine, et plus doux mille fois que tous les baumes qui auraient pu les guérir. Que vous dirai-je? Dans

notre ardeur, nous passâmes par toutes les phases et tous les degrés de l'amour; toutes ses inventions furent mises en œuvre, aucun raffinement ne fut oublié. Ces joies si nouvelles pour nous, nous les prolongions avec délire, et nous ne nous lassions jamais. Le plaisir me dominait tellement, que je ne pouvais plus me livrer à la philosophie, ni donner mes soins à mon école. C'était pour moi un ennui mortel de me rendre à mes exercices ou d'y rester; c'était aussi une fatigue, car toutes les heures de la nuit étaient réservées à l'amour, et celles de la journée à l'étude. Je faisais mes leçons avec abandon et tiédeur : mon esprit ne produisait rien. Je ne parlais plus d'inspiration, mais de mémoire; je me bornais à être l'écho des anciennes traditions, et s'il m'arrivait de composer des vers, c'était des chansons d'amour et non des axiomes de philosophie. De ces vers, la plupart, comme vous le savez, sont devenus populaires et sont encore chantés dans beaucoup de pays, surtout des personnes dont la vie était charmée par les mêmes sentiments à l'époque où ils parurent.

Mais on peut à peine se faire une idée de la tristesse, des gémissements et des lamentations de mes disciples, lorsqu'ils s'aperçurent de la préoccupation, je dirai mieux, du désordre de mon esprit. Une passion aussi visible ne pouvait rester long-temps ignorée. Personne peut-être ne s'y trompait, excepté celui dont l'honneur était particulièrement compromis, je veux dire l'oncle même d'Héloïse. Vainement la chronique médisante l'avait plusieurs fois averti de nos intrigues; il n'y pouvait ajouter foi, car il avait pour

sa nièce une affection sans bornes, et il connaissait, je l'ai déjà dit, la pureté de ma vie passée. Nous ne croyons pas facilement à la honte des personnes qui nous sont chères, et dans une tendresse profonde la flétrissure du soupçon ne saurait trouver place. Aussi Jérôme dit-il dans sa lettre à Sabinien :

« Nous sommes presque toujours les derniers à connaître les
» plaies de notre maison, et nous ignorons les vices de nos enfants
» et de nos épouses, lorsque les voisins s'en moquent tout haut.
» Mais ce qu'on apprend après les autres, on finit toutefois par
» l'apprendre, et ce qui frappe les yeux de tous reste difficilement
» caché pour un seul. »

Plusieurs mois s'étaient déjà écoulés, lorsque cette parole fut tristement confirmée à notre égard. Fulbert apprit tout.

O qu'elle fut amère la douleur qu'il ressentit à cette découverte! qu'elle fut déchirante aussi la séparation des deux amants! quelles furent ma rougeur et ma confusion! de quel cœur brisé je gémissais sur l'affliction de cette chère enfant! et quel orage de chagrin souleva dans son ame le déshonneur dont j'étais publiquement couvert! Dans le coup terrible qui nous frappait, chacun de nous s'oubliait lui-même pour plaindre l'autre. Chacun de nous déplorait une seule infortune, et ce n'était pas la sienne.

Mais la séparation des corps resserrait pour nous les étreintes de l'ame. Notre amour, privé de ses jouissances, s'irritait comme la flamme. Le calice de la honte une fois épuisé, le scandale ne nous retenait plus, car nous n'avions guère senti les flagellations


QUARTLEY

de la honte devant le charme irrésistible de la possession. Il nous arriva donc ce que la mythologie raconte de Mars et de Vénus, quand ils furent surpris. Peu de temps après, Héloïse sentit qu'elle était mère, et, dans le transport de son allégresse, elle me l'écrivit sur-le-champ pour me consulter sur les mesures qu'il fallait prendre à ce sujet. Une nuit, pendant l'absence de Fulbert, ainsi que nous en étions convenus, je l'enlevai furtivement de la maison de son oncle, et je la fis passer sans délai en Bretagne, où elle resta chez ma sœur jusqu'au jour où elle donna naissance à un fils qu'elle nomma Astrolabe.

Mais Fulbert! Après son retour, il faillit devenir fou. Personne ne peut savoir la tempête de fureur qui bouillonnait en lui. Pour exprimer son accablement et sa honte, il faudrait les avoir éprouvés soi-même. Mais que faire contre moi? quelles embûches me tendre?... Il l'ignorait. S'il me tuait, ou qu'il me blessât seulement dans quelque partie du corps, il craignait avant tout que sa nièce chérie ne fût victime de la vengeance des miens en Bretagne. Faire main basse sur moi et me réduire en chartre privée, c'était chose impraticable, car je me tenais soigneusement en garde contre toute surprise, persuadé que j'étais que le chanoine était homme à tout entreprendre s'il était le plus fort ou s'il croyait l'être. Enfin, touché de compassion par l'excès de sa douleur, et m'accusant moi-même du vol que lui avait fait mon amour comme de la dernière des trahisons, j'allai trouver Fulbert. Je le suppliai, je lui promis toutes les réparations qu'il exigerait. J'affirmai que ma conduite

ne surprendrait personne de tous ceux qui avaient éprouvé la puissance de l'amour, ou qui se rappelleraient avec quelle chute immense les plus grands hommes avaient été renversés par les femmes dès le commencement du monde. Et pour mieux l'apaiser encore, je lui offris une satisfaction qui dépassait toutes ses espérances, en lui proposant d'épouser celle que j'avais séduite, pourvu toutefois que mon mariage fût tenu secret, afin de ne pas nuire à ma réputation. Il y consentit ; il m'engagea sa foi et la foi de ses amis, et scella de ses baisers la réconciliation que je sollicitais ; mais c'était pour mieux me trahir.

Je retournai aussitôt en Bretagne, d'où je ramenai mon amante pour en faire ma femme. Mais, loin de goûter mon projet, elle le repoussa entièrement, et fit valoir, pour m'en dissuader, deux raisons principales, le péril et le déshonneur auxquels j'allais m'exposer, jurant qu'elle ne pourrait jamais se pardonner de m'avoir obéi ; et je pus m'en convaincre par la suite. Elle me demandait comment elle pourrait être glorieuse de notre mariage, en ruinant ma gloire et en nous dégradant l'un et l'autre? Quelle expiation le monde ne serait-il pas en droit d'exiger d'elle, si elle lui ravissait son plus brillant flambeau? Elle mettait sous mes yeux les malédictions dont on saluerait ce mariage, le préjudice qu'il devait causer à l'Église, les larmes qu'il coûterait à la philosophie. Combien ne serait-il pas inconvenant et déplorable de voir un homme que la nature avait créé pour le monde entier, asservi à une seule femme et courbé sous ce joug infamant? Elle repoussait avec une

aversion insurmontable cette union, qui devait, par-dessus tout, m'apporter la honte et l'embarras. Elle me représentait à la fois et le déshonneur et les difficultés de mon mariage, difficultés que l'Apôtre nous exhorte à éviter quand il dit :

« Es-tu délivré de femme? ne cherche point de femme. Si tu te » maries, tu n'as point péché ; et si la vierge se marie, elle ne pé- » chera point ; cependant ils seront soumis aux tribulations de la » chair ; mais je veux vous les épargner. »

Et plus bas,

« Je voudrais que vous fussiez sans inquiétude. »

Que si je ne me rendais ni au conseil de l'Apôtre, ni aux exhortations des saints, qui considèrent le mariage comme un joug accablant, au moins, disait-elle, je devais consulter les philosophes, et prendre en considération ce qui avait été écrit sur cette matière, soit par eux, soit à leur sujet. C'est un point sur lequel les saints ont coutume d'insister vivement pour notre réprimande. Témoin ce passage du bienheureux Jérôme dans son premier traité contre Jovinien, où il rappelle que Théophraste, après avoir retracé dans le plus grand détail les ennuis insupportables de l'état conjugal, et ses continuelles inquiétudes, prouva, par les raisons de la plus haute évidence, que le sage ne doit point se marier : puis il termine lui-même les conseils de la philosophie en y ajoutant cette conclusion : « Quel est le chrétien qui ne serait pas confondu de trouver une semblable dissertation dans Théophraste ? » Dans le même ouvrage, le saint cite encore l'exemple de Ci-

céron, qui, se voyant sollicité par Hircius d'épouser sa sœur après la répudiation de Térentia, s'y refusa formellement, disant qu'il lui était impossible de donner également ses soins à une femme et à la philosophie. Il ne dit pas donner ses soins, il ajoute également, ne voulant rien faire qui pût balancer l'étude de la philosophie.

Oublions un moment les entraves qu'une femme apporterait à vos études de philosophie ; mais consultez la situation où vous place une alliance légitime. Quel rapport, dites-moi, peut-il y avoir entre les écoles et le tracas des domestiques? entre les pupitres et les berceaux, les livres ou tablettes et les quenouilles, les stylets ou plumes et les fuseaux? Est-il un homme enfin qui, livré aux méditations philosophiques ou religieuses, puisse supporter les vagissemens de l'enfance, les niaiseries des nourrices qui la consolent, le désordre et l'agitation des valets et des suivantes qui composent la maison? Pourrait-il jamais souffrir la malpropreté continuelle des enfants en bas âge? Les riches le peuvent, direz-vous. Oui, sans doute, car ils ont dans leurs palais ou dans leurs vastes demeures des appartements réservés; l'argent ne coûte rien à leur opulence, et ils ne sont pas en proie à des soucis journaliers. Mais la condition des philosophes n'est pas la même que celle des riches; et ceux qui cherchent la fortune, ou dont la vie est mêlée aux affaires mondaines, n'étudient guère la religion ni la philosophie. Aussi voyons-nous les philosophes célèbres d'autrefois, plein de mépris pour le monde et fuyant le siècle plutôt qu'ils

ne le quittaient, s'interdire tous les plaisirs, et se reposer dans les seuls embrassemens de la philosophie.

L'un d'eux, et le plus grand, Sénèque, dit dans ses instructions à Lucilius : « La philosophie demande autre chose que des loisirs. Il faut tout négliger pour une étude à laquelle notre temps tout entier ne suffira jamais. C'est presque une même chose de renoncer à la philosophie ou de lui imposer des temps d'arrêt. Interrompez-la, elle vous abandonne. Soyez en garde contre les affaires : il ne s'agit pas de les débrouiller, mais de les éloigner de vous. »

Ce que les moines véritablement dignes de porter ce nom acceptent chez nous en vue de l'amour de Dieu, les philosophes qui ont laissé une glorieuse mémoire chez les gentils l'ont pratiqué par amour pour la philosophie. En effet, chez tous les peuples du monde, gentils, juifs ou chrétiens, quelques hommes se sont toujours rencontrés, s'élevant au-dessus du vulgaire, et se séparant de la foule par une continence ou une austérité particulière.

Tels furent autrefois, chez les Juifs, les Nazaréens, qui se consacraient au service du Seigneur, conformément à la loi, et les fils des prophètes, et les sectateurs d'Hélie et d'Hélisée, que l'Ancien-Testament, d'accord avec le témoignage de saint Jérôme, nous représente comme des moines. Plus tard, ces trois sectes de philosophie que Joseph, dans son livre XVIII des Antiquités, distingue par les dénominations de Pharisiens, Sadducéens, Esséens. Chez nous les moines, qui vivent en commun à l'imitation des apôtres, ou qui prennent pour modèle la vie primitive et solitaire de

saint Jean. Enfin, chez les gentils, ceux qu'ils ont appelés philosophes : car ils rapportaient moins encore le nom de sagesse ou de philosophie à la perfection de la science qu'à la sainteté de la vie, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par l'étymologie de ce mot et le témoignage même des saints. Tel est, entre autres, celui de saint Augustin dans son livre VIII de la Cité de Dieu, où il établit la distinction des sectes philosophiques : « L'école Italique, dit-il, eut pour fondateur Pythagore de Samos, à qui l'on attribue encore le nom même de la philosophie. Avant lui, on qualifiait de sages les hommes qui semblaient l'emporter sur les autres par un genre de vie digne d'éloges : mais, interrogé un jour sur sa profession, il répondit qu'il était philosophe, c'est-à-dire désireux ou ami de la sagesse, trouvant qu'on ne pouvait sans orgueil faire profession d'être sage. »

Dans ce passage, comme il est dit « ceux qui semblaient l'emporter sur les autres par un genre de vie digne d'éloges, » il reste clairement démontré que les sages des nations, c'est-à-dire les philosophes, étaient ainsi nommés à cause d'une vie honorable plutôt qu'en vertu d'une science profonde. Quant à leur continence et à la sobriété de leur vie, je ne chercherai point à en rassembler ici les preuves ; j'aurais l'air d'enseigner Minerve elle-même. Mais si les laïques et les gentils ont ainsi vécu, bien qu'ils fussent libres de toute espèce de vœux religieux, vous, qui êtes clerc et revêtu du canonicat, oseriez-vous préférer des voluptés honteuses à votre ministère sacré, vous précipiter dans cette Charybde dévorante, et,

bravant toute honte, vous noyer à tout jamais dans l'abîme des impuretés? Si vous faites peu de cas des priviléges du clerc, maintenez du moins la dignité du philosophe. Si les scrupules religieux sont tout-à-fait méprisés, que le sentiment de la décence serve de frein à l'impudeur. Rappelez-vous que Socrate a été marié, et par quel outrageux accident il expia d'abord cette tache imprimée à la philosophie, afin que son exemple servît à rendre les hommes plus prudents à l'avenir. Ce trait n'a point échappé à Jérôme dans son livre premier contre Jovinien, où il parle de Socrate : « Un jour, après avoir impassiblement soutenu un torrent d'injures que Xantippe faisait pleuvoir sur lui d'un étage supérieur, il se sentit arrosé d'une eau fétide. Pour toute réponse, il dit en s'essuyant la tête : Je savais bien que ce tonnerre amènerait de la pluie. » Elle me représentait encore combien il serait dangereux pour moi de la ramener à Paris, ajoutant que le titre d'amante serait à la fois infiniment plus précieux pour elle et plus honorable pour moi que celui d'épouse ; elle voulait me conserver seulement par une faveur de ma tendresse, et non pas me tenir enchaîné par le lien conjugal. D'ailleurs nos séparations momentanées répandraient sur nos rapprochements d'autant plus de charme, qu'ils seraient plus rares. Enfin, voyant que tous ses efforts pour me convaincre et me faire changer de résolution venaient se briser contre ma sottise, et ne pouvant se résoudre à heurter de front ma volonté, elle termina ainsi dans les soupirs et dans les larmes : « C'est la seule chose qui nous reste à faire, dit-elle, pour nous perdre tous

deux et nous préparer des chagrins aussi grands que l'amour qui les aura précédés! » En cette circonstance, comme tout le monde l'a reconnu, l'esprit de prophétie ne lui manqua pas.

Nous recommandons à ma sœur notre jeune fils, et nous revenons secrètement à Paris. Quelques jours plus tard, après avoir passé une nuit à célébrer vigiles dans une église, à l'aube du matin, nous reçûmes la bénédiction nuptiale en présence de l'oncle d'Héloïse et de plusieurs de ses amis et des nôtres. Ensuite nous nous retirâmes séparément et avec le même mystère, et nous ne nous vîmes plus désormais que rarement et en cachette, pour dissimuler le mieux possible ce qui s'était passé.

Mais l'oncle d'Héloïse et les personnes de sa famille cherchant à laver l'affront qu'ils avaient reçu, se mirent à divulguer le mariage et à violer envers moi la foi jurée. Héloïse, au contraire, protestait hautement contre ces allégations, et jurait que rien n'était si faux. Exaspéré par cette conduite, Fulbert accablait sa nièce de mauvais traitements, ce qui me décida, lorsque j'en fus informé, à l'envoyer à l'abbaye des nonnes d'Argenteuil, près Paris, où elle avait été élevée et instruite dans sa première jeunesse. Je lui fis prendre aussi, à l'exception du voile, les habits de religion qui étaient en harmonie avec l'état monastique.

A cette nouvelle, son oncle et ses parents ou alliés pensèrent que je les avais pris pour dupes, et que je mettais Héloïse au couvent pour m'en débarrasser. Outrés d'indignation, ils conspirèrent contre moi et résolurent de me punir. La nuit, un de



mes serviteurs, corrompu à prix d'or, les fit pénétrer dans une chambre retirée de ma maison, où je reposais, et me livra pendant mon sommeil à leur vengeance; vengeance si barbare et si avilissante, et dont le monde accueillit la nouvelle avec un profond étonnement : le fer sépara de moi les parties de mon corps par lesquelles j'avais commis la faute dont ils se plaignaient. Mes bourreaux prirent la fuite; deux d'entre eux, qu'on réussit à arrêter, furent privés des yeux et des organes de la génération. L'un d'eux était ce même serviteur attaché à ma personne, et que l'avarice avait poussé à la trahison.

Le matin venu, toute la ville était rassemblée autour de ma demeure. Il me serait difficile ou plutôt impossible de rendre l'étonnement et la stupeur générale, le deuil mené autour de moi, les cris et les doléances dont on me torturait, enfin tous les signes de désespoir qui jetaient le trouble et l'ébranlement dans mon esprit. Les clercs surtout, et spécialement mes disciples, me martyrisaient par leurs gémissements et leurs sanglots insupportables, en sorte que leur compassion était infiniment plus cruelle pour moi que ma blessure : sanglant et mutilé, je ne sentais que ma confusion, et je souffrais bien plus de ma honte que de ma douleur. Mon esprit se repaissait de tristes images : De quelle gloire je jouissais encore tout-à-l'heure, et avec quelle facilité un seul moment l'avait flétrie et à jamais détruite! Le jugement de Dieu était juste, et j'étais puni dans la partie de mon corps qui avait péché. Les représailles de Fulbert étaient légitimes, il m'avait rendu trahison

pour trahison. Quel triomphe pour mes ennemis, et comme ils vanteraient cette balance parfaite entre la faute et le châtiment! quelle inconsolable douleur le coup qui me frappait allait jeter dans l'ame de mes parents et de mes amis! Mon accident, publié partout, allait occuper le monde entier de la honte d'un seul homme. Où passer maintenant? comment oser reparaître désormais en public? J'allais être montré au doigt par tout le monde, déchiré par toutes les langues, et devenir pour tous les regards un monstrueux spectacle.

Une chose contribuait encore à m'atterer : selon la lettre meurtrière de la loi, les eunuques sont en telle abomination devant Dieu, que les hommes réduits à cet état par l'amputation ou le froissement des parties viriles sont repoussés du seuil de l'église comme fétides et immondes, et que les animaux eux-mêmes, lorsqu'ils sont ainsi mutilés, sont exclus des sacrifices.

« Tout animal impuissant ne sera point offert au Seigneur. » (Lévitiq. chap. XXII.)

« L'eunuque n'entrera point dans l'assemblée de l'Éternel. » (Deut. chap. XXIII.)

Confus et honteux de moi-même, ce fut, je l'avoue, le sentiment de ma pitoyable disgrâce, plutôt qu'une vocation sincère, qui me fit chercher l'ombre du cloître, après toutefois qu'Héloïse eut obéi à mes ordres avec une entière abnégation, en prenant le voile et en entrant dans un monastère. Nous revêtîmes donc tous deux en même temps l'habit religieux, moi dans l'abbaye de Saint-Denis, elle dans le monastère d'Argenteuil dont j'ai

parlé plus haut. Une foule de personnes voulurent soustraire sa jeunesse au joug de la règle monacale, en l'effrayant par la perspective d'un insupportable supplice : tous les efforts de leur pitié furent inutiles ; elle ne répondit qu'en laissant échapper comme elle put, entre les larmes et les sanglots, cette plainte de Cornélie :

« O noble époux ! ma couche fatale ne devait pas te recevoir ! Ma fortune avait-elle donc ce droit sur une tête si haute? Quelle fureur impie m'a poussée dans tes bras, si je devais causer ton malheur? Maintenant tu vas être vengé ; mais mon cœur va au-devant du sacrifice... »

En prononçant ces paroles, elle marcha vers l'autel, reçut le voile bénit par l'évêque, et fit publiquement profession.

A peine étais-je convalescent de ma blessure, que les clercs vinrent en foule autour de moi me harceler de supplications continuelles, tant de la part de notre abbé qu'en mon propre nom, me sollicitant de me consacrer désormais, pour l'amour de Dieu seul, à l'étude, qui jusque là n'avait été pour moi qu'un instrument de gloire et de fortune. « Je ne devais pas perdre de vue, disaient-ils, que le Seigneur me réclamerait avec usure le talent qu'il m'avait confié ; et puisque jusqu'alors je ne m'étais guère occupé que des riches, je me devais dorénavant à l'instruction des pauvres ; dans l'accident dont j'étais victime il fallait reconnaître le doigt de Dieu, qui voulait, en m'affranchissant des séductions de la chair et de la vie tumultueuse du siècle, me livrer sans distraction à l'étude des

lettres, et faire de moi le vrai philosophe de Dieu plus encore que celui du monde. »

Or, cette même abbaye que j'avais choisie pour ma retraite était intérieurement déshonorée par la vie toute mondaine qu'on y menait. L'abbé lui-même, outre son rang, avait encore sur ses moines une autre supériorité dans la dissolution et l'infamie de ses mœurs. Ayant fait souvent, tantôt en public, tantôt en particulier, de violentes sorties contre le scandale de leurs déportements, je me rendis odieux et insupportable à tous. Aussi, charmés des instances journellement répétées de mes disciples, ils saisirent avec empressement l'occasion de m'éloigner d'eux. Les écoliers ne cessaient point de me presser ; les frères et l'abbé s'en mêlèrent : cédant enfin aux importunités des uns, aux désirs secrets des autres, je me retirai dans un prieuré pour reprendre mes habitudes d'enseignement. L'affluence de mes disciples fut si grande, que l'endroit ne suffisait point à les loger, ni la terre à les nourrir. Là, tout en donnant une attention spéciale à ma lecture des livres saints, dont l'étude était plus conforme à ma profession, je ne répudiai pas entièrement les arts séculiers, auxquels je m'étais exercé davantage, et qu'on demandait surtout à mes leçons ; mais j'en fis une espèce d'amorce pour mes auditeurs, afin de les attirer par un avant-goût de philosophie sur le véritable terrain de cette science, à l'exemple du plus grand des philosophes chrétiens, Origène, qui, si l'on en croit l'histoire ecclésiastique, ne suivait pas d'autre méthode. Et comme le Seigneur semblait ne m'avoir

pas moins favorisé pour l'intelligence de la divine Écriture que pour celle des livres profanes, mon école dut à ces deux genres d'étude un accroissement qui affaiblit toutes les autres d'une manière prodigieuse ; ce qui déchaîna contre moi la haine et l'envie de mes rivaux. Ils s'appliquaient tous à me dénigrer ; mais deux surtout profitaient de mon absence pour m'opposer constamment que rien n'était plus contraire au but de la vie monastique que de s'arrêter à l'étude des livres profanes, et que c'était aussi trop de présomption de vouloir, sans s'être nourri des leçons d'un maître, monter dans la chaire des vérités religieuses. Leur intention était de me faire interdire tout exercice de professorat, et ils poussaient incessamment à ce résultat évêques, archevêques, abbés, en un mot, toutes les personnes ayant un nom dans la hiérarchie ecclésiastique.

Il arriva que je m'appliquai d'abord à discuter le principe fondamental de notre foi par les analogies de la raison humaine, et que je composai sur l'Unité et la Trinité en Dieu un traité à l'usage de mes disciples, qui demandaient sur ce sujet des démonstrations tirées de l'ordre humain et philosophique, et auxquels il fallait des idées intelligibles plutôt que des mots sonores. Ils disaient qu'il est inutile de parler pour n'être pas compris, qu'on ne peut croire que ce que l'on comprend, et qu'il est ridicule de voir un homme prêcher aux autres ce que ni lui ni ceux qu'il veut instruire ne peuvent comprendre. Le Seigneur lui-même ne se plaignait-il pas que des aveugles conduisissent des aveugles ? On vit ce traité, on le

lut, et tout le monde en fut content, parce qu'il paraissait satisfaire également à toutes les questions de la matière. Et comme ces questions semblaient d'une difficulté transcendante, plus elles présentaient de gravité, plus on admira la subtilité de leur solution. Grand orage à ce sujet et grande fièvre de jalousie parmi mes rivaux. Un concile fut convoqué contre moi. A la tête des plus ardents se trouvaient ces deux anciens meneurs d'intrigues, Albéric et Lotulfe, qui, à la mort de nos maîtres communs, Guillaume et Anselme, s'étaient crus appelés à régner seuls après eux, et même à recueillir en quelque sorte leur héritage. Ils gouvernaient l'un et l'autre les écoles de Reims, et par leurs suggestions réitérées, ils déterminèrent Rodolphe, leur archevêque, à mander Conan, évêque de Préneste, qui remplissait alors les fonctions de légat en France, pour tenir dans la ville de Soissons un conventicule qu'ils décorèrent du nom de concile, en m'invitant à leur apporter l'ouvrage fameux que j'avais composé sur la Trinité. J'obéis; mais avant que j'y fusse rendu, les deux envieux dont j'ai parlé plus haut m'avaient tellement diffamé dans le clergé et dans le peuple, que, le premier jour de notre arrivée, les habitants faillirent me lapider, moi et le petit nombre de disciples qui m'avaient suivi, m'accusant de prêcher et d'avoir écrit qu'il y avait trois dieux. C'est ce qu'on leur avait persuadé.

A peine entré en ville, j'allai trouver le légat, et je lui remis mon livre entre les mains, afin qu'il pût l'examiner et le juger, offrant de me soumettre à telle pénitence ou telle satisfaction qu'on vou-

drait exiger de moi, si j'avais rien écrit qui s'écartât de la foi catholique. Le légat m'ordonna aussitôt de porter mon ouvrage à l'archevêque et à mes rivaux, déférant ainsi à leur jugement ce qu'ils avaient pris pour texte d'accusation contre moi : en sorte que je vis s'accomplir aussi à mon égard cette parole : « Et nos ennemis sont nos juges. »

Ceux-ci, après avoir scruté et feuilleté le livre en tout sens, n'y trouvant rien qu'ils osassent avancer contre moi à l'audience, ajournèrent à la fin du concile cette condamnation à laquelle ils aspiraient si impatiemment. De mon côté, j'employais tous les jours qui précédèrent les séances du concile à développer publiquement la foi catholique dans le sens de mes écrits, et tous mes auditeurs se ralliaient dans le sentiment d'une admiration sans réserve pour mes commentaires et pour l'esprit qui les avait dictés.

Le peuple et le clergé, voyant ce qui se passait, commencèrent à se dire tour à tour : « Voici maintenant qu'il parle devant tout le monde, et personne ne trouve rien à lui répondre. Et le concile, qu'on nous disait convoqué principalement contre lui, tire à sa fin. Les juges auraient-ils, par hasard, reconnu que l'erreur est de leur côté plutôt que du sien? »

Ces rumeurs attisaient sans cesse de plus en plus la colère de mes rivaux. Un jour Albéric vint me trouver avec quelques-uns de ses élèves, qu'il avait mal intentionnés contre moi. Après avoir débuté par quelques propos bienveillants, il me dit qu'il était embarrassé par certain passage qu'il avait noté dans mon livre : Dieu

ayant engendré Dieu, et n'étant qu'un seul Dieu, comment pouvais-je nier que Dieu se fût engendré lui-même? « Si vous voulez, lui répondis-je aussitôt, c'est une thèse que je vais soutenir rationnellement. — En pareille matière, reprit-il, nous ne tenons pas compte de la raison humaine ni de notre sentiment, nous nous attachons aux paroles seules de l'autorité. — Tournez, lui dis-je, la feuille du livre, et vous trouverez l'autorité. » Nous avions justement sous la main mon ouvrage, qu'il avait pris avec lui. Je me reportai au passage que je connaissais, et qui lui avait échappé, parce qu'il ne voulait voir dans mon livre que les choses capables de me nuire. Et la volonté de Dieu fit que je trouvai tout d'abord ce que je voulais : c'était la sentence intitulée : Augustin, sur la Trinité (liv. I) :

« Celui qui suppose à Dieu la puissance de s'être engendré lui-même, se trompe d'autant plus qu'il n'en est ainsi ni à l'égard de Dieu, ni même d'aucune créature spirituelle ou corporelle. Il n'y a rien en effet qui s'engendre soi-même. »

A la lecture de ces paroles, les disciples d'Albéric qui étaient présents rougirent de stupéfaction. Quant à lui, pour se retrancher derrière une défense quelconque : « Il faut, dit-il, comprendre bien. — Mais, lui répondis-je, ce n'est pas là une opinion nouvelle; d'ailleurs cela ne touche en rien à la question du moment, puisque ce sont des paroles seules que vous demandez et non pas un sens. » J'ajoutai que s'il voulait en appeler à l'interprétation et à la raison humaine, j'étais prêt à lui montrer, par la sentence de saint Augus-

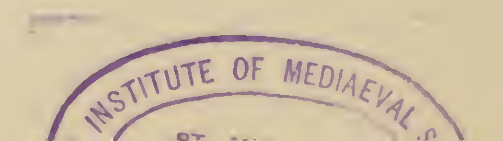
tin, qu'il était tombé dans l'hérésie qui consiste à dire que celui qui est père peut être en même temps son propre fils. Ces mots le jetèrent en fureur, il éclata en menaces, et il sortit en jurant que ni mes raisons ni l'autorité ne me sauveraient dans cette cause. Le dernier jour du concile, avant l'ouverture de la séance, il y eut entre le légat, l'archevêque, mes rivaux et quelques autres personnes, une longue délibération pour savoir ce qu'on statuerait sur moi et sur mon livre, qui avait été l'objet principal de leur convocation. Comme ni mes paroles ni l'écrit qu'ils avaient sous les yeux ne leur fournissaient matière à m'incriminer, il y eut une espèce de silence, et mes détracteurs étaient déjà moins hardis, lorsque Geoffroy, évêque de Chartres, à qui sa réputation de sainteté et l'importance de son siége donnaient la prééminence sur les autres évêques, prit la parole en ces termes :

«Vous savez tous, messeigneurs ici présents, que la doctrine de cet homme, quel qu'il soit d'ailleurs, et l'éclat de son génie dans toutes les connaissances qu'il a embrassées, ont fait de nombreux et ardents prosélytes; que personne plus que lui n'a fait pâlir la gloire de nos maîtres et des siens, et que sa vigne, si je puis m'exprimer ainsi, a étendu ses rameaux d'une mer à l'autre. Si vous voulez fermer les yeux et l'opprimer, ce que je ne pense pas, pareil jugement, vous le savez, choquera bien du monde, et les défenseurs ne manqueront point au condamné, surtout puisque nous ne voyons dans cet écrit rien qui blesse ouvertement l'orthodoxie. Ensuite, selon la parole de Jérôme, la force évidente

a toujours des jaloux, et la foudre ne frappe que les hautes cimes; prenez donc garde que la violence à l'égard de cet homme n'ait d'autre effet que d'ajouter à sa renommée, et que nous n'attirions plutôt l'odieux sur nous par notre envie que sur lui par notre justice; car un faux bruit passe vite, dit encore le saint docteur, et la seconde période de la vie fait juger la première. Mais si vous vous proposez d'agir envers lui canoniquement, que ses dogmes ou son livre soient discutés en cette enceinte, qu'on l'interroge, et qu'il réponde en toute liberté. Suivons au moins l'esprit de cette protestation du bienheureux Nicodème, qui, voulant sauver Notre-Seigneur, s'écriait : Depuis quand notre loi juge-t-elle un homme avant d'avoir entendu de sa bouche, et vérifié elle-même ce qu'il fait? »

A ces mots, mes rivaux l'interrompant tous à la fois, se mirent à crier : « O le sage conseil, de vouloir nous faire lutter contre l'infatigable rhétorique d'un homme dont les arguments et les sophismes triompheraient du monde entier! » Mais il était certainement bien plus difficile encore de lutter contre Jésus lui-même, et pourtant Nicodème invitait les juges à l'entendre, selon la formule de la loi.

Geoffroy ne pouvant ramener les esprits à sa proposition, voulut essayer un autre moyen de tenir en bride toutes ces haines, et déclara que pour une discussion d'un si haut intérêt le petit nombre des personnes présentes ne pouvait suffire, et que la cause réclamait un plus large examen. Son avis était donc, qu'en attendant la décision définitive on me remît entre les mains de mon



abbé, qui siégeait au concile, pour me reconduire à mon abbaye, c'est-à-dire au monastère de Saint-Denis ; on y convoquerait ensuite un plus grand nombre de personnes éclairées, qui statueraient, après un plus mûr examen, sur le parti qu'il faudrait prendre.

Cette dernière motion fut approuvée du légat et de tous les autres. Quelques instants après, le légat se leva pour aller célébrer la messe avant d'entrer au concile, et me fit transmettre par l'évêque Geoffroy l'autorisation qui m'était accordée de retourner dans notre monastère pour y attendre le résultat de la mesure qu'on avait adoptée.

Alors mes rivaux, croyant avoir perdu leurs peines si cette affaire se décidait en dehors de leur diocèse, c'est-à-dire dans un lieu où ils ne pourraient siéger comme juges, et peu confiants d'ailleurs dans la justice de leur accusation, persuadèrent à l'archevêque qu'il serait souverainement injurieux pour lui que cette cause fût déférée à un autre tribunal, et qu'il serait dangereux de me laisser échapper ainsi. Et aussitôt, courant trouver le légat, ils lui firent révoquer sa sentence, et l'entraînèrent, bon gré, malgré, à condamner mon livre sans information, à le brûler immédiatement en pleine séance, et à me punir moi-même d'une réclusion perpétuelle dans un monastère étranger. Ils disaient que la condamnation de mon livre était certainement assez motivée par l'audace que j'avais eue de le lire publiquement et de le donner moi-même à transcrire à plusieurs personnes, sans avoir obtenu la sanction de l'autorité pontificale ni celle de l'Église ; et que ce

serait un grand service rendu à la foi chrétienne, si, par mon exemple, on prévenait chez plusieurs les effets d'une semblable présomption. Comme le légat ne possédait pas toute l'instruction désirable, il se laissait à peu près guider par l'opinion de l'archevêque, qui lui-même ne s'inspirait guère que des conseils de mes rivaux. L'évêque de Chartres pressentant l'issue de ces machinations, m'en instruisit sans délai, et m'exhorta fortement à opposer à cette épreuve autant de douceur que mes ennemis déployaient visiblement de violence. Cette violence, disait-il, nuirait à leurs projets et me servirait moi-même, je ne devais pas en douter. Quant à la réclusion dans un monastère, il ne fallait pas m'en effrayer, sachant que le légat, qui n'agissait que par contrainte, ne manquerait pas, quelques jours après son départ, de me rendre entièrement ma liberté. C'est ainsi qu'en mêlant ses larmes aux miennes, il me consola de son mieux.

Appelé au concile, je m'y rendis sur-le-champ, et là, sans débats ni discussion, ils me forcèrent à jeter au feu, de ma propre main, le livre en question, et je le vis brûler. Le silence général ne paraissait pas devoir être interrompu, lorsqu'un de mes adversaires hasarda de dire tout bas qu'il avait aperçu dans mon livre que Dieu le Père était seul tout-puissant. Le légat l'ayant entendu, parut fort surpris, et lui répondit qu'on ne devait pas croire qu'un enfant même pût tomber dans une si grande erreur, « puisque, dit-il, c'est un article de foi fondamental et universel que les trois personnes sont toutes-puissantes.» A ces mots, un certain Terrique, docteur

aux écoles, cita ironiquement cette opinion d'Athanase : « Et cependant tous trois ne sont pas tout-puissants, mais un seul est tout-puissant. » Son évêque s'étant mis à le réprimander et à le tancer comme coupable d'élever sa voix contre la majesté, il résista audacieusement, et, comme rappelant les paroles de Daniel, il dit : « Ainsi, fils insensés d'Israël, ne jugeant point et ne connaissant point la vérité, vous avez condamné le fils d'Israël. Revenez sur votre jugement, et jugez le juge lui-même, vous qui l'avez établi dans ses fonctions pour l'enseignement de la foi et le redressement de l'erreur : lorsqu'il devait juger, il s'est condamné par sa propre bouche. L'innocence d'un homme a été dévoilée aujourd'hui par la miséricorde divine : délivrez-le, comme autrefois Susanne, de ses faux accusateurs. »

Alors l'archevêque, se levant, et changeant un peu la formule, selon l'exigence du moment, confirma ainsi l'opinion du légat : « Certainement, seigneur, dit-il, le Père est tout-puissant, le Fils est tout-puissant, l'Esprit saint est tout-puissant. Quiconque se sépare de ce dogme est évidemment hors des voies catholiques, et ne doit pas être entendu. Maintenant, si vous y consentez, il est bon que notre frère expose sa foi en présence de tous, afin qu'on puisse, selon qu'il conviendra, l'approuver ou la désapprouver, et la redresser. » Au moment où je me levais pour confesser et développer ma croyance, avec l'intention de traduire comme je l'entendrais mes sentiments et ma pensée, mes adversaires se hâtèrent de dire que je n'avais besoin d'autre chose que de réciter le symbole d'Atha-

nase, ce que le premier enfant venu aurait pu faire aussi bien que moi. Et pour qu'il me fût impossible de prétexter d'ignorance, ils me firent apporter le symbole écrit, pour le lire, comme si la teneur ne m'en eût pas été familière. Je lus, au milieu des sanglots, des soupirs et des larmes, comme je le pus. Livré ensuite comme un accusé convaincu à l'abbé de Saint-Médard, qui était présent, je suis traîné à son cloître comme à une prison, et le concile est aussitôt dissous. L'abbé et les moines de son monastère, persuadés que j'allais leur rester, me reçurent avec des transports de joie et me traitèrent avec mille attentions pour me consoler; mais leurs efforts étaient inutiles.

Dieu qui juges les cœurs droits, quel était donc le fiel qui me dévorait? quelle était l'amertume de mon ame, puisque je fus assez indigne pour me révolter contre tes jugements, assez furieux pour t'accuser, en répétant souvent cette plainte de saint Antoine : « Jésus, mon Sauveur, où étiez-vous? » Tortures de la douleur, réseau brûlant de la honte, égarement du désespoir, j'ai pu tout sentir alors, aujourd'hui je ne puis l'exprimer. Je rapprochais le supplice que mon corps avait souffert et le poids de mes nouveaux tourments, et je m'estimais le plus malheureux de tous les hommes. Comparée à l'outrage présent, la première trahison me paraissait peu de chose, et je déplorais bien moins mon corps mutilé que ma réputation flétrie, parce que, si j'avais provoqué mon ancienne disgrâce par une faute, je ne devais aussi la persécution odieuse qui m'accablait qu'à la pureté d'intention et à l'amour de notre foi qui avaient dirigé ma plume.

Cet acte de cruauté et de vengeance aveugle, une fois connu, avait soulevé de toutes parts une violente réprobation. Chacun des membres du concile en déclinait la responsabilité pour rejeter la faute sur les autres. Mes rivaux eux-mêmes se défendaient d'avoir déterminé cette injustice par leurs conseils, et le légat se plaignait amèrement d'en être accusé en France. Guidé bientôt par le repentir, ce prélat, après avoir accordé forcément quelques jours de satisfaction à la haine de mes rivaux, me tira de cette abbaye étrangère pour me renvoyer à la mienne, où je retrouvai dans presque tous les frères d'anciens ennemis ; j'ai dit plus haut que la dépravation de leur genre de vie et leurs habitudes licencieuses devaient leur rendre suspect au dernier point un homme qui ferait peser sur eux son indignation et ses censures.

Au bout de quelques mois, le hasard leur offrit une occasion de tramer ma ruine. Un jour, en lisant, je tombai sur un passage de Bède, dans son exposition des Actes des apôtres, où il assure que Denis l'Aréopagite avait été évêque de Corinthe plutôt que d'Athènes. Cette opinion contrariait singulièrement nos moines de Saint-Denis, qui se vantent que leur Denis est cet Aréopagite dont les actes prouvent qu'il était évêque d'Athènes. Ayant fait cette découverte, je communiquai, par forme de plaisanterie, à quelques-uns des frères qui m'entouraient, le témoignage de Bède qui nous était opposé. Transportés d'indignation, ils s'écrièrent que Bède était un imposteur, et qu'ils tenaient pour plus véridique le témoignage d'Hilduin, leur abbé, qui parcourut long-temps la Grèce pour

éclaircir ce point en litige, et, après avoir reconnu la vérité, leva, dans l'histoire qu'il écrivit, toute espèce de doute sur ce sujet. Ensuite, comme l'un d'eux me demandait avec une persistance importune quel était mon avis sur cette controverse de Bède et d'Hilduin, je répondis que l'autorité de Bède, dont les écrits sont suivis par toutes les églises latines, me paraissait préférable. A ces mots leur colère s'enflamma ; ils commencèrent à crier que je venais de prouver ostensiblement que j'avais toujours été le fléau de notre monastère, et qu'en ce moment surtout je m'étais montré l'ennemi de tout le royaume, en lui ravissant une des gloires qu'il estimait le plus, puisque j'avais nié que leur patron fût l'Aréopagite. Je répondis que je n'avais rien nié, et qu'au reste il était peu important que le saint fût aréopagite ou d'un autre pays, du moment qu'il avait obtenu près de Dieu une couronne si éclatante. Ils coururent aussitôt trouver l'abbé, et lui répétèrent les paroles qu'ils m'avaient arrachées. Celui-ci les écouta avec plaisir, flatté qu'il était de rencontrer une occasion de me perdre, car étant encore plus mal famé que ses moines, il me craignait aussi davantage. Il convoqua donc son conseil, et devant tous les frères assemblés il me fit de sévères menaces, déclarant qu'il allait en toute hâte m'envoyer au roi, pour qu'il se vengeât de l'homme qui voulait lui ravir l'honneur et la couronne de son royaume. Il recommanda de me surveiller de près, jusqu'à ce qu'il me remît entre les mains du roi, et c'est en vain que j'offris de me soumettre, si j'avais fait quelque faute, à la discipline de l'ordre.

Alors, ne résistant plus à l'horreur que m'inspirait leur méchanceté, désespéré des rigueurs et de l'acharnement de la fortune, croyant que le monde entier avait conspiré contre moi, je profitai de la pitié de quelques-uns de mes frères, et je m'entendis avec un petit nombre de mes disciples pour m'évader secrètement pendant la nuit, et me réfugier sur une terre du comte Thibaud, située dans le voisinage, et dans laquelle j'avais déjà précédemment occupé un prieuré. Le comte lui-même m'était un peu connu : il avait appris mes infortunes et il y compatissait pleinement. Là, je séjournai d'abord au château de Provins, dans une chartreuse de moines de Troyes, dont le prieur avait eu avec moi d'anciennes relations, et m'avait beaucoup aimé. Il témoigna une grande joie de mon arrivée, et m'entoura des soins les plus empressés.

Or il advint qu'un jour notre abbé vint au château même trouver le comte pour quelques affaires personnelles. J'en fus instruit, et je me rendis avec le prieur chez le comte, le priant d'intercéder en ma faveur auprès de notre abbé, pour qu'il m'accordât mon pardon et la permission de vivre monastiquement dans l'endroit que je jugerais convenable. L'abbé et ceux qui l'accompagnaient mirent la chose en délibération, car ils devaient rendre réponse au comte le jour même, avant de se retirer. Entrés en conseil, ils pensèrent que je voulais passer dans une autre abbaye, et que ce serait pour la leur un affront sanglant. En effet, ils considéraient comme un triomphe pour eux l'espèce de préférence que j'avais accordée dans ma conversion à leur abbaye, au mépris de toutes les

autres, et maintenant ils se disaient exposés à un grand déshonneur, si je les abandonnais pour passer à d'autres. Aussi ne voulurent-ils rien écouter là-dessus ni de ma part ni de celle du comte. Ils me menacèrent même aussitôt de m'excommunier si je ne me hâtais de revenir à eux, et ils firent défense absolue au prieur chez lequel je m'étais réfugié de me retenir plus long-temps, s'il ne voulait pas participer lui-même à l'excommunication. Cette décision nous plongea, le prieur et moi, dans une cruelle anxiété. Mais l'abbé, qui s'était retiré en persistant dans son obstination, vint à mourir quelques jours après.

Un autre lui succéda, et l'évêque de Melun lui fit en mon nom la même demande que j'avais adressée à son prédécesseur. Mais comme il ne paraissait pas devoir y consentir promptement, j'employai l'entremise de quelques amis pour présenter ma requête au roi et à son conseil, et j'obtins ce que je voulais. Étienne, alors officier de bouche du roi, ayant fait venir l'abbé et son comité, leur demanda pourquoi ils voulaient, en me retenant malgré moi, s'exposer à un scandale inévitable et sans la moindre utilité, puisque leur manière de vivre et la mienne ne pouvaient nullement s'accorder. Or je savais qu'en pareille matière le conseil du roi entendait que moins cette abbaye était régulière, plus elle fût soumise et utile au roi pour tout ce qui touchait aux intérêts temporels, ce qui m'avait fait espérer que j'obtiendrais sans difficulté l'assentiment du roi et de ses conseillers. Mon attente ne fut pas trompée.

Toutefois, pour que notre monastère ne vît pas lui échapper l'honneur qu'il prétendait tirer de ma possession, on me permit de me retirer dans une solitude à mon choix, à condition que je ne me mettrais sous la dépendance d'aucune abbaye. Ces conventions furent réglées et arrêtées de part et d'autre, en présence du roi et des siens. En conséquence, je me confinai dans une solitude du territoire de Troyes, qui m'était déjà connue, et quelques personnes m'ayant fait don d'un morceau de terrain, je construisis d'abord, avec le consentement de l'évêque du diocèse, une espèce d'oratoire formé de roseaux et de chaume, que je dédiai à la sainte Trinité. Là, caché avec un clerc de mes amis, je pouvais véritablement m'écrier au Seigneur :

« Voilà que je me suis éloigné par la fuite, et je me suis arrêté dans la solitude. »

Ma retraite ne fut pas plus tôt connue, que les disciples accoururent de toutes parts, abandonnant les villes et les châteaux pour habiter une campagne déserte, se construisant des cabanes pour suppléer à leurs maisons spacieuses, renonçant aux mets délicats pour vivre seulement de pain et d'herbes sauvages, remplaçant leurs lits moelleux par le chaume et la mousse, et leurs tables par des tertres de gazon. On aurait cru vraiment qu'ils se proposaient pour modèles les premiers philosophes, sur lesquels saint Jérôme, dans son livre II contre Jovinien, s'exprime en ces termes :

« Les sens sont comme des fenêtres par où les vices s'introduisent dans l'ame. La métropole et la citadelle de l'esprit ne peuvent être

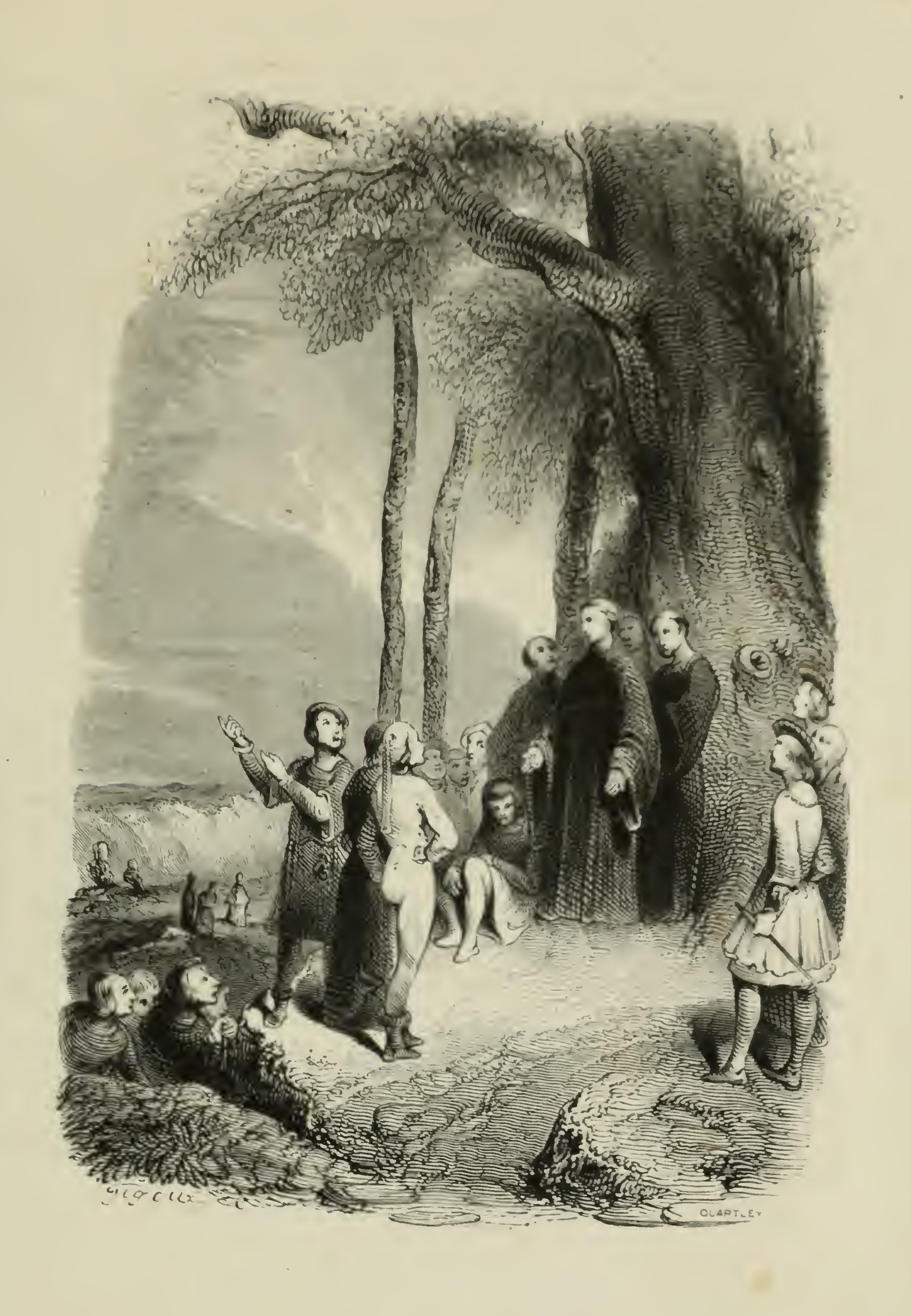
prises tant que l'armée ennemie n'a pas fait irruption par les portes. Si quelqu'un prend plaisir à contempler les jeux du cirque, les luttes des athlètes, les mouvements variés de la scène, les formes des femmes, l'éclat des pierres précieuses et des vêtements, s'il est séduit par de semblables tableaux, la liberté de son ame se trouve prise par les fenêtres de ses yeux, et alors s'accomplit cette parole du prophète : La mort est entrée par nos fenêtres. Lors donc que, semblable à une armée, le cortége des troubles aura pénétré par ces portes jusqu'à la forteresse de l'ame, où sera la liberté? Et sa force, et la pensée de Dieu, où seront-elles? Quand on pense surtout que la sensibilité des organes se retrace même les plaisirs passés, réveille les souvenirs des vices, force l'ame à subir de nouveau leurs impressions, et la promène, par la seule force de la pensée, sur tous les détails de l'action.» Ces raisons persuadèrent à plusieurs philosophes de quitter les grandes réunions des villes et ces délicieux jardins suburbains, où se trouvaient réunis et les sources qui désaltèrent le sol, et la chevelure ombreuse des arbres, et le ramage des oiseaux, et le miroir de la fontaine, et le ruisseau murmurant, enfin tout ce qui peut charmer les yeux et les oreilles : ils ne voulurent point rester au milieu du luxe et de la profusion des jouissances, de peur que la vigueur de leur ame n'en fût énervée, et que sa pureté n'en fût ternie. Et, dans le fait, il est inutile de voir souvent les choses par lesquelles on peut se trouver pris, et de s'exposer à la tentation de celles dont il est difficile de s'abstenir. Voilà pourquoi les pythagoriciens, évitant tout ce qui pouvait flatter leurs

sens, vivaient ordinairement dans la solitude et les lieux déserts. Platon lui-même, le riche Platon, dont Diogène foulait un jour le lit somptueux sous ses pieds tout souillés de boue, Platon, dis-je, pour être tout entier à la philosophie, choisit pour son académie, bien loin de la ville, une maison de campagne non seulement déserte, mais encore pestilentielle, dans la vue de briser les élans de la passion par les menaces et les attaques continuelles de la maladie, et de ne laisser approcher de ses disciples d'autres plaisirs que ceux qu'ils pouvaient trouver dans la science. Tel était, dit-on, le genre de vie que menaient les fils des prophètes sectateurs d'Hélisée. Saint Jérôme parle d'eux comme des moines de ce temps, et il écrit entre autres choses à un moine de la campagne : « Les fils des prophètes, que l'ancien Testament nous représente comme des moines, se bâtissaient de petites cabanes vers le cours du Jourdain, et abandonnaient les villes et la société des hommes, pour aller vivre de grains broyés et d'herbes sauvages. » De même, mes disciples, élevant leurs petites cellules sur les bords du fleuve Arduzon, ressemblaient plutôt à des ermites qu'à des étudiants.

Mais, plus l'affluence de mes élèves était grande, et plus les privations qu'ils supportaient pour l'amour de ma doctrine étaient pénibles, plus mes rivaux y voyaient de gloire pour moi et de honte pour eux-mêmes. Après avoir épuisé tous leurs efforts contre moi, ils ne pouvaient se consoler de voir tout concourir à mon avantage : et, selon le mot de Jérôme, malgré mon éloignement des villes, des affaires publiques, des procès et de la foule, l'envie, comme dit

aussi Quintilien, vint me relancer dans ma retraite. Au fond de leur cœur, d'où la plainte n'osait sortir, mes ennemis se disaient en gémissant : Voici que tout le monde s'en est allé après lui, et il est sorti plus glorieux de notre persécution. En voulant éteindre son nom, nous l'avons fait resplendir. Voyez, les étudiants, qui dans les villes ont sous la main tout ce qui leur est nécessaire, dédaignent tous les agréments de la société, ils courent chercher le dénument de la solitude, et se condamnent volontairement à la misère.

Alors ce fut surtout l'excès de ma pauvreté qui me fit ouvrir de nouveau une école, car je n'avais pas la force de labourer la terre, et je rougissais de mendier. Ayant donc recours à l'art que j'avais cultivé, pour remplacer le travail de mes mains, je fus obligé de faire office de ma langue. De leur côté, mes disciples pourvoyaient d'eux-mêmes à tout ce qui m'était nécessaire, soit pour la nourriture, le vêtement, la culture des champs ou les frais de construction, afin qu'aucun soin domestique ne vînt me distraire de l'étude. Mais comme notre oratoire pouvait à peine contenir une faible partie de mes élèves, ils se trouvèrent dans la nécessité de l'agrandir, et ils le rebâtirent d'une manière plus solide en pierre et en bois. Cet oratoire avait été d'abord fondé au nom de la sainte Trinité, et plus tard il lui avait aussi été dédié ; cependant, comme j'y étais venu en fugitif, et qu'au milieu de mon profond désespoir la bonté divine m'avait envoyé en cet endroit des consolations qui me permirent de respirer un peu, en mémoire de ce bienfait, je lui donnai le nom de Paraclet.



Cette nouvelle fut accueillie avec beaucoup d'étonnement, et plusieurs se déchaînèrent avec violence contre cette dénomination, prétendant qu'il n'était pas permis de consacrer spécialement une église au Saint-Esprit, non plus qu'à Dieu le Père, mais qu'il fallait, conformément à l'usage ancien, la dédier soit au Fils seul, soit à toute la Trinité à la fois. L'erreur qui les poussa surtout à m'accuser d'hérésie provenait de ce qu'ils n'établissaient aucune différence entre l'*Esprit consolateur* et le *Consolateur*. Mais puisque la Trinité elle-même, et chaque personne de la Trinité, de même qu'elle est appelée Dieu et Protecteur, peut très-bien être invoquée sous le nom de Paraclet, c'est-à-dire de Consolateur, selon la parole de l'Apôtre : Dieu béni, et le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes les tribulations : et selon ce que dit la Vérité : Il vous donnera un autre consolateur. — Puisque aussi bien toute église est également consacrée sous le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et qu'elle est la possession indivise de tous trois, qu'est-ce qui empêche de dédier la maison du Seigneur au Père ou au Saint-Esprit, aussi bien qu'au Fils? Qui oserait effacer du fronton du vestibule le nom de celui à qui appartient l'habitation? Ou bien encore, puisque le Fils s'est offert en holocauste au Père, et qu'en conséquence, dans la célébration des messes, c'est spécialement au Père que s'adressent les prières et l'immolation de l'hostie, pourquoi l'autel ne semble-t-il pas appartenir principalement à celui qui est la cause première des

supplications et du sacrifice? Peut-on dire que l'autel soit moins celui de la victime que celui de la personne à qui elle s'immole? Se trouverait-il quelqu'un pour soutenir que c'est plutôt l'autel de la croix de Jésus, ou de son sépulcre, de saint Michel, de saint Jean, de saint Pierre, ou de quelque autre saint, qui ne sont ni les victimes ni les êtres auxquels s'adressent les immolations ou les prières? Les idolâtres eux-mêmes ne plaçaient les autels et les temples que sous l'invocation de ceux qui étaient les objets de leurs sacrifices ou de leurs hommages. Peut-être quelqu'un dira-t-il qu'il ne faut dédier à Dieu le Père ni des églises ni des autels, parce que nous ne connaissons de lui aucun fait qui puisse motiver en son honneur une solennité spéciale; mais cette raison tendrait à priver la Trinité elle-même de toute dédicace, sans attaquer les droits du Saint-Esprit, attendu que la venue du Saint-Esprit lui constitue en propre la solennité de la Pentecôte, comme la venue du Fils lui assure la fête de la Nativité. En effet l'Esprit saint, qui a été envoyé aux disciples de Jésus-Christ comme le Fils a été envoyé au monde, peut réclamer, à ce titre, une solennité particulière. Il semble même qu'il y a plus de raisons de lui vouer un temple à lui qu'à une autre personne de la Trinité, si nous voulons considérer avec plus d'attention l'autorité apostolique et l'œuvre du Saint-Esprit lui-même. En effet, l'Apôtre n'affecte nominativement un temple particulier à aucune des trois personnes, si ce n'est au Saint-Esprit. Et il ne dit pas « le temple du Père, » ou « le temple du Fils, » comme « le temple de l'Esprit saint, » dans sa première Épî-

tre aux Corinthiens : « Celui qui s'attache au Seigneur n'est qu'un seul esprit avec lui. » Et plus loin : « Ne savez-vous pas que vos corps sont le temple de l'Esprit saint qui est en vous, que vous avez reçu de Dieu, et qui ne vient point de vous? » Qui pourrait ignorer encore que les bienfaits des sacrements divins que l'Église confère sont attribués spécialement à l'opération de la grâce divine, qui est le symbole du Saint-Esprit? C'est par l'eau et le Saint-Esprit que nous renaissons dans le baptême, et dès lors seulement nous devenons un temple spécial pour le Seigneur. Pour achever ce temple, l'Esprit saint nous visite sous la forme des sept sacrements, et les effets de la grâce en sont l'ornement et la dédicace. Qu'y a-t-il donc d'étonnant si nous assignons un temple corporel à la personne à qui l'Apôtre en attribue spécialement un spirituel? Ou bien à quelle personne une église sera-t-elle plus justement consacrée qu'à celle dont l'opération particulière nous procure tous les bienfaits dont l'Église est le canal? Cependant ce serait mal interpréter ma pensée que de se figurer que j'ai donné à mon oratoire la dénomination de Paraclet dans l'intention de le dédier à une seule personne; je l'ai ainsi nommé à cause du motif dont j'ai parlé plus haut, c'est-à-dire en mémoire de la consolation qui m'avait été envoyée. Toutefois, si j'avais agi dans les vues qu'on me suppose, ma dédicace, bien qu'étrangère à l'usage, n'aurait rien de contraire à la raison.

J'étais caché de corps en ce lieu, mais par ma renommée je parcourais tout l'univers. Mon nom retentissait comme cette fiction

poétique, l'écho, qui fait beaucoup de bruit, mais qui n'a point de corps. Mes anciens rivaux, n'ayant plus par eux-mêmes assez de puissance, suscitèrent contre moi quelques nouveaux apôtres, en qui le monde avait une foi entière. L'un d'eux se vantait d'avoir ressuscité la vie des chanoines réguliers, l'autre celle des moines. Ces hommes, dans les prédications qu'ils semaient en courant le monde, s'acharnant sans pudeur à me déchirer, réussirent à soulever momentanément contre moi le mépris de certaines puissances ecclésiastiques et séculières : ils débitèrent tant sur ma foi que sur mon genre de vie des fables tellement sinistres, qu'ils détachèrent de moi les principaux de mes amis eux-mêmes, et ceux qui me conservaient quelque chose de leur ancienne affection étaient intimidés au point de mettre tous leurs soins à la dissimuler. Dieu m'est témoin que je n'apprenais jamais la convocation d'une assemblée d'ecclésiastiques sans penser que ma condamnation en était l'objet. Tout tremblant dans l'attente de quelque coup de foudre, je me voyais à chaque instant traîné comme un hérétique ou un profane dans les conciles ou dans les synagogues. Et, pour tirer une comparaison de la puce au lion, et de la fourmi à l'éléphant, mes rivaux me poursuivaient avec la haine implacable que les hérétiques déployèrent autrefois contre le bienheureux Athanase. Souvent, Dieu le sait, je tombai dans un si profond désespoir, que je songeais à sortir des pays chrétiens pour passer chez les infidèles, et acheter par un tribut quelconque le droit d'y vivre en repos et chrétiennement au mi-



Intérieur de Saint-Gildas.

lieu des ennemis du Christ. Je me persuadais que les païens me seraient d'autant plus favorables, que ma condamnation les éloignerait de croire que je fusse chrétien, et leur ferait ainsi espérer de me convertir plus facilement à leur secte.

Au moment où, harcelé sans relâche par de si cruelles inquiétudes, je ne voyais plus d'autre ressource que d'aller chercher parmi les ennemis du nom chrétien un refuge dans les bras du Christ, voulant saisir une occasion de me soustraire un peu aux embûches qui m'enveloppaient, je tombai entre les mains de chrétiens et de moines mille fois pires et plus féroces que les gentils. Il y avait en Bretagne, dans l'évêché de Vannes, une abbaye de Saint-Gildas de Ruys, que la mort du pasteur laissait sans direction. L'élection unanime des moines, ratifiée par le duc de cette province, m'appela au siége qui était vacant, et il fut facile d'obtenir le consentement de l'abbé et des frères de mon couvent. Ainsi la jalousie des Français m'exilait à l'Occident, comme celle des Romains avait relégué Jérôme à l'Orient. Car, j'en prends Dieu à témoin, jamais je n'aurais accepté l'offre qu'on me faisait, si ce n'eût été pour échapper, n'importe comment, aux vexations dont j'étais incessamment accablé : c'était un pays barbare, dont la langue m'était inconnue, et les moines ne dissimulaient nullement leur vie honteuse et leurs mœurs indomptables au milieu d'une population brutale et sauvage. Ainsi donc, semblable à un homme qui, à la vue d'un glaive levé sur lui, se lance de terreur au fond d'un précipice où il se brisera, et, pour retarder d'une seconde cette mort qui le presse, va tomber dans les

bras de celle qui l'attend, je m'élançai sciemment d'un péril dans un autre; et là, sur le rivage de l'Océan aux voix effrayantes, la terre manquant à ma fuite, je répétais souvent dans mes prières : «Des extrémités de la terre j'ai crié vers vous, Seigneur, tandis que mon cœur était dans l'angoisse.» Je ne pense pas, en effet, que personne ignore aujourd'hui à quels tourments affreux mon cœur était nuit et jour en proie, lorsque je songeais aux périls qui menaçaient à la fois mon ame et mon corps. Hélas! pourquoi avoir entrepris de gouverner ces moines indisciplinés? Si je tentais de les faire rentrer dans la vie régulière qu'ils avaient fait vœu d'observer, il m'était impossible de vivre : j'en avais la certitude; que si, au contraire, je ne faisais pas tous mes efforts pour accomplir cette tâche, j'encourais la damnation éternelle. Ce n'est pas tout. Le seigneur du pays, qui avait un pouvoir souverain, exerçait depuis long-temps sur l'abbaye une autorité tyrannique, et, profitant du désordre qui régnait au monastère pour usurper la propriété de toutes les terres adjacentes à l'abbaye, il faisait peser sur les moines des exactions plus lourdes que celles mêmes dont les Juifs tributaires étaient accablés. Les moines m'obsédaient pour leurs besoins journaliers, car la communauté ne possédait rien que je pusse leur distribuer, et chacun s'en prenait aux débris de son propre patrimoine pour se soutenir, lui et ses femmes, avec ses fils et ses filles. Non contents de se réjouir de mes cruels embarras, ils faisaient encore main basse sur tout ce qu'ils pouvaient emporter, afin de compromettre mon administration et de me

forcer ainsi soit à relâcher la discipline, soit à me retirer tout-à-fait. Et personne autour de moi pour me venir en aide! Toute la horde de la contrée était également sans loi ni règle : l'antipathie de nos mœurs me réduisait à une solitude complète. Au dehors le hobereau et ses satellites ne cessaient de m'opprimer, au dedans les frères me dressaient des embûches, de sorte que la parole de l'Apôtre semblait avoir été écrite spécialement pour moi : « Au dehors les combats, au dedans les craintes.» Je considérais en gémissant quelle inutile et misérable vie je menais, combien elle était stérile pour moi et pour les autres, tandis qu'elle était si précieuse auparavant pour mes disciples ; et maintenant que je les avais abandonnés pour les moines, je ne pouvais ni dans les moines ni dans les disciples produire aucun fruit ; toutes mes entreprises, tous mes efforts étaient frappés d'impuissance, et j'avais mérité pour tous mes actes une critique amère : Cet homme a commencé à bâtir, et il n'a pu achever.

J'étais abîmé de désespoir au souvenir des périls que j'avais fuis, et à la vue de ceux que j'allais affronter. Mes premiers chagrins n'étaient plus rien à mes yeux, et gémissant en moi-même, je répétais souvent : Ma punition est juste, car j'ai abandonné le Paraclet, c'est-à-dire le Consolateur, et je me suis précipité moi-même dans la désolation : pour éviter des menaces, j'ai cherché un asile dans le sein même du danger. Ce qui m'affligeait le plus vivement, c'est qu'après avoir abandonné mon oratoire, je ne pouvais pas prendre les mesures nécessaires pour y faire célébrer

convenablement l'office divin, puisque l'extrême pauvreté de l'endroit pouvait à peine fournir à l'entretien d'un seul desservant. Mais le véritable Paraclet apporta lui-même une consolation à cette douleur, et il pourvut à son propre temple comme il le devait. Voici, en effet, ce qui arriva.

L'abbé de Saint-Denis vint à réclamer comme une annexe autrefois soumise à la juridiction de son monastère l'abbaye d'Argenteuil, où mon Héloïse, dès long-temps ma sœur en Jésus-Christ plutôt que mon épouse, avait pris l'habit de religion. A peine l'abbaye lui fut-elle adjugée, qu'il expulsa violemment la congrégation des nonnes dont notre compagne était la prieure. Les voyant dispersées çà et là par l'exil, je compris que le Seigneur m'offrait une occasion de remonter mon oratoire. Je m'y rendis, et j'invitai Héloïse avec les religieuses de la même congrégation qui restaient attachées à sa personne à venir en prendre possession. Lorsqu'elles furent arrivées, je leur fis donation entière de l'oratoire et de ses dépendances, et après cette donation, par l'assentiment et l'intervention de l'évêque du diocèse, le pape Innocent II leur en confirma par privilége la possession, à perpétuité, pour elles et pour celles qui les suivraient. Elles y vécurent quelque temps pauvres et trop abandonnées. Mais un regard de la divine miséricorde qu'elles imploraient si dévotement ne tarda pas à les consoler. Le Seigneur, véritable Paraclet, toucha de pitié en leur faveur les peuples circonvoisins, et les anima de bienveillance pour elles. Une seule année multiplia autour d'elles les biens de la terre


JOURDAIN SC

plus, je crois (Dieu seul peut le savoir), que cent ne l'auraient fait pour moi, si j'étais resté à leur place. Car, de même que le sexe des femmes est plus faible que le nôtre, aussi leur détresse est plus touchante et attendrit plus facilement les cœurs, et comme aux hommes leur vertu est aussi plus agréable à Dieu. Or le Seigneur, dans sa bonté pour notre chère sœur, qui dirigeait ses compagnes, lui accorda de trouver grâce devant les yeux de tout le monde. Les évêques la chérissaient comme leur fille, les abbés comme une sœur, les laïcs comme leur mère ; et tous admiraient également sa fervente piété, sa sagesse et son incomparable douceur de patience en toutes choses. Elle se laissait voir rarement, et se tenait renfermée dans sa cellule pour se livrer sans partage à ses méditations saintes et à ses prières ; mais toutes les personnes du dehors n'en sollicitaient qu'avec plus d'ardeur sa présence et les pieuses instructions de son entretien.

Tous leurs voisins me blâmaient vivement de ne pas faire tout ce que je pouvais ni tout ce que je devais pour les soulager dans leur dénument, lorsque c'était une chose si facile à moi, du moins par mes prédications. Je commençai donc à leur rendre des visites plus fréquentes, pour leur être utile d'une manière ou d'une autre. Mais encore en cela je ne pus éviter le murmure de l'envie, et malgré le pur esprit de charité qui dirigeait mes démarches, mes ennemis, avec leur noirceur accoutumée, en tirèrent les conjectures les plus infâmes. On voyait bien, disaient-ils, que j'étais encore dominé par l'attrait de certains plaisirs charnels, puisque je ne pouvais supporter ni un

jour ni une heure l'absence de la femme que j'avais tant aimée. Je me rappelai alors les plaintes de saint Jérôme, dans sa lettre à Asella sur les faux amis : « On me fait, dit-il, un crime de mon sexe, et l'on n'y songerait jamais si Paule ne venait pas à Jérusalem. » Et il continue : « Avant que je connusse la maison de sainte Paule, c'était sur mon compte un concert de louanges dans toute la ville. On était unanime à me reconnaître digne du souverain pontificat; mais je sais qu'à travers la bonne et la mauvaise renommée on peut arriver au royaume des cieux. » Considérant qu'un si grand homme avait essuyé les mêmes outrages de la part de la calomnie, je puisais dans ce rapprochement une grande consolation. Oh! me disais-je, si mes ennemis trouvaient en moi une pareille matière à leurs soupçons, comme leurs accusations m'auraient bientôt écrasé! Mais aujourd'hui que la divine miséricorde m'a affranchi des causes du soupçon, comment se fait-il que dans ce néant de ma nature le soupçon plane encore sur moi? Et que signifie la scandaleuse accusation dont je suis l'objet? La mutilation repousse tellement l'idée d'une turpitude de ce genre, que c'est un usage invariablement adopté par tous ceux qui font garder des femmes, de ne laisser approcher d'elles que des eunuques. L'histoire sainte raconte la même chose d'Esther et des autres femmes du roi Assuérus. Nous lisons que ce puissant ministre de la reine Candace, et l'intendant de toutes ses richesses, le même que l'apôtre Philippe alla convertir et baptiser, sous la conduite de l'ange, était eunuque. Si de tels hommes ont toujours occupé

auprès des femmes modestes et réservées les dignités éminentes et le rang de familiers, c'est qu'un soupçon de cette nature ne pouvait jamais les atteindre. C'est aussi dans l'intention de s'y soustraire complètement que le plus grand des philosophes chrétiens, Origène, s'étant consacré à l'enseignement religieux des femmes, attenta sur lui-même, au témoignage du livre VI de l'Histoire ecclésiastique. Dans la triste conformité de notre position, j'estimais encore que la divine miséricorde m'avait traité moins rigoureusement; car l'action d'Origène a été réputée peu réfléchie et digne d'un blâme sévère, tandis qu'une main étrangère était seule coupable de mon état, et m'avait préparé toute ma liberté pour accomplir une œuvre semblable. Mes douleurs elles-mêmes ne pouvaient soutenir la comparaison, car elles avaient été soudaines et plus courtes; surpris dans mon sommeil, la sanglante exécution m'avait trouvé presque insensible. Mais si je n'ai pas été son égal en souffrances physiques, je suis son maître en amertumes de l'ame. La calomnie a été plus cruelle que l'acier, et les atteintes portées à ma réputation me font un plus dur supplice que les organes retranchés de mon corps. Car, ainsi qu'il est écrit, une bonne renommée vaut mieux qu'une grande richesse. Saint Augustin dit, dans un sermon sur la Vie et les mœurs du clergé : «Celui qui se fie à sa conscience et néglige sa réputation est cruel à lui-même.» Et plus haut : «Nous cherchons à faire le bien, dit-il, non seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes. C'est assez pour nous du témoignage de notre conscience; mais nous nous

devons aussi de maintenir notre réputation pure et sans tache. La conscience et la réputation sont deux choses : la conscience est relative à vous-même; la réputation au prochain. » Mais qu'aurait donc trouvé la malice de ces hommes à reprocher au Christ lui-même ou à ses membres, c'est-à-dire aux prophètes, aux apôtres ou aux saints Pères, si elle eût été leur contemporaine, lorsqu'elle les aurait vus, intacts dans leur chair, s'entourer principalement de femmes, et vivre avec elles dans une si familière intimité? Saint Augustin, dans son livre sur les Devoirs des moines, prouve que les femmes étaient les compagnes si inséparables de notre Seigneur Jésus-Christ et des apôtres, qu'elles les suivaient même dans les prédications. Dans le cortége de fidèles dont ils marchaient toujours entourés, on voyait plusieurs femmes pourvues des biens du monde, qui entretenaient autour d'eux l'abondance, pour qu'ils ne manquassent d'aucune des choses nécessaires à cette vie. Quiconque pourrait penser que les apôtres ne permettaient point à ces saintes femmes de partager leurs excursions pieuses, et de les suivre partout où ils prêchaient l'Évangile, peut s'assurer en lisant l'Écriture que les apôtres n'ont fait qu'imiter en cela l'exemple même du Sauveur. En effet il est écrit dans l'Évangile : « Dès lors il allait par les cités et les bourgades, annonçant le royaume de Dieu, et avec lui ses douze apôtres et quelques femmes qui avaient été guéries d'esprits immondes et d'infirmités, Marie surnommée Magdelaine, Jeanne, épouse de Cuza, l'intendant d'Hérode, et Suzanne, et plusieurs autres qui employaient leur

propre fortune à le servir. » Léon IX réfutant la lettre de Parméniens sur le Goût de la vie monastique : « Nous professons absolument, dit-il, qu'il n'est point permis à un évêque, à un prêtre, à un diacre, à un sous-diacre, de se dispenser pour cause de religion des soins qu'il doit à son épouse, non pour qu'il la possède selon la chair, mais pour qu'il lui fournisse la nourriture et le vêtement. » Ainsi vécurent les saints apôtres, et nous lisons dans saint Paul : « N'avons-nous pas le droit de mener partout avec nous une femme qui serait notre sœur, comme Céphas et les frères de Jésus? » Remarquez, ignorant, qu'il ne dit pas : N'avons-nous point le droit de posséder, mais de mener avec nous une femme qui serait notre sœur? Car ils pouvaient ainsi subvenir aux besoins de leurs femmes avec les offrandes attirées par les prédications, sans qu'il dût jamais exister entre eux de rapports charnels. Le Pharisien qui dit en lui-même à propos du Seigneur : « Si celui-ci était prophète, il saurait bien qui est celle qui le touche, et que c'est une femme de mauvaise vie ; » le Pharisien pouvait sans doute, dans l'ordre des jugements humains, former sur le Seigneur des conjectures de honte plus naturelles qu'on ne l'a fait sur moi ; et tous ceux qui voyaient la mère du Christ recommandée à un jeune homme, et les prophètes n'ayant qu'un même toit et qu'une même habitude de vie avec les veuves, pouvaient concevoir des soupçons bien mieux établis par les probabilités. Qu'auraient dit encore mes détracteurs, s'ils avaient vu Malchus, ce moine captif dont parle Jérôme, vivant avec son épouse dans la même retraite? Comme ils auraient im-

pitoyablement condamné ce genre de vie dont le saint docteur parle en témoin tout-à-fait édifié. «Il y avait là, dit-il, un vieillard nommé Malchus, né dans l'endroit même, et une vieille femme demeurait avec lui, pleins de zèle tous deux pour la religion, et si assidus à l'église qu'on les aurait pris pour le Zacharie et l'Élisabeth de l'Évangile, si Jean avait pu être au milieu d'eux.» Pourquoi enfin la calomnie ne s'attaque-t-elle point aux saints Pères, qui, dans l'histoire et même sous nos yeux, ont souvent établi et entretenu des monastères de femmes? N'avons-nous pas l'exemple des sept diacres par lesquels les apôtres se firent remplacer auprès des religieuses dans tous les soins d'approvisionnements et d'administration? Le sexe faible ne peut nullement se passer de l'appui du sexe le plus fort : aussi l'Apôtre déclare que l'homme doit toujours guider la femme et qu'il est, pour ainsi dire, sa tête. Et en signe de cette vérité, il ordonne que la femme ait toujours la tête voilée. C'est pourquoi je ne suis pas médiocrement étonné de voir que l'habitude se soit depuis long-temps enracinée dans les couvents de faire commander les femmes par des abbesses, comme les moines par des abbés, et que tous les profès, hommes et femmes, s'astreignent à une règle uniforme, lorsque cette règle embrasse une somme de devoirs dont la plupart ne peuvent en aucune manière être remplis par des femmes, qu'elles soient au rang de supérieures ou de subordonnées. Presque partout l'ordre naturel est renversé, et nous voyons les abbesses et les nonnes dominer le clergé lui-même, auquel le peuple à son tour est soumis, avec une facilité

d'autant plus déplorable à induire le clergé en de mauvais désirs, qu'elles sont investies d'une puissance plus étendue, et qu'elles exercent sur lui une autorité plus despotique.

Le poète satirique avait en vue cet inconvénient lorsqu'il dit :

« Rien n'est plus insupportable qu'une femme opulente. »

Après de longues réflexions sur ce point, j'avais résolu de prendre soin de mes sœurs du Paraclet autant qu'il me serait possible, et d'étendre ma prévoyance à tous leurs besoins : pour augmenter encore leur soumission et leur respect, je voulais aussi les surveiller par ma présence corporelle. Persécuté présentement par mes fils avec plus de rage et de violence que je ne l'avais été autrefois par mes frères, j'irais, loin des agitations de cette tourmente, me réfugier auprès d'elles comme dans un port de tranquillité, pour y respirer un peu. Puisque la parole divine ne pouvait rien sur les moines, là du moins je trouverais des cœurs où elle fructifierait, et l'exécution de mon dessein contribuerait sans doute à mon salut, puisqu'elle apporterait un secours nécessaire à leur faiblesse.

Mais Satan a tellement semé les obstacles autour de moi, que je ne trouve aucun abri pour me reposer, ni seulement pour vivre. Errant et fugitif, il semble que je traîne partout la malédiction de Caïn. Je le répète, au dehors les combats, au dedans les craintes, éternisent mon agonie. Que dis-je? Au dedans comme au dehors, c'est un enfer de craintes sans cesse renaissantes, de craintes et de combats tout à la fois. La persécution de mes fils contre moi

est cent fois plus infatigable et plus terrible que celle de mes ennemis. Car mes fils sont toujours là, face à face avec moi, et je suis rivé à mon tourment. Au moins je vois venir l'attaque de mes ennemis et l'arme qui en veut à ma vie, si je sors du cloître; mais lorsque je suis renfermé avec mes fils, c'est-à-dire avec les moines qui me sont confiés comme à un père en ma qualité d'abbé, il me faut lutter tout ensemble contre la ruse et la violence de leurs complots. Combien de fois n'ont-ils pas essayé de m'empoisonner, comme on fit à l'égard de saint Benoît! La même cause qui le força d'abandonner son troupeau pervers pouvait m'autoriser à suivre l'exemple d'un si grand pasteur : car s'exposer à un péril certain, c'est peut-être tenter témérairement le ciel plutôt que l'aimer; c'est peut-être un véritable suicide. Toutefois je me contentai d'employer toute la vigilance dont j'étais capable à me préserver des piéges de cette nature qu'ils me tendaient chaque jour. Je ne m'en fiais plus qu'à moi-même dans le choix de ma nourriture et de ma boisson. Alors ils tentèrent de se défaire de moi à l'autel même, pendant le saint sacrifice, en jetant du poison dans le calice. Un autre jour, que j'étais venu à Nantes visiter le comte dans sa maladie, et que j'étais logé chez un de mes frères consanguins, ils voulurent m'empoisonner par la main d'un serviteur de ma suite, persuadés que dans la maison de mon frère je serais moins en garde contre une pareille trahison. Mais le ciel voulut que je ne touchasse point aux aliments qui m'avaient été préparés, et un frère que j'avais amené avec moi de l'abbaye en



ayant mangé sans le savoir, mourut sur-le-champ. Le serviteur qui avait exécuté leur projet, épouvanté par le témoignage de sa conscience et par la preuve résultant du fait même, prit aussitôt la fuite.

Dès lors personne ne pouvant plus douter de leurs desseins criminels, je commençai à prendre ouvertement toutes les précautions possibles contre leurs embûches : je m'absentais souvent de l'abbaye, et je séjournais dans les obédiences au milieu d'un petit nombre de frères. S'ils apprenaient que je dusse passer en quelque endroit, ils apostaient, pour me tuer, sur les routes et dans les sentiers, des brigands gagnés à prix d'or.

A travers tous ces périls un accident vint me surprendre : je tombai un jour de ma monture, et la main du Seigneur me frappa rudement, car j'eus le canal du col brisé; et cette fracture m'abattit et m'affaiblit bien plus encore que mon premier malheur.

Quelquefois je tentais de réprimer par l'excommunication leurs farouches déportements, et je forçai quelques-uns de ceux que je redoutais le plus à me promettre sous la foi de leur parole ou d'un serment public qu'ils se retireraient pour toujours du monastère, et qu'ils ne m'inquiéteraient plus en quoi que ce fût. Mais ils violaient ouvertement, et sans la moindre retenue, et leur parole donnée et leurs serments jurés. Enfin l'autorité du pontife romain Innocent, par l'organe de son propre légat expressément envoyé, les contraignit, en présence du comte et des évêques, à renouveler par serment la promesse la plus explicite de ne plus jamais attenter à mon repos. Rien n'a pu les contenir. Et dernièrement,

après l'expulsion de ceux qui m'avaient paru les plus dangereux, étant rentré à l'abbaye, et me confiant au reste des frères qui m'inspiraient moins de soupçons, je les trouvai encore pires que les autres. Il ne s'agissait déjà plus de poison; c'était le poignard qui s'aiguisait contre mon sein, lorsque je parvins à leur échapper, à grand'peine toutefois, et quoique ma fuite fût protégée par un des grands du pays.

Mêmes périls me menacent encore. Tous les jours je vois un glaive levé sur ma tête, et qui ne me laisse pas même respirer à table : semblable à cet homme qui plaçait le bonheur suprême dans la puissance et les trésors accumulés de Denis-le-Tyran, et qui, à la vue d'une épée suspendue sur lui par un fil, apprit de quelle félicité sont accompagnées les grandeurs de ce monde. C'est là ce que j'éprouve à chaque instant, moi, pauvre moine élevé à la prélature, et qui suis devenu plus misérable en devenant plus riche, afin que par mon exemple aussi les hommes de désir et de convoitise soient avertis de mettre un frein à leur ambition.

O mon très-cher frère en Jésus-Christ, ô mon intime compagnon, mon vieil ami, voyez comme dès le berceau j'ai fatalement tracé mon sillon de douleur! J'ai évoqué ces tristes souvenirs en vue de votre affliction et de l'injustice qui vous a frappé : qu'ils suffisent à vous soulager! Comme je l'ai dit au commencement de ma lettre, vous mettrez dans la balance mes adversités; vous jugerez que les vôtres ne sont rien ou qu'elles sont peu de chose en comparaison, et vous aurez plus de patience, ayant à porter une

peine plus légère. Prenez toujours en consolation ce que le Seigneur a prédit à ses membres, touchant les membres du démon : «S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. Si le monde vous hait, sachez qu'avant vous j'ai éprouvé la haine du monde. Si vous aviez été du monde, le monde aurait aimé ce qui lui appartenait. » — « Et tous ceux, dit l'Apôtre, qui veulent pieusement vivre en Jésus-Christ souffriront la persécution.» Et ailleurs : « Je ne cherche point à plaire aux hommes. Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais pas serviteur du Christ.» Et le Psalmiste : « Ceux, dit-il, qui plaisent aux hommes ont été confondus, parce que Dieu les a rejetés.» Saint Jérôme aussi, qui semble principalement m'avoir légué l'héritage de la calomnie et de la haine, a cité l'Apôtre en écrivant à Nepotianus : «Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais pas serviteur du Christ.» Il cesse de plaire aux hommes, et il est devenu serviteur de Jésus-Christ. Le même, écrivant à Asella sur les faux amis : «Je rends grâce à mon Sauveur d'être digne que le monde me haïsse.» Et au moine Héliodore : «C'est une erreur, mon frère, c'est une erreur de croire que jamais le chrétien puisse éviter la persécution. Notre ennemi, comme un lion rugissant, rôde autour de nous et cherche à nous dévorer. Est-ce là une paix? Le voleur est en embuscade et guette les riches.»

Encouragés par ces enseignements et par ces exemples, sachons donc nous résigner aux calamités avec d'autant plus de confiance, qu'elles nous frappent plus injustement. Ne doutons pas qu'elles

ne servent, sinon à nos mérites, du moins à une expiation quelconque. Et puisqu'une divine ordonnance préside à toutes choses, que chacun des fidèles, au temps de son oppression, soit du moins consolé par cette pensée que la souveraine bonté de Dieu ne permet point que rien s'accomplisse en dehors de sa loi providentielle, et que tout ce qui arrive contrairement à la justice il le termine lui-même par la meilleure fin. C'est pourquoi il est sage de lui dire en toute occasion : «Votre volonté soit faite!» Quelle consolation encore ceux qui aiment le Seigneur peuvent trouver dans la parole de l'autorité apostolique : « Nous savons que tout concourt au bien de ceux qui aiment le Seigneur.» Cette vérité pénétrait le Sage des sages, lorsqu'il disait dans les Proverbes : «Le juste ne sera point attristé, quelque chose qui lui arrive.» Ainsi démontre-t-il évidemment que ceux-là s'écartent des droits sentiers qui s'irritent contre la souffrance, sans ignorer qu'elle leur est dispensée en vertu des divins conseils; hommes soumis à eux-mêmes plutôt qu'à Dieu, dont la bouche dit : «Votre volonté soit faite!» quand leur cœur nourrit de secrètes révoltes, et qui préfèrent à la volonté divine leur propre volonté. Adieu.



LETTRE

D'HÉLOÏSE A ABAILARD.



LETTRE
D'HÉLOÏSE A ABAILARD.

A son maître et plutôt son père ; à son époux et plutôt son frère ; sa servante et plutôt sa fille ; son épouse et plutôt sa sœur.

A ABAILARD HÉLOÏSE.

La lettre que vous avez envoyée dernièrement à l'un de vos amis pour le consoler, cher bien-aimé, est venue par hasard jusqu'à moi. Un regard jeté sur les premiers caractères m'a suffi pour reconnaître aussitôt qu'elle était de vous, et j'ai mis d'autant plus d'ardeur à la lire que je chéris davantage la main qui l'a écrite. Je voulais au moins retrouver dans ses paroles quelque

image de celui que j'ai perdu. Hélas! presque tous les détails de cette lettre étaient pleins de fiel et d'absinthe, car ils ne contenaient autre chose que le récit douloureux de notre conversion, et de vos croix continuelles, ô mon unique bien!

Vous n'avez que trop rempli la promesse que vous faisiez à cet ami au commencement de votre lettre, et il a dû se convaincre que ses peines n'étaient rien, ou qu'elles étaient peu de chose en comparaison des vôtres. Vous avez d'abord exposé les persécutions dirigées contre vous par vos maîtres et l'indigne trahison où votre corps a succombé; puis, arrivant à vos condisciples, Albéric de Reims et Lotulfe de Lombardie, vous avez retracé leur jalousie exécrable et leur excessif acharnement.

Vous n'avez oublié ni leurs suggestions ennemies, ni le bûcher qui dévora votre glorieux ouvrage de théologie, ni cette espèce de prison dont ils fermèrent sur vous les portes. Viennent ensuite les menées de votre abbé et de vos perfides frères, et la bouche calomnieuse de ces deux faux apôtres, déchaînée pour votre ruine par vos envieux, et la rumeur au loin suscitée par le nom de Paraclet donné, contre l'usage, à votre oratoire. Enfin les intolérables et incessantes vexations dont vous êtes accablé par ce cruel déprédateur et par ces détestables moines que vous appelez encore vos fils sont les derniers traits qui complètent ce triste tableau.

Personne, je pense, ne pourrait lire ou entendre sans pleurer une histoire aussi touchante. Trop fidèles souvenirs qui ont renouvelé toutes mes douleurs! Vos périls, que vous représentez tou-

jours croissants, n'ont fait que les augmenter. Nous sommes toutes réduites à désespérer de votre vie, et chaque jour nos cœurs inquiets et nos poitrines palpitantes attendent pour dernière nouvelle le bruit de votre mort.

Au nom du Christ, qui semble encore vous protéger pour son service, et dont nous sommes les bien petites servantes en même temps que les vôtres, ah! nous vous en conjurons, daignez nous écrire fréquemment. Dites-nous au sein de quels naufrages vous êtes encore ballotté, nous avons besoin de le savoir. Il ne vous reste que nous seules dans le monde; laissez-nous notre part dans vos douleurs et dans vos joies. Les cœurs blessés trouvent quelques consolations dans la pitié qu'ils inspirent; un fardeau soutenu par plusieurs est porté plus facilement et paraît plus léger. Si cette tempête vient à se calmer un peu, hâtez, hâtez vos lettres, nous ne saurions être trop tôt rassurées. Quel qu'en soit le contenu, elles ne peuvent manquer de nous faire du bien, car elles nous prouveront du moins que vous conservez notre souvenir.

Qu'il est doux de recevoir une lettre d'un ami absent! Sénèque nous l'enseigne par son propre exemple lorsqu'il écrit à Lucilius : « Vous m'écrivez souvent, et je vous en remercie ; car vous vous montrez à moi de la seule manière qui vous est possible. Je ne reçois jamais une de vos lettres que nous ne soyons aussitôt ensemble. » Si les portraits de nos amis absents abusent doucement nos regards, et charment les regrets de l'absence par un vain fantôme de consolation, quelle joie plus vive ne devons-

nous pas ressentir en recevant les lettres qui nous apportent l'empreinte véritable de l'ami absent!

Grâce au ciel, ce moyen vous reste encore de nous rendre votre présence; l'envie ne vous le défend point, aucune difficulté ne s'y oppose; que les délais, je vous en supplie, ne viennent point de votre négligence.

Vous avez écrit à votre ami une longue consolation, en vue de ses malheurs, il est vrai, mais touchant les vôtres. En les rappelant avec exactitude pour le consoler, vous avez grandement ajouté à notre désolation; en voulant adoucir ses blessures, vous avez ouvert de nouvelles plaies dans notre douleur, et vous avez élargi les anciennes. Guérissez, de grâce, les maux que vous avez faits, puisque vous versez le baume sur ceux que d'autres ont causés. Vous avez endormi les chagrins d'un ami, d'un compagnon, et vous avez acquitté la dette de l'amitié et d'une intime liaison; mais votre obligation envers nous est encore plus sacrée; car ce n'est pas de l'amitié que nous avons pour vous, c'est de l'adoration et du culte; nous ne sommes pas vos compagnes, mais vos filles, et s'il est un nom plus doux et plus saint, c'est celui-là qui nous convient.

Quant à l'importance de la dette qui vous oblige envers nous, faut-il l'appuyer de preuves et de témoignages comme une chose douteuse? Quand tout le monde se tairait, les faits parlent haut. Après Dieu, vous êtes le seul fondateur de cette retraite, le seul architecte de cet oratoire, le seul créateur de cette congrégation.

Vous n'avez point bâti sur un fondement étranger : tout ce qui est ici est votre ouvrage. Cette solitude, fréquentée seulement des bêtes féroces et des voleurs, n'avait jamais connu d'habitation humaine, jamais possédé une seule maison. Sur des tanières même de bêtes féroces, sur des repaires de brigands, là où le nom du Seigneur n'avait jamais retenti, vous avez élevé un divin tabernacle, et vous avez dédié un temple au Saint-Esprit. Pour cette œuvre, vous n'avez rien emprunté aux richesses des rois ni des princes, lorsque vous pouviez tout demander et tout obtenir; afin que rien de ce qui se ferait ne pût être attribué qu'à vous seul. Les clercs ou les écoliers, venant en foule écouter vos enseignements, vous fournissaient toutes les choses nécessaires; et ceux qui vivaient des bénéfices de l'église, accoutumés plutôt à recevoir qu'à faire des offrandes, ceux qui jusqu'alors n'avaient eu des mains que pour prendre, et non pour donner, devenaient importuns et prodigues dans leurs libéralités.

Cette nouvelle plantation dans le champ du Seigneur est donc véritablement votre propriété. Elle est remplie de jeunes plantes qui demandent à être arrosées pour profiter. Cette plantation est assez faible par la nature même du sexe féminin; elle est débile, quand bien même elle ne serait pas nouvelle. Aussi exige-t-elle une culture plus attentive et plus assidue, selon la parole de l'apôtre : « J'ai planté, Apollo a arrosé, mais Dieu a donné l'accroissement. » L'Apôtre, par la doctrine de sa prédication, avait fondé et planté dans la foi les Corinthiens auxquels il écrivait.

Apollo, le disciple de cet apôtre, les avait arrosés par ses saintes exhortations; puis la grâce divine accorda le développement à leurs vertus. Inutilement vous cultivez par vos avis et vos exhortations saintes une vigne étrangère que vous n'avez point plantée et qui pour vous se change en amertume. Réfléchissez à ce que vous devez à votre vigne, vous qui prodiguez vos soins à celle d'autrui. Vous enseignez et vous exhortez des rebelles, vous semez devant des pourceaux les perles de votre divine éloquence. Vous vous épuisez, inutile dévouement! pour des ames obstinées : considérez ce que vous devez à notre docilité. Vous qui prodiguez tant à des ennemis, rappelez-vous ce que vous devez à vos filles. Et, sans parler de mes sœurs, je réclame votre dette envers moi; peut-être mettrez-vous plus d'ardeur à payer à la fois toutes ces femmes qui se sont données à Dieu, dans la personne de celle qui ne s'est donnée qu'à vous.

Ces traités nombreux et étendus que les saints Pères ont composés avec tant de zèle pour instruire, pour encourager, ou même pour consoler les religieuses, vos excellentes lumières les connaissent mieux que notre faiblesse. Et ce n'est pas sans un étonnement pénible que j'ai remarqué votre long oubli pour les commencements si tendres de notre conversion. O mon maître, rien n'a pu vous émouvoir en notre faveur, ni la charité chrétienne, ni votre amour pour nous, ni les exemples des saints Pères. Vous m'avez abandonnée dans ma foi chancelante et dans le triste accablement de mon cœur. Votre voix n'a point réjoui mon oreille, vos lettres n'ont point consolé ma solitude.

Vous devez connaître pourtant toute la sainteté des devoirs que votre engagement vous impose. Le sacrement du mariage ne nous a-t-il pas unis l'un à l'autre? Et quels droits me manque-t-il à votre affection, s'il est vrai qu'à la face du ciel et de la terre j'ai toujours brûlé pour vous d'un amour sans bornes?

Cher, cher, vous le savez et personne ne l'ignore, en vous perdant j'ai tout perdu : le crime infâme qui vous a ravi à ma tendresse m'a aussi enlevée à moi-même; mais en songeant à vous la grandeur de ma perte s'efface encore dans l'incomparable douleur que je ressens de vous avoir ainsi perdu. Plus mes peines sont poignantes, plus elles réclament une consolation efficace. Et ce n'est point d'une autre personne, c'est de vous que je l'attends, afin que de la source de mes chagrins découle aussi le bienfait de la guérison. Vous seul pouvez m'attrister, seul me rendre joyeuse ou endormir mes souffrances. Vous y êtes seul obligé, car j'ai comblé, je puis le dire, la mesure de vos volontés, et, plutôt que de les contrarier en quoi que ce fût, j'ai eu le courage de me perdre moi-même pour vous obéir. J'ai encore été plus loin; et, par un merveilleux effort, mon amour s'est égaré dans son délire au point de sacrifier, sans nulle espérance de retour, le seul objet de ses vœux ardents. Sur votre ordre, en effet, j'ai pris avec un autre cœur un autre habit, pour vous montrer, par ce sacrifice éclatant, que vous étiez l'unique maître de mon corps aussi bien que de mon cœur.

Jamais, Dieu le sait, je n'ai cherché autre chose en vous que vous-même. C'est vous, vous seul, non vos biens que j'aimais. Je

n'ai point consulté les droits du mariage, ni le douaire, ni mes plaisirs ou mes volontés; c'est les vôtres, vous le savez bien, que je me suis étudiée à satisfaire.

Quoique le nom d'épouse soit jugé plus saint et plus solide, un autre aurait toujours été plus doux à mon cœur, celui de votre maîtresse; et, le dirai-je sans vous choquer, celui de votre concubine ou de votre fille de joie : espérant que, plus je me ferais humble et petite, plus je m'élèverais en grâce et en faveur auprès de vous, et que, bornée à ce rôle, j'entraverais moins vos glorieuses destinées.

Je vous remercie de n'avoir point oublié tout-à-fait mes sentiments à cet égard dans la lettre adressée à votre ami pour sa consolation. Vous n'avez pas dédaigné d'y rappeler quelques-uns des motifs par lesquels je m'efforçais de vous détourner de ce fatal hyménée; mais vous avez passé sous silence presque toutes les raisons qui me faisaient préférer l'amour au mariage, la liberté à des liens indissolubles. Je prends Dieu à témoin que si Auguste, maître suprême de l'univers, m'avait offert l'insigne honneur de son alliance, en mettant pour toujours à mes pieds l'empire du monde, j'aurais accepté avec plus de joie et d'orgueil le nom de votre courtisane que le titre d'impératrice. Car ni les richesses ni la puissance ne constituent la supériorité d'un homme : là, c'est l'effet de la fortune, ici du mérite.

La femme qui épouse plus volontiers un riche qu'un pauvre, et qui cherche dans un mari son rang plutôt que lui-même, que cette

femme le sache bien, elle est à vendre. Assurément celle que la pente d'un pareil calcul conduit au mariage peut prétendre au prix du marché, non pas à une tendre reconnaissance, car il est bien certain qu'elle suit la fortune, et non la personne de son mari, et qu'elle regrette encore de ne pouvoir se prostituer à un plus riche acheteur. Nous trouvons la preuve la plus claire de cette vérité dans les paroles d'Aspasie, telles que les rapporte Eschine, disciple de Socrate. Cette femme philosophe voulant réconcilier Xénophon et son épouse, termina ses exhortations par le raisonnement que voici : « Dès l'instant que vous avez réalisé en vous cette question, qu'il n'y ait point sur la terre d'homme meilleur ni de femme plus aimable, sachez donc reconnaître et goûter sans trouble ce bonheur qui vous est communément départi, d'être, vous, le mari de la meilleure femme, vous, la femme du meilleur mari. »

Certes, voilà une morale qui est plutôt sainte que philosophique. Ce n'est plus la philosophie qui parle, c'est la sagesse elle-même. Respectable erreur, heureuse tromperie dans les époux, quand une parfaite sympathie protége contre toute violation les devoirs du mariage, moins par la continence des corps que par la pudeur attentive des ames.

Mais ce que l'erreur persuade aux autres femmes, la vérité la plus manifeste me l'avait démontré. Ces qualités, que les yeux d'une épouse peuvent seuls découvrir dans son mari, éclataient en vous d'une manière si victorieuse qu'elle ne laissait rien à faire à mon imagination ; je vous voyais avec les yeux du monde entier.

De sorte que mon amour était d'autant plus véritable qu'il était loin de reposer sur l'erreur. Quels rois, quels philosophes pouvaient égaler votre renommée? Quelle contrée, quelle cité, quel village ne vous appelait de ses vœux impatients? Paraissiez-vous en public? chacun se précipitait pour vous apercevoir, et, le col tendu, vous suivait au départ de ses yeux avides. Quelle épouse, quelle vierge ne brûlait pour vous en votre absence et ne s'embrasait à votre vue? Quelle reine ou quelle princesse n'a point envié mes joies ou mon lit?

Vous possédiez surtout deux talents qui devaient vous conquérir toutes les femmes : je veux dire le charme du langage et celui de la voix. Je ne crois pas que ces agréments se soient jamais rencontrés dans un autre philosophe à un degré semblable. C'est ainsi que, pour vous délasser de vos travaux philosophiques, vous avez composé, comme en vous jouant, une foule de vers et de chants amoureux, dont les pensées poétiques et les grâces musicales trouvèrent partout des échos. Votre nom volait de bouche en bouche, et vos vers restaient gravés dans la mémoire des plus ignorants par la douceur de vos mélodies. Aussi combien le cœur des femmes a soupiré pour vous! mais, comme la plus grande partie de ces vers chantaient nos amours, mon nom ne tarda pas à devenir célèbre, et la jalousie des femmes fut enflammée.

Quels avantages de l'esprit ou du corps n'embellissaient à l'envi votre jeunesse? Quelle femme, jalouse alors de mon bonheur, aujourd'hui que je suis privée de tant de délices, ne se laisserait point

arracher quelque pitié pour mon infortune? Qui donc, homme ou femme, pourrait me refuser sa compassion? La haine elle-même s'attendrirait sur mon sort.

Que je vous ai coûté cher! et pourtant je suis bien innocente, vous le savez. Le crime n'est pas dans le fait, mais dans l'intention. La justice ne pèse pas l'événement, mais la pensée qui l'a dirigé. Vous avez seul éprouvé mes sentiments, vous pouvez seul les juger. Je remets tout en votre balance, j'abandonne tout à votre témoignage.

Dites-moi seulement, si vous le pouvez, pourquoi, depuis notre entrée en religion, que vous avez résolue sans me consulter, vous m'avez tellement négligée, tellement oubliée, qu'il ne m'a été donné d'obtenir ni votre présence pour retremper mon courage, ni même une lettre pour me faire supporter votre éloignement. Dites-le, je vous prie, si vous le pouvez, ou bien je dirai, moi, ce que je pense et que tout le monde soupçonne. C'est la concupiscence plutôt que la tendresse qui vous a mis dans mes bras; c'est l'ardeur du sang plutôt que l'amour. Vos désirs une fois éteints, tous ces empressements passionnés ont disparu.

Ce que j'exprime ici, cher bien-aimé, n'est pas tant ma conjecture que celle de tous, une crainte personnelle qu'une opinion établie, un sentiment particulier qu'une pensée générale. Plût à Dieu que je fusse seule de cet avis, et que votre amour trouvât quelques défenseurs dont la voix affaisserait un peu le gonflement de ma douleur! Plût à Dieu que je pusse imaginer des raisons pour

vous excuser et me persuader que mon souvenir vous est encore nécessaire !

Observez, je vous en conjure, ce que je vous demande. C'est si peu de chose, et qui vous coûtera si peu! Puisque votre présence m'est dérobée, les paroles peuvent exprimer des vœux, qu'elles me rendent du moins la douceur de votre image. Les mots ne vous manquent pas, et comment vous trouverai-je libéral dans les choses s'il faut que j'accuse votre avarice dans les mots? Jusqu'à présent j'avais cru mériter beaucoup de votre part, ayant tout fait pour vous, et persévérant encore dans une soumission absolue. Ce n'est pas la dévotion, au moins, c'est un ordre de votre bouche qui a jeté ma jeunesse en proie aux rigueurs claustrales. C'est donc en vain que je me suis sacrifiée si vous ne m'en tenez aucun compte? Dieu m'en récompensera-t-il? Non, sans doute, puisqu'il est clair que je n'ai rien fait pour l'amour de lui.

Lorsque vous êtes allé à Dieu, je vous ai suivi, que dis-je? je vous ai précédé. Comme préoccupé du souvenir de la femme de Loth, qui regarda derrière elle, vous m'avez ensevelie la première dans l'habit et dans les vœux sacrés, vous avez consacré mon esclavage avant le vôtre. Cette défiance, la seule que vous m'ayez jamais témoignée, me pénétra, je l'avoue, de douleur et de honte. Moi qui sans hésiter, Dieu le sait, vous aurais suivi ou précédé jusque dans les gouffres ardents de la terre, si tel eût été votre bon plaisir! Car mon cœur n'était pas avec moi, mais avec vous. Et aujourd'hui, plus que jamais, s'il n'est point avec vous, il n'est

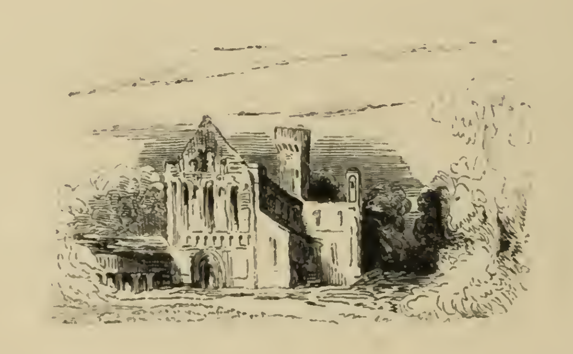
nulle part, puisqu'il ne peut exister sans vous. Soyez donc indulgent pour lui, je vous en supplie, et il trouvera que vous êtes indulgent si vous consentez à le plaindre, si vous lui rendez faveur pour faveur, peu pour beaucoup, des mots pour des choses. Plût à Dieu, mon bien-aimé, que votre tendresse fût moins confiante! avec un peu moins d'assurance vous auriez plus de sollicitude pour moi. Pour vous avoir donné trop de sécurité, j'ai encouru votre négligence; rappelez-vous, de grâce, ce que j'ai fait pour vous, et songez à ce que vous me devez.

Aux heures enchantées de nos transports amoureux, on a pu douter si je suivais l'impulsion de mon cœur ou l'instinct du plaisir. Maintenant la fin explique le début. J'ai frappé mes sens d'interdit pour obéir à votre volonté. Toute mon ambition a été de devenir ainsi et par-dessus tout votre propriété. Quelle est donc votre injustice si, à mesure que les sacrifices augmentent, la reconnaissance diminue et s'efface même entièrement, surtout lorsqu'on vous demande une chose si facile? Hélas! est-ce donc trop?

Par ce Dieu même auquel vous vous êtes consacré, je vous conjure de me rendre votre présence de la manière qui vous est possible, c'est-à-dire par la vertu consolatrice de quelque lettre. Ainsi ranimée, je vaquerai du moins avec plus de ferveur au service divin. Autrefois, lorsque vous vouliez m'entraîner dans les jouissances mondaines, vous me visitiez sans cesse par vos lettres; chaque jour vos chansons plaçaient dans toutes les bouches votre Héloïse; toutes les places, toutes les maisons retentissaient de

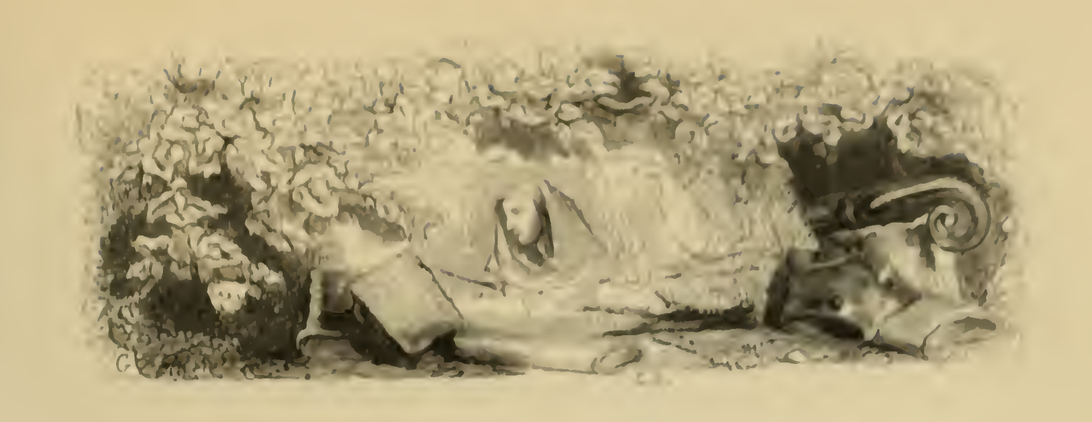
mon nom. N'est-ce pas aujourd'hui un plus saint emploi pour votre éloquence de me porter vers le ciel que de me provoquer jadis à de profanes plaisirs? Encore une fois, souvenez-vous de vos devoirs, considérez ce que je demande; et je termine cette longue lettre par une courte fin :

Adieu. Vous êtes tout pour moi.



LETTRE

D'ABAILARD A HÉLOÏSE.



LETTRE

D'ABAILARD A HÉLOÏSE.

A Héloïse, sa bien-aimée sœur en Jésus-Christ, Abailard, son frère dans le même Jésus-Christ.

Si, depuis que nous avons quitté le monde pour la religion, je ne vous ai pas encore fait entendre la voix qui exhorte et qui console, ne l'imputez point à ma négligence. La confiance absolue que m'inspire votre sagesse en est la seule cause. Je n'ai pas cru qu'un pareil secours fût nécessaire à celle que le Seigneur a enrichie de tous les dons de la grâce, et qui par l'ascendant de sa parole et de

son exemple est capable elle-même de ramener ceux qui s'égarent, de soutenir ceux qui chancellent, de réchauffer ceux qui s'attiédissent.

Dès long-temps vous avez l'habitude de remplir cette mission, puisqu'elle remonte à l'époque où vous n'étiez encore que prieure, obéissant à une abbesse. Si vous veillez maintenant sur vos filles avec le même zèle que vous le faisiez autrefois sur vos sœurs, c'est assez pour que mes exhortations et mes préceptes me paraissent tout-à-fait superflus. Pourtant, si votre humilité n'en juge pas de même, et que dans les choses qui ont rapport à Dieu vous vouliez être dirigée par mes enseignements, dites-moi sur quel sujet je dois vous écrire, afin que je vous éclaire selon que Dieu m'en donnera le pouvoir.

Je remercie le ciel qui éveille dans vos cœurs une touchante inquiétude sur l'imminence et la gravité de mes périls, et vous fait participer à mon affliction. Par le suffrage de vos prières j'obtiendrai sans doute que la divine compassion me protége et renverse bientôt Satan sous mes pieds. C'est particulièrement dans cette espérance que je m'empresse de vous envoyer la formule de prière que vous m'avez instamment demandée, sœur bien chère autrefois dans le siècle, à cette heure plus chère mille fois en Jésus-Christ. Récitez cette formule, et, pour expier mes trop grandes et trop nombreuses transgressions, pour conjurer les périls que chaque jour suspend sur ma tête, immolez au Seigneur un perpétuel sacrifice de prières.

Quant à la faveur que Dieu et ses saints accordent aux prières des fidèles, et surtout des femmes pour ceux qui leur sont chers, et des épouses pour leurs maris, nous en rencontrons fréquemment les témoignages et les exemples. Convaincu de leur efficacité, l'Apôtre nous avertit de prier sans cesse. Nous lisons que le Seigneur dit à Moïse : « Laisse-moi, que ma fureur se courrouce. » Et à Jérémie : « Cesse de me prier pour ce peuple, et ne t'oppose point à moi. » Par ces paroles, Dieu lui-même montre clairement que les prières des saints mettent à sa propre colère un frein qui la dompte et l'empêche d'égaler le châtiment à l'iniquité. La justice le conduit naturellement à la vengeance; mais les supplications des fidèles le fléchissent à l'égard du pécheur et le retiennent malgré lui par une espèce de violence. Il sera dit en effet à celui qui prie ou qui priera : « Laisse-moi, et ne t'oppose point à ma volonté. » Le Seigneur ordonne de ne pas prier pour les impies. Malgré cette défense, le juste prie, et il obtient de Dieu ce qu'il demande, et il change la sentence du juge irrité; car on ajoute à propos de Moïse : « Et le Seigneur fut apaisé sur la vengeance qu'il voulait tirer de son peuple. »

Il est écrit touchant les œuvres de Dieu : « Il a dit, et elles furent. » Mais ici on rapporte qu'il dit que son peuple avait mérité l'affliction; et pourtant, arrêté par la vertu de la prière, il n'accomplit point ce qu'il avait dit. Voyez donc quelle est la puissance de la prière, si nous prions dans le sens qui nous est ordonné, puisque le prophète ne laissa pas d'obtenir en priant ce que

Dieu lui avait défendu de demander, et le détourna de ce qu'il avait prononcé. Un autre prophète lui dit encore : « Au jour de la colère, souvenez-vous, Seigneur, de votre miséricorde. »

Qu'ils écoutent, qu'ils s'instruisent, les princes de la terre, qui poursuivent avec plus d'obstination que de justice les infractions faites à leurs décrets, et qui trembleraient d'être taxés de faiblesse s'ils étaient miséricordieux, et de mensonge si, changeant quelque chose à leurs édits, ils ne remplissaient pas la teneur d'une loi imprudente, quoiqu'ils corrigeassent sagement les paroles par les effets. On peut les comparer à Jephté, qui fit un vœu insensé, et le remplit plus follement encore en tuant sa fille unique.

Celui qui veut devenir un membre de l'Éternel dit avec le Psalmiste : « Je chanterai devant vous, Seigneur, votre miséricorde et votre justice.» — « La miséricorde, ainsi qu'il est écrit, enlève le plateau du jugement, » réfléchissant à cette menace de l'Écriture : « Jugement sans miséricorde contre celui qui ne fait point miséricorde ! »

Pénétré de cette maxime, le Psalmiste lui-même se laissa vaincre aux supplications de l'épouse de Nabal. Il avait juré de détruire le mari de cette femme et toute sa maison ; mais le serment prononcé dans la justice se perdit dans la miséricorde. David préféra donc la prière à la justice, et le crime du mari fut effacé par les supplications de l'épouse.

Que cet exemple, ma sœur, encourage votre tendresse, et soit pour elle un gage de sécurité. Si les prières de cette femme furent

si puissantes auprès d'un homme, ne doutez plus de tout ce que les vôtres peuvent obtenir pour moi du Très-Haut. Dieu, qui est notre Père, aime sans doute ses fils plus tendrement que David n'aimait cette femme suppliante. Le roi d'Israël passait pour un homme pieux et miséricordieux ; mais Dieu est la piété et la miséricorde mêmes. Encore la femme qui suppliait David appartenait-elle au monde profane, et la sainteté d'une profession religieuse n'en avait pas fait l'épouse de Dieu.

Que si votre intercession pouvait ne point suffire pour me délivrer, la sainte communauté de vierges et de veuves qui sont avec vous obtiendra ce qui ne serait point accordé à vos seules prières. En effet, celui qui est la Vérité a dit à ses disciples : « Quand deux ou trois seront rassemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux. » Et une autre fois : « Si deux de vous sont entièrement d'accord pour ce qu'ils demanderont, mon Père les exaucera. » Après ces paroles, qui pourrait méconnaître la puissance d'une prière réitérée, lorsqu'elle s'élève de toute une sainte congrégation jusqu'au trône de Dieu? Si, comme l'affirme l'Apôtre, « la prière assidue d'un seul juste a beaucoup de force, » que n'est-il point permis d'espérer de cette multitude d'ames pieuses confondues dans un même désir?

Vous avez vu, très-chère sœur, dans la trente-huitième Homélie de saint Grégoire, les effets merveilleux que la prière de quelques hommes produisit sur leur frère malgré sa résistance et son incrédulité. Son corps agonisant, sa malheureuse ame tour-

mentée de toutes les angoisses d'une mort prochaine, son désespoir profond, cet amer dégoût de la vie avec lequel il exhortait ses frères à ne point prier, tous ces précieux détails n'ont point échappé à vos remarques studieuses. Puissent-ils vous engager, vous et vos saintes sœurs, à marcher avec plus d'assurance dans les voies de la prière, afin que je vous sois conservé vivant par celui qui, selon le témoignage de saint Paul, accorda aux femmes de recouvrer même leurs morts par la résurrection.

Feuilletez l'ancien et le nouveau Testament; vous trouverez que les grands miracles de résurrection furent montrés seulement ou de préférence à des femmes, et que c'est pour elles ou sur elles qu'ils furent accomplis. L'ancien Testament rapporte que deux morts furent ressuscités à la prière maternelle, l'un par Hélie, l'autre par son disciple Hélisée. L'Évangile ne contient que trois exemples de résurrections opérées par le Seigneur devant des femmes, et qui confirment ainsi de la manière la plus solennelle la parole de l'Apôtre citée plus haut : « Les femmes recouvrèrent leurs morts par la résurrection. »

En effet, aux portes de la ville de Naïm, il ressuscita et rendit à sa mère le fils d'une veuve, touché qu'il était de sa douleur. Il ressuscita aussi Lazare, qu'il aimait, aux instantes supplications de ses sœurs Marthe et Marie; il accorda la même grâce à la fille du chef de la synagogue, sur la demande du père; et cette fois encore « les femmes recouvrèrent leurs morts par la résurrection; » car celle-ci étant ressuscitée, avait reconquis sur le trépas son propre corps,

comme les autres le corps de leurs parents. Peu de personnes avaient réuni leurs prières ; et pourtant ces résurrections leur furent accordées. Ah ! que votre prière avec toutes les voix de votre piété obtiendra facilement la conservation de ma vie ! Veuves et vierges, vous vous êtes toutes immolées dans un sacrifice aimé du Seigneur. Tant d'abnégation et de pureté ne peuvent manquer de le trouver propice. Et la plupart peut-être de ceux qui furent rendus à la vie n'étaient pas des fidèles : on ne lit pas que la veuve de Naïm, à qui le Seigneur ressuscita son fils sans qu'elle l'eût demandé, possédât la foi. Mais pour nous, outre que nous vivons dans la communion d'une foi entière, nous sommes encore unis par les mêmes vœux religieux.

Je veux laisser ici de côté votre congrégation monastique, dans laquelle un grand nombre de vierges et de veuves portent dévotement le joug du Seigneur ; c'est vous seule que je viens implorer, vous, dont la sainteté est certainement très-puissante auprès de Dieu, vous, qui me devez peut-être votre secours la première, surtout dans les cruelles épreuves de l'adversité qui m'accable. Souvenez-vous donc toujours dans vos prières de celui qui vous appartient spécialement, et veillez dans votre prière avec un cœur confiant, car vous songerez que votre demande est juste, et qu'à ce titre elle sera d'autant mieux accueillie de celui qu'il faut prier. Écoutez, je vous en conjure, de l'oreille du cœur, ce que vous avez souvent entendu de celle du corps. Il est écrit dans les Proverbes : « La femme vigilante est une couronne pour son mari. » Et

plus loin : « Celui qui a trouvé une bonne femme a trouvé un grand bien, et il a reçu du Seigneur une source de joie. » Et ailleurs : « Une maison et des richesses sont données par les parents ; mais c'est le Seigneur lui-même qui donne une femme prudente. »

Et dans l'Ecclésiastique :

« Le mari d'une femme qui est bonne est heureux. »

Et quelques lignes après :

« La femme vertueuse est un excellent partage. »

Et d'après l'autorité apostolique :

« Le mari infidèle est sanctifié par la femme fidèle. »

La grâce divine a permis que notre pays de France ait fait une heureuse expérience de cette vérité. La prière de Clotilde réussit mieux que les prédications des saints à convertir Clovis, son époux, à la foi du Christ, et le royaume entier ne tarda pas à être subjugué par la loi divine, afin que l'exemple descendu des régions élevées de la royauté servît surtout à provoquer dans les rangs inférieurs de la nation une grande persévérance dans la prière. Cette persévérance nous est vivement recommandée par la parabole du Seigneur :

« S'il persévère à frapper, je vous dis que si l'autre ne lui en donne point parce qu'il est son ami, il se lèvera néanmoins à cause de son importunité, et lui donnera des pains autant qu'il en aura besoin. »

C'est, pour ainsi dire, par cette importunité de la prière que Moïse amollit la sévérité de la justice divine et changea la terrible sentence.

Vous savez, très-chère et bien-aimée, quelle vive affection de tendresse votre couvent tout entier me témoignait autrefois, lorsque j'étais présent. Pour terminer les heures canoniales, les sœurs avaient l'habitude d'offrir chaque jour une prière spéciale pour moi au Seigneur. Après la psalmodie de l'antienne et du répons, elles ajoutaient les prières et la collecte suivantes :

« Répons. — Ne m'abandonnez pas, ne vous retirez pas de moi, Seigneur.

» Vers. — Seigneur, soyez toujours prêt à me défendre.

» Oremus. — Préservez, mon Dieu, de tout danger votre serviteur qui espère en vous. Seigneur, écoutez ma prière, et que mon cri parvienne jusqu'à vous.

» Prière. — Dieu, qui, par les soins du dernier de vos serviteurs, avez daigné rassembler en votre nom vos petites servantes, nous vous supplions de lui accorder et à nous aussi la grâce de persévérer dans votre volonté. Par Jésus Notre Seigneur, etc. »

Maintenant que je suis loin de vous, le secours de vos prières m'est plus indispensable que jamais, car le péril redouble et consterne mon ame. Je vous en supplie donc et vous en conjure, je vous en conjure et vous en supplie, prouvez-moi, aujourd'hui surtout que je suis éloigné de votre présence, toute la sincérité de la tendresse que vous aviez pour moi lorsque j'étais parmi vous, en ajoutant à la fin de chacune des heures canoniales cette formule de prière :

« Répons. — Ne m'abandonnez pas, Seigneur, qui êtes mon

Père et le maître de ma vie, de peur que je ne tombe devant mes ennemis, et que le méchant ne se réjouisse de ma perte.

» Vers. — Prenez vos armes et votre bouclier, et levez-vous pour ma défense, de peur que mon ennemi ne se réjouisse.

» Oremus. — Préservez, mon Dieu, de tout danger votre serviteur qui espère en vous. Envoyez-lui, Seigneur, votre secours du Saint des saints; et de votre montagne de Sion protégez-le. Soyez pour lui, Seigneur, une tour imprenable en présence de son ennemi. Seigneur, écoutez ma prière, et que mon cri parvienne jusqu'à vous.

» Prière. — Dieu, qui, par les soins de votre serviteur, avez daigné rassembler en votre nom vos petites servantes, nous vous supplions de le protéger contre toute adversité, et de le rendre sain et sauf à vos servantes. »

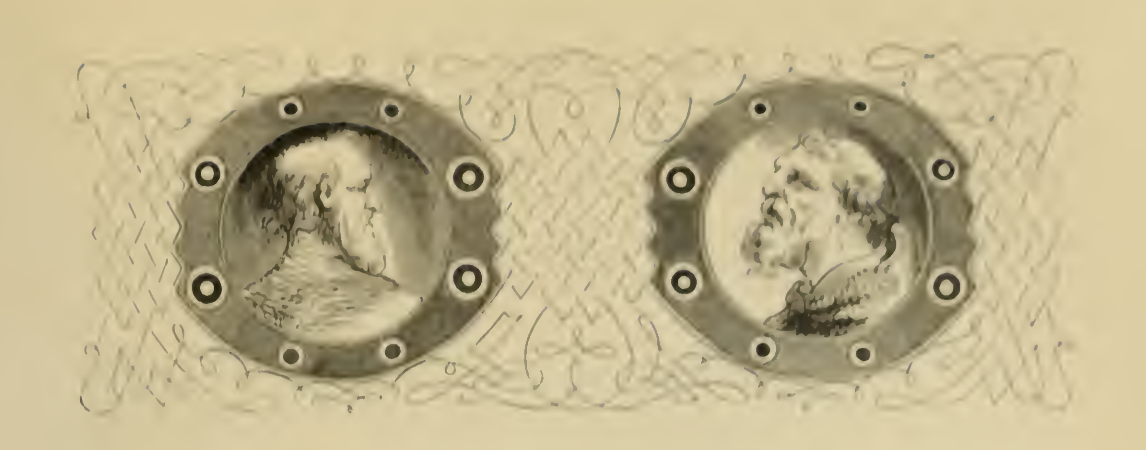
Si le Seigneur me livre aux mains de mes persécuteurs, et que je tombe sous leurs coups, ou si, loin de vous, quelque autre accident me fait toucher le terme où s'achemine toute chair, enseveli ou abandonné, que mon corps, je vous en supplie, soit transporté par vos soins dans votre cimetière. La vue de mon tombeau invitera, par un avertissement de chaque jour, nos filles et nos sœurs en Jésus-Christ à répandre pour moi leurs prières devant le Seigneur. Je ne vois pas pour une ame contrite et repentante de ses péchés un asile plus sûr et plus salutaire que le lieu particulièrement consacré au véritable Paraclet ou Consolateur, et décoré spécialement de son nom; et je ne crois pas qu'il

y ait pour une sépulture chrétienne un endroit plus convenable, parmi les fidèles, que les cloîtres paisibles des femmes consacrées au service de Dieu. Ce sont des femmes qui s'inquiétèrent de la sépulture du Sauveur, qui embaumèrent son corps de parfums précieux, qui précédèrent et suivirent sa terrestre dépouille, qui veillèrent avec zèle autour de son sépulcre, et déplorèrent avec larmes la mort de l'époux, ainsi qu'il est écrit : « Les femmes, assises près du tombeau, se lamentaient en pleurant le Seigneur. » Aussi furent-elles les premières consolées par l'apparition et les paroles de l'ange qui leur annonça la résurrection du Christ; et elles méritèrent de goûter aussitôt après les joies de sa résurrection, de le voir deux fois lui-même apparaître, et de le toucher de leurs propres mains.

Enfin ce que je vous demande par-dessus toutes choses, c'est de reporter sur le salut de mon ame cette tendre inquiétude que les périls de mon corps vous ont inspirée. C'est ainsi que vous pourrez me témoigner, quand je serai mort, combien vous m'avez chéri pendant la vie, en m'accordant le secours spécial et particulier de vos prières.

Vivez, vous et vos sœurs, vivez et souvenez-vous de moi en Jésus-Christ.

LETTRE
D'HÉLOÏSE A ABAILARD.



LETTRE
D'HÉLOÏSE A ABAILARD.

A celui qui est tout pour elle par-delà Jésus-Christ, celle qui est tout pour lui en Jésus-Christ.

A ABAILARD HÉLOÏSE.

Je m'étonne, mon bien-aimé, de ce que, dérogeant dans votre lettre à l'usage ordinaire et même à l'ordre naturel des choses, pour la formule de salutation, vous avez, par déférence, placé mon nom avant le vôtre : une femme avant un homme, une épouse avant son mari, une servante avant son maître, une nonne avant un moine et un prêtre, une diaconesse avant un abbé. Il est dans l'ordre et

dans les convenances, lorsque nous écrivons à des supérieurs ou à des égaux, de placer leurs noms avant le nôtre; mais si l'on s'adresse à des inférieurs, l'ordre des noms doit suivre l'ordre de la dignité.

Une autre chose encore a excité notre étonnement. Nous attendions des consolations, nous n'avons trouvé qu'un redoublement de chagrins : la main qui devait essuyer nos larmes les a fait couler avec plus d'abondance. Qui donc parmi nous pourrait retenir ses pleurs à la lecture de ce passage de votre lettre : « Si le Seigneur vient à me livrer à mes ennemis, et qu'ils m'arrachent la vie... » O cher, cher, comment votre cœur a-t-il pu penser de telles choses? Comment votre bouche a-t-elle pu les prononcer? Que jamais Dieu n'oublie à ce point ses pauvres servantes, de les faire survivre à votre perte! Que jamais il ne nous laisse une vie plus insupportable que toute espèce de mort! C'est à vous qu'il appartient de célébrer nos obsèques, à vous de recommander nos ames à Dieu, et de lui envoyer devant vous celles que vous avez assemblées en son nom, afin que vous ne soyez plus troublé par aucune inquiétude à leur sujet, et que vous nous suiviez avec plus de joie, une fois rassuré sur notre salut.

Grâce, grâce, mon maître, je vous en supplie, épargnez-nous de semblables paroles. Ne creusez point notre douleur, déjà trop profonde; et ce peu de vie qui nous reste, ne nous l'enlevez pas avant la mort. A chaque jour suffit sa peine, et l'instant fatal dont vous parlez, enveloppé qu'il est de toute amertume,

apportera bien assez d'angoisse à ceux qu'il doit surprendre. « Quelle nécessité, dit Sénèque, d'aller au-devant des maux, et de perdre la vie avant la mort? »

Cher bien-aimé! si quelque accident, dites-vous, vient à trancher vos jours loin de celles qui vous chérissent, vous nous priez de faire apporter votre corps dans notre cimetière, afin que nos prières, incessamment sollicitées par votre souvenir, servent plus efficacement au repos de votre ame. Hélas! pourriez-vous donc nous soupçonner capables de vous oublier? Mais quel temps aussi pourrons-nous donner à la prière, lorsque notre ame bouleversée, perdue dans un chaos douloureux, ne se reconnaîtra plus elle-même; lorsqu'un seul coup nous aura enlevé l'usage de la raison et de la parole; lorsque notre désespoir soulevé, pour ainsi dire, contre Dieu même, et prenant conseil de la fureur plutôt que de la résignation, l'apaisera bien moins par des prières qu'il ne l'irritera par des plaintes? Pleurer, voilà tout ce qui nous restera, malheureuses; mais prier, nous ne le pourrons point. Nous serons plus empressées à vous suivre qu'à ordonner votre sépulture; nous serons bonnes à être ensevelies nous-mêmes, plutôt qu'à vous ensevelir. Nous aurons perdu en vous notre vie véritable, et si notre vie s'en va, comment pourrions-nous vivre encore? Ah! nous espérons que le ciel ne traînera pas jusque là notre existence! La seule pensée de votre mort, c'est déjà la mort pour nous. Que sera-ce donc si la réalité de votre trépas nous trouve encore debout? Non, le Seigneur ne permettra jamais que nous restions en

ce monde pour vous payer cette dette fatale et vous rendre ces tristes honneurs que nous attendons de vous comme un dernier patronage! Nous vous devancerons dans la tombe, s'il plaît à Dieu, nous ne vous y suivrons pas.

Pitié pour vos filles! je vous le demande à genoux, pitié au moins pour celle qui est toute à vous seul! Bannissez des paroles qui percent nos ames comme les épées de la mort, et qui nous font une agonie plus terrible que la mort même.

Un cœur brisé par le chagrin ne saurait être calme, et Dieu règne mal dans une ame envahie par les troubles. N'entravez point l'accomplissement de nos devoirs envers le ciel, vous qui nous avez asservies à sa loi. Lorsqu'un événement est inévitable, et qu'il doit apporter le deuil avec lui, on doit désirer qu'il arrive à l'improviste, et ne pas anticiper par d'inutiles craintes sur un malheur que nulle prévoyance humaine ne peut détourner. C'est ce que le poète a justement fait sentir dans cette prière qu'il adresse à Dieu :

« Que tes arrêts s'accomplissent sans être prévus ; qu'une nuit épaisse dérobe l'avenir aux yeux des mortels! Laisse à nos frayeurs l'espérance. »

Mais moi, si je vous perds, n'en ai-je pas fini avec l'espérance? Pourquoi prolonger désormais un pèlerinage que je ne puis supporter que par vous? Et encore, que me reste-t-il de vous! Je sais que vous vivez ; voilà ma seule consolation. Je suis morte à tout autre plaisir. Votre présence au moins pourrait me rendre quelquefois à moi-même ; mais votre présence m'est refusée.

Oh! s'il est permis de le dire, Dieu m'a été cruel au-delà de toute imagination. O clémence inclémente! ô rigoureuse indulgence! La Fortune a déjà usé contre moi tous ses efforts et tous ses traits, au point qu'elle n'en a plus à lancer sur d'autres. Elle a épuisé contre moi tous les fils de son carquois, et l'arc de sa fureur n'est plus redoutable pour personne. S'il lui restait encore quelque flèche, où trouverait-elle en moi de la place pour une nouvelle blessure? Elle n'appréhende qu'une chose au milieu de mes tourments, c'est que la mort ne vienne y mettre un terme : et quoiqu'elle me tue tous les jours, elle craint encore ce trépas qu'elle accélère.

Oh! malheureuse des malheureuses! infortunée des infortunées! Votre amour m'avait trop élevée au-dessus de mon sexe. Renversée du haut de mon trône, j'ai tout expié par la grandeur de ma chute, et dans ma personne et dans la vôtre. Plus grande est l'élévation, plus terrible est la ruine! Parmi les femmes de noble et puissante maison en est-il une seule dont la fortune ait, je ne dis point dépassé, mais atteint la mienne? En est-il une seule aussi qui ait été précipitée dans un tel abîme de désolation? En vous quelle gloire est venue me trouver! En vous aussi quelle affreuse catastrophe il m'a fallu subir! Faveur et disgrâce, la fortune a tout poussé à l'extrême. Les biens et les maux, elle m'a tout prodigué sans mesure. C'est pour faire de moi la plus misérable des femmes qu'elle en avait fait d'abord la plus heureuse, afin qu'embrassant du regard toute l'étendue de ma perte, je pusse égaler les lamentations aux douleurs, et l'amer-

tume des regrets à la douceur des plaisirs perdus : elle a voulu éteindre dans les ombres de la tristesse et du désespoir les jours brillants de nos voluptés suprêmes.

Et, pour que l'outrage fût plus poignant et l'indignation plus amère, tous les droits de l'équité ont été violés en nous. En effet, tandis que nous goûtions les joies d'un amour inquiet, ou, pour me servir d'un terme moins honnête, mais plus expressif, tandis que nous étions abandonnés à la fornication, la sévérité du ciel nous a épargnés. Mais quand des nœuds illégitimes furent sanctifiés, et que le mariage eut couvert de son voile respectable la honte de nos égarements, la colère du Seigneur appesantit durement sa main sur nos têtes, et notre lit ne put faire pardonner ses chastes délices à celui qui en avait si long-temps toléré les souillures.

Un homme surpris en adultère aurait assez chèrement payé son crime par le supplice que vous avez enduré. Ce que les autres méritent par l'adultère, vous l'avez encouru par le mariage, qui vous inspirait la confiance d'avoir racheté tous vos torts. Ce que les femmes adultères attirent aux complices de leurs désordres, votre légitime épouse vous l'a attiré. Et ce n'était plus au moment où la voix du plaisir était seule entendue, mais à l'époque où, momentanément séparés, nous vivions recueillis dans de plus chastes habitudes, vous à Paris, à la tête des écoles, moi à Argenteuil, selon vos ordres, et dans la compagnie des religieuses. Cette absence volontaire aurait dû nous protéger, car nous nous l'étions

imposée, vous pour consacrer plus d'application à vos écoles, et moi pour me livrer avec plus de liberté à la prière ou à la méditation de l'Écriture sainte. Qu'y avait-il de plus chaste et de plus innocent que notre vie? C'est alors que vous avez seul payé de votre sang le péché qui nous était commun. Vous avez été seul pour le châtiment, nous étions deux pour la faute; vous étiez le moins coupable, et vous avez porté toute la peine.

En vous abaissant pour moi, en m'élevant moi et toute ma famille jusqu'à l'honneur de votre alliance, vous aviez satisfait d'autant soit à Dieu, soit aux hommes, et vous ne deviez plus craindre le châtiment que ces misérables traîtres vous ont infligé. Fallait-il que je vinsse au monde pour être la cause d'un aussi effroyable crime! Sexe fatal! il sera donc toujours la perte et le fléau des plus grands hommes! Aussi le livre des Proverbes nous apprend-il qu'on doit se garder de la femme: « Maintenant, mon fils, écoute-moi: prête l'oreille aux paroles de ma bouche. Que ton ame ne se laisse pas entraîner dans ses voies ni égarer dans ses sentiers. Car elle en a blessé et renversé plusieurs, et elle a tué les plus forts. Sa maison est le chemin de l'enfer; elle conduit jusque dans les profondeurs de la mort. » L'Ecclésiaste dit aussi:

Mon esprit a considéré toute chose avec soin, et j'ai trouvé que la femme est plus amère que la mort; elle est le filet du chasseur: son cœur est un piége et ses mains sont des chaînes. Celui qui est agréable à Dieu se sauvera d'elle; mais le pécheur tombera dans ses rets. »

Tout d'abord, la première femme a séduit son époux, et l'a fait chasser du paradis : celle que le Seigneur lui avait donnée comme une aide devint la cause de sa chute épouvantable. Ce puissant Nazaréen, l'homme du Seigneur, et dont un ange avait annoncé la naissance, une femme seule l'a vaincu. Livré à ses ennemis par Dalila, privé de la vue, il a fini, dans l'excès de sa douleur, par s'ensevelir sous les ruines du temple avec les Philistins. Salomon fut le plus sage de tous les hommes; cependant une femme, qu'il avait épousée, lui fit perdre la raison, et le jeta dans la plus déplorable folie. Lui, que Dieu avait choisi pour bâtir son temple, honneur dont son père David, malgré sa justice, n'avait pas été trouvé digne, il se plongea dans l'idolâtrie jusqu'à la fin de ses jours, abandonnant le culte du vrai Dieu, dont sa bouche et sa plume avaient célébré la gloire et enseigné les commandements. Le saint homme Job vit sa femme l'exciter au blasphème, et ce fut la dernière et la plus terrible de ses épreuves; car le rusé tentateur savait bien, pour l'avoir maintes fois reconnu, que l'homme a dans son épouse une ruine toujours prête.

Sa malice ordinaire s'est étendue jusqu'à nous. N'ayant pu vous perdre par de coupables amours, il vous a tendu un piége plus dangereux dans le mariage; il a trouvé dans le bien même l'instrument de sa méchanceté, qu'il n'avait pu trouver dans le mal.

Du moins je rends grâces à Dieu d'une chose ; c'est que je ne

ressemble pas tout-à-fait à ces femmes que j'ai citées. Le tentateur a bien pu faire servir à sa malice les doux penchants de mon cœur; mais il n'a pu le faire consentir à la trahison. Pourtant quoique la pureté de mon intention me justifie, quoiqu'elle n'ait pactisé ni de près ni de loin avec cet horrible attentat, néanmoins j'avais commis auparavant de nombreux péchés, qui ne me permettent pas de m'en croire entièrement innocente. Dès longtemps asservie aux attraits de la chair, j'ai mérité alors ce que je souffre aujourd'hui, et c'est avec raison que la suite de mes péchés en est devenue la peine. Toute mauvaise fin doit se rapporter à un mauvais commencement.

Plaise au ciel que je fasse de ce crime une digne pénitence, et que la longueur de mes expiations puisse balancer en quelque sorte les douleurs de votre supplice ! Ce que vous avez souffert un moment dans votre chair, je veux le souffrir toute ma vie dans la contrition de mon ame : du moins, après cette juste satisfaction, si quelqu'un peut encore se plaindre, ce sera Dieu, non pas vous.

S'il faut vous découvrir toute ma faiblesse et toute ma misère, je ne puis trouver dans mon cœur un repentir capable d'apaiser le Seigneur. Ulcérée par l'outrage dont vous êtes victime, toujours je l'accuse d'un excès de cruauté; toujours rebelle à sa volonté, loin de l'apaiser par mes remords et ma pénitence, je ne fais que l'offenser par le murmure de mes indignations. Est-ce là faire réellement pénitence, quelles que soient les austérités du corps, si l'ame continue d'étreindre son péché avec amour, si elle fermente encore

d'impurs désirs? Il est facile de confesser ses fautes et de s'en accuser, ou même d'affliger son corps par des peines extérieures. Mais ce qui est très-difficile, c'est d'arracher son ame aux regrets d'un ineffable bonheur. C'est pourquoi le saint homme Job, après avoir dit : « J'enverrai ma parole contre moi-même, » c'est-à-dire je délierai ma langue, et j'ouvrirai ma bouche pour qu'elle confesse mes péchés et les accuse, ajoute aussitôt : « Je parlerai dans l'amertume de mon ame. » Saint Grégoire rappelant ce passage, dit aussi : « Il y en a qui confessent leurs fautes à haute voix ; mais leur confession ne sort pas d'un cœur gémissant, et ils disent en souriant des choses lamentables. » Il ne suffit donc pas d'avouer ses fautes, il faut encore les avoir en horreur, et parler dans l'amertume de l'ame, pour que cette amertume elle-même punisse tout ce que la langue accuse par le jugement de l'esprit.

Cette amertume du vrai repentir est bien rare, et saint Ambroise en fait la remarque : « J'ai, dit-il, trouvé plus de justes qui n'ont point failli, que de pécheurs relevés de l'anathème par la pénitence.» Mais, hélas ! ces plaisirs de l'amour, que nous avons goûtés ensemble, m'ont trop doucement fascinée ! Je ne puis me défendre de les aimer, ni les bannir de ma mémoire. Ils enveloppent mes pas ; ils poursuivent mes regards de leurs scènes adorées, et font pénétrer dans mes veines émues tous les feux du regret et du désir. L'éternel mirage plane encore, avec toutes ses illusions, sur mes nuits frémissantes.

Pendant la solennité même du divin sacrifice, au moment où la

prière doit être plus fervente et plus pure, ah! j'en ai honte! les licencieux tableaux de nos plaisirs captivent tellement ce cœur misérable, que je suis plus occupée de ces indignités que de la sainte oraison. Et non seulement ce que nous avons fait, mais les heures, les lieux témoins de nos rapides félicités, chaque circonstance est victorieusement gravée dans mon souvenir avec votre image; tout recommence, tout ce passé se ranime et m'agite: même dans le sommeil je ne m'en repose point; et des mouvements involontaires, des paroles qui m'échappent, trahissent le déréglement de mes pensées.

Oh! que je suis malheureuse, et qu'elle est bien faite pour moi, cette plainte d'une ame désolée de ses fautes: « Malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? » Plût au ciel que je pusse ajouter avec raison ce qui suit: « C'est la grâce de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur. »

Cette grâce vous a prévenu, ô mon bien-aimé: une seule plaie corporelle vous a guéri de ces blessures de l'ame, et, dans sa rigueur apparente, Dieu vous a sans doute moins maltraité. Il a fait comme un fidèle médecin, qui n'épargne point la douleur, pourvu qu'il sauve la vie au malade.

Que je suis loin de votre tranquillité! La fougue des sens et de la passion, une jeunesse qui toujours brûle et palpite, et la tant douce expérience que j'ai faite des voluptés, m'aiguillonnent sans relâche, et pressent ma défaite par des assauts dont la fragilité même de ma nature est complice.

On dit que je suis chaste, c'est qu'on ne voit pas que je suis hypocrite. On prend la pureté de la chair pour de la vertu, comme si la vertu était l'affaire du corps et non de l'ame. Je suis honorée sur la terre; mais je n'ai aucun mérite devant Dieu, qui sonde les cœurs et les reins, et qui sait lire dans nos ténèbres.

On loue ma religion dans un temps où ce n'est point une faible partie de la religion que l'hypocrisie; où pour être comblé de louanges il suffit de ne point heurter les préjugés des hommes. Sans doute il paraît louable, et Dieu peut en quelque façon nous tenir compte de ne point scandaliser l'Église par de mauvais exemples, quoique la pureté de l'intention n'y soit pas; car ainsi du moins nous ne donnons point aux infidèles l'occasion de blasphémer le nom du Seigneur, et notre conduite ne diffame point l'ordre auquel nous appartenons. Cela même est encore un don de la grâce divine qui, seule, avec le pouvoir de faire le bien, nous donne aussi la force de nous abstenir du mal. Mais en vain faisons-nous le premier pas s'il n'est suivi du second, car il est écrit : « Détourne-toi du mal et fais le bien. » Vainement encore accomplirons-nous l'un et l'autre précepte, si nous ne sommes point guidés par l'amour de Dieu.

Dieu le sait, Dieu le sait que toute ma vie j'ai plus redouté de vous offenser que de l'offenser lui-même, et que c'est à vous, bien plus qu'à lui, que je désire de plaire. C'est votre commandement et non la voix du ciel qui m'a courbée sous le joug monastique. Quelle est donc ma destinée de malheur et de désespoir,

si tant de souffrances sont perdues pour moi ici-bas, quand je n'en dois recevoir aucune récompense là-haut? Jusqu'à présent ma dissimulation vous a trompé comme les autres : vous avez attribué à un élan religieux ce qui n'était que feinte et hypocrisie ; voilà pourquoi vous vous recommandez à mes prières ; mais vous me demandez ce que j'attends de vous.

N'ayez pas tant de confiance en moi, je vous en conjure, de peur que vous ne cessiez de me secourir par vos prières. Non, je ne suis pas guérie : ne me privez donc pas de la douceur du remède. Non, je ne suis pas enrichie par la grâce : ne différez donc pas de venir en aide à ma misère. Non, je ne suis pas forte ; et prenez garde que je ne défaille avant que vous puissiez me soutenir dans ma chute. Plusieurs ont trouvé leur perte dans la flatterie, et elle leur a enlevé l'appui dont ils avaient besoin. Le Seigneur s'écrie par la bouche d'Isaïe : « Mon peuple, ceux qui vantent ton bonheur te trompent ; ils égarent le chemin de tes pas. » Et par Ézéchiel : « Malheur à vous qui placez des coussins sous les coudes, et des oreillers sous la tête de toute la génération, pour tromper les ames ! » Et d'un autre côté, il est dit par Salomon : « Les paroles des sages sont comme des aiguillons et des clous enfoncés profondément, qui ne savent point effleurer une plaie avec légèreté, mais qui la déchirent. »

Ainsi, je vous en supplie, trève à vos louanges ; n'encourez pas le reproche qui s'adresse aux flatteurs et aux ennemis de la vérité. Si vous croyez qu'il y ait en moi quelque reste de vertu, craignez

qu'il ne s'évanouisse au souffle de la vanité. Un habile médecin ne juge pas une maladie cachée sur des symptômes insignifiants. Et Dieu fait peu de cas de tous ces dehors que les réprouvés partagent avec les élus. Souvent les vrais justes négligent ces pratiques extérieures qui frappent tous les regards, tandis que personne ne s'y conforme avec plus de soin que les hypocrites.

« Le cœur de l'homme est mauvais et insondable. Qui le connaîtra? Les voies de l'homme peuvent paraître droites; mais ses issues aboutissent à la mort. Le jugement de l'homme est plein d'incertitudes dans les choses dont l'examen est réservé à Dieu. » C'est pourquoi il est écrit : « Ne louez pas un homme pendant sa vie. » Car, en louant un homme, on l'expose à perdre la vertu même qui est la cause de la louange.

Je suis trop heureuse de vos éloges, et mon cœur s'y abandonne trop volontiers, pour qu'ils ne me soient pas dangereux. Je ne suis que trop disposée à m'enivrer de leur doux poison, puisque ma seule étude est de vous complaire en toute chose. Éveillez vos craintes, je vous supplie, et déposez votre confiance, afin que votre sollicitude soit toujours prête à me secourir. C'est à cette heure que le danger est plus grand que jamais, puisque de votre côté mes maux sont désormais sans remède.

Ne m'exhortez pas à la vertu, ne m'excitez point au combat en disant : « La vertu se perfectionne dans les épreuves, » et, « La couronne ne sera donnée qu'à celui qui aura combattu selon les lois. » Je ne cherche point la couronne de la victoire. Il me suffit

d'éviter le danger. Il est plus sage de s'éloigner du péril que de s'engager dans la guerre. Que Dieu me place dans le moindre coin du ciel, je serai satisfaite. Là l'envie est inconnue, chacun se contente de ce qu'il a obtenu.

L'autorité fortifie encore mon opinion. Écoutons saint Jérôme : « J'avoue ma faiblesse, dit-il, je ne veux point combattre dans l'espérance de vaincre, de peur qu'il ne m'arrive d'être vaincu ! » Pourquoi abandonner ce qui est certain, et poursuivre des choses incertaines ?




Abailard et
v.1
#11241

